

SUPPLÉMENT
AUX MÉMOIRES
DE SULLY.

M. DCC. LXXXVII

SUPPLÉMENT

AUX MÉMOIRES

DE SULLY.

SUPPLÉMENT
AUX MÉMOIRES
DE SULLY;

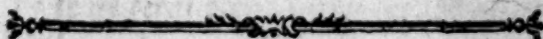
TOME DIXIEME.

CONTENANT

L'Esprit de Sully & celui d'Henri IV.



A L O N D R E S.



M. DCC. LXXVIII.

SUPPLEMENT

AUX MÉMOIRES

A 11404A SC

DE SULLY

TOME DIXIÈME

CONTIENANT

Le rapport de Sully & celui d'Alençon IV.

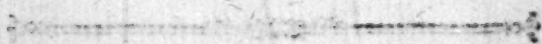
Sp. Coll.

944-031

S 57



A LONDRES



M. DE L'ÉLITE



É P I T R E

A MADAME

*LA MARQUISE DE ***.*

MADAME,

LA part que vous avez à ce petit Ouvrage, vous a acquis le droit d'en prétendre l'hommage. Ce sont vos lumières & vos conseils qui m'ont encouragée à entrer dans la carrière; mais quand je n'aurois pas ce motif, mon cœur, d'accord avec ma reconnoissance, ne me laisseroient pas la liberté du choix.

Je ne ferai point entrer ici, MADAME,
l'éloge de votre Naissance, ni de vos
Tome X, A

Titres, vous êtes supérieure à ces brillantes chimères, par votre propre fond. Ce sont les qualités de votre ame, vos vertus, votre esprit, & ce cœur qui fait son bonheur de faire celui de tout ce qui l'environne, qui mérite toute mon admiration. La grandeur peut servir à donner de l'éclat aux vertus; mais ne les constitue point. Votre philosophie vous a fait apprécier la valeur de tout ce qui est préjugé. Vous avez senti que la supériorité de la Naissance exigeoit la supériorité des vertus & des connoissances : vous les avez acquises, MADAME, au suprême degré; & c'est à ces qualités, dignes de tous les hommages, que je consacre les miens. Heureuse! si vous daignez accepter ce foible tribut de mes sentiments, & vous convaincre de l'attachement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être,

M A D A M E,

Votre très-humble & très-
obéissante servante,
DE S. VAST.



AVERTISSEMENT.

DEPUIS quelque temps le goût de la Nation se donne à tirer la quintessence des Livres estimés. On a commencé par donner l'Esprit de Voltaire : un des Auteurs des plus solides de nos jours, a fait celui de Julie. Il regne de même une fermentation sur plusieurs branches de politique, qui ont fait citer & discuter les principes de Sully. J'ai cru ce moment favorable pour donner son Esprit : on est convenu que la dernière rédaction de ses Ouvrages rendoit tout l'essentiel

iv *AVERTISSEMENT.*

de ses Ecrits. Sur cette opinion, j'en ai extrait tout ce qui paroît avoir formé décision chez ce grand Ministre. Ceux qui admirent dans Sully la droiture de l'ame & les lumières de l'esprit, deux qualités si rarement réunies dans le Ministère, verront avec plaisir l'assemblage de ses pensées sur les objets les plus importants.

Je suis femme, je dédie cet extrait à une femme; j'ai voulu intéresser mon sexe : c'est la raison qui m'a fait ajouter les Lettres & les Conversations d'Henri IV. Quoique les Dames de ce siècle lisent & parlent de tout, Guerre, Gouvernement, Politique, même Agriculture, elles ne goûtent pas tout ce dont elles se mêlent, la neutralité leur est insupportable; c'est le principe qui leur fait prendre une idée de ce qui occupe les hommes : mais les choses de sentiment, ce qui développe le caractère, ce qui porte

AVERTISSEMENT. v

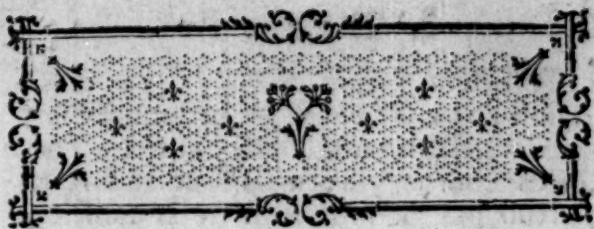
à l'attendrissement; voilà les Ouvrages qui affectent réellement les femmes, les seuls qu'elles goûtent, & les seuls auxquels elles réussissent.

J'aurois été bien tentée en leur faveur & en faveur de l'humanité, d'extraire le Projet de Paix universelle; mais M. de Voltaire & d'autres Auteurs modernes ont jeté un ridicule sur ce projet, qui l'a plongé dans un entier discrédit, dont on pourroit revenir, ce me semble, si on pouvoit prouver qu'Henri IV & la Reine Elisabeth l'aient jamais rédigé. Au défaut de ces preuves authentiques, il faut espérer que ce siècle philosophique, dont le goût s'infinue jusques chez les Nations autrefois les moins policées, inspirera les Têtes couronnées, & leur persuadera que le titre vraiment glorieux, est celui de Conservateur de ses peuples, & non celui de Destructeur de ses voisins. Quand cette

vj **AVERTISSEMENT.**

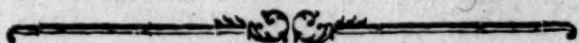
idée aura pris racine dans le cœur des
Rois & de leurs Conseils, les prin-
cipes d'un homme de bien ne seront
plus traités de songes.





L'ESPRIT

DE SULLY.



CHAPITRE PREMIER.

RELIGION (a).

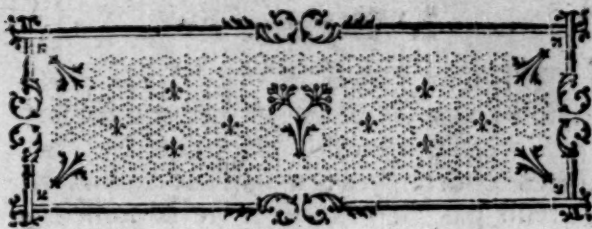
LES Princes se verront exposés aux malheurs les plus grands qui puissent arriver à un royaume, tant qu'ils ne connoîtront pas jusqu'où s'étendent leurs droits & leurs devoirs à l'égard de la religion; ils ne sauroient sévir trop rigoureusement contre toute espece d'action qui blesse la nature, la société & les loix; une religion capable d'autoriser ces actions devient né-

(a) On étoit alors dans le fort des violences exercées contre les Religionnaires; de quelques côtés qu'ils se tournassent, ils ne voyoient que des abîmes ouverts; dans les campagnes, dans Paris & dans les villes, ils étoient exposés aux recherches les plus rigoureuses que le zèle dans la Religion puisse inspirer.

vj **AVERTISSEMENT.**

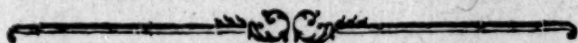
idée aura pris racine dans le cœur des
Rois & de leurs Conseils, les prin-
cipes d'un homme de bien ne seront
plus traités de songes.





L'ESPRIT

DE SULLY.



CHAPITRE PREMIER.

RELIGION (a).

LES Princes se verront exposés aux malheurs les plus grands qui puissent arriver à un royaume, tant qu'ils ne connoîtront pas jusqu'où s'étendent leurs droits & leurs devoirs à l'égard de la religion ; ils ne sauroient sévir trop rigoureusement contre toute espece d'action qui blesse la nature, la société & les loix ; une religion capable d'autoriser ces actions devient né-

(a) On étoit alors dans le fort des violences exercées contre les Religionnaires ; de quelques côtés qu'ils se tournassent, ils ne voyoient que des abîmes ouverts ; dans les campagnes, dans Paris & dans les villes, ils étoient exposés aux recherches les plus rigoureuses que le zele dans la Religion puisse inspirer.

cessairement l'objet de la rigueur de la Justice ; & c'est même par cet endroit seul que la Religion est soumise au pouvoir des Têtes couronnées ; mais leur ressort ne s'étend pas sur l'intérieur de la conscience. Dans les préceptes de la charité par rapport à Dieu, dont les différents sens forment les différentes Religions, le souverain Maître se réserve tout ce qui n'est point de spéculation, & abandonne aux Princes, ce qui tend à en déduire la pratique commune. (*Tome I, page 185*)

Du temps de la Ligue, on persuadoit à un petit nombre de gens déterminés de poignarder le Roi, par l'espérance que leur action leur mériterait la Couronne du martyr. La nature se révolte si violemment, lorsqu'elle voit que ceux qui se vantoient d'être les soutiens de la Religion, font un abus si monstrueux de ce qu'elle a de plus sacré, qu'il faudroit effacer ce trait de toutes les histoires, si d'ailleurs on étoit sûr qu'il n'y a aucune des Religions qui prennent le nom de Chrétienne, qui ne s'indigne qu'on puisse lui imputer d'autoriser un pareil dessein : on ne peut même, sans crime, en accuser, ou un corps, ou un simple particulier, si l'on n'en a les preuves des faits les plus clairs. (*Tome II, page 198*)

Le préjugé commun dans toutes les Religions, veut qu'on ne soit censé favoriser véritablement celle qu'on suit, que lorsqu'on la soutient opiniâtrément jusques dans ses torts les plus visibles. Si la

Religion souffre que la Politique vienne à son secours, cela ne doit s'entendre que d'une Politique simple, droite & pure comme elle : toute autre paroît la servir; mais ne la sert pas véritablement, & tôt ou tard la détruit. (*Tome IV, page 29*)

Si les Protestants ne croient pas tout ce que les Catholiques croient, du moins ceux-ci ne peuvent-ils nier que nous ne croyons rien qu'ils ne croient comme nous, & que ce que nous croyons, renferme ce que la Religion chrétienne a d'essentiel. Le Décalogue, le Symbole des Apôtres & l'Oraison Dominicale, étant le grand & général fondement de notre commune croyance, en voilà assez : pourquoi ne pas abandonner le reste, comme autant de points problématiques sur lesquels le pour & le contre doivent être permis avec une entière liberté? Nous sommes persuadés qu'il est inutile & même téméraire de vouloir sonder les secrets réservés à Dieu seul : ici nous ne les sondons pas seulement, nous nous en rendons les Juges, en nous faisant un crime les uns aux autres des différents sentiments & des différentes lumières que nous avons reçus de lui, sur des vérités toutes spéculatives : laissons-en la connoissance, comme la dispensation, à lui seul; donnons seulement aux souverains, pour l'utilité commune, le pouvoir de punir ce qui blesse la charité. Dans la société, il n'est point du ressort de la Justice humaine de s'ériger en vengeur de ce qui appartient à la cause de Dieu.

Si, malheureusement pour nous, c'est nous qui sommes dans l'erreur, les Catholiques peuvent-ils s'imaginer que ce soit en nous injuriant & en nous persécutant qu'ils nous amèneront à leur façon de penser? La compassion & la douceur sont les seuls moyens qui servent véritablement la religion, & les seuls qu'elle enseigne : le zèle n'est qu'un entêtement ou un emportement déguisé sous un beau nom : rien n'est si vrai ni si simple, mais malheureusement les droits que les hommes donnent à la vérité sur eux-mêmes, se réduisent à fort peu de chose, & ce qu'ils sont convenus d'appeller raison & Religion, à bien examiner dans presque tout, n'est rien que leurs propres passions. (*Tome V, page 124*)

Le préjugé ordinaire est qu'on ne se rend digne de la Religion qu'on professe, qu'en comptant pour rien la cruauté, le parjure, la perfidie, pourvu qu'on la fasse triompher. Cette idée est aussi injurieuse à l'Auteur de la Religion, que préjudiciable à la Religion, qui se sert de ces indignes moyens. Il n'y a rien dont on doive tant se méfier que des pièges que peut tendre le zèle trompeur de la Religion. Qui n'a jamais trompé les hommes, est bien éloigné de tromper Dieu. (*Tome II, page 127*)

CHAPITRE II.**M O R A L E.**

IL faut s'attendre à tout de la part des hommes ; ils ne tiennent pour la plupart à leurs devoirs , à la société , à la parenté , que par leurs espérances & leurs succès , & non par les bienfaits , la bonne foi & la vertu. (*Tome I, page 141*)

Le défaut de tous les esprits qui n'ont jamais embrassé que de petites & de frivoles intrigues , & en général de tous ceux qui ont plus de vivacité que de jugement , est de se représenter ce qui est proche de manière à s'en laisser éblouir , & de ne voir ce qui est loin qu'à travers un nuage quelques moments , quelques jours ; voilà ce qui compose pour eux l'avenir. (*Tome I, page 176*)

L'usage d'une dissimulation affectée , une étude misérable de duplicité & de déception , sans lequel on imagine qu'on ne peut avoir de politique. Le premier de ces défauts nous cache le mal qui nous menace ; & l'autre lie les mains à ceux qui pourroient nous aider à le prévenir. (*Tome I, page 176*)

De la part d'un ennemi réconcilié , l'excès des caresses & des promesses n'est pas moins suspect , & est beaucoup plus dangereux que celui des menaces & d'une haine déclarée. (*Tome I, page 30*)

Au défaut des études propres à former l'esprit, un homme doit faire profiter son cœur de ce qu'il est obligé d'ôter à son esprit; car jusques dans l'embarras & au milieu du bruit des armes, il se présente à qui fait les chercher; des écoles excellentes de vertu & de politesse. Mais malheureux, & pour toute sa vie, celui qui, engagé dans une profession si fatale à la jeunesse, manque de force ou de volonté pour résister aux mauvais exemples, s'il n'a le bonheur de se préserver de tout vice honteux. Comment s'instruira-t'il & se fortifiera-t'il dans ces principes que la sagesse dicte à l'homme privé comme au Prince, que la vertu doit si bien tourner en habitude par la pratique, qu'aucune action vertueuse ne soit jamais trouvée pénible; & que réduit à la nécessité de tout sauver par un crime, ou de tout perdre par une bonne action, le cœur ne connoisse pas même ce combat intérieur que se livrent le penchant & le devoir? (*Tom. 1, p. 50*)

L'avantage de la vertu est, tout bien considéré, ce qui assure de la manière la plus infailible les succès des grandes entreprises. La sagesse, l'équité, la bonne discipline, l'ordre, le courage, le bonheur, toutes choses que la vertu fait naître dans l'ordre qu'elles sont marquées ici, voilà tout l'enchaînement des actions des hommes véritablement grands. La marche de ceux qui se parent injustement de ce beau nom, n'offre au contraire que témé-

rité & opiniâtreté , compagnes de l'aveugle ambition ; qu'ivresse de leur puissance , vaine confiance , en leurs talents présomption de leur bonne fortune ; tous effets de la flatterie , qui pour l'ordinaire ne subjugué si impérieusement personne , que ces prétendus héros qui se croient nés pour subjugué tout le monde. (*Tome I, page 121*)

Les révolutions qui arrivent dans les grands Etats , ne sont point un effet du hazard ni du caprice des peuples. Rien ne révolte les Grands d'un Royaume , comme un Gouvernement foible & dérangé : pour la populace , ce n'est jamais par envie d'attaquer qu'elle se souleve , mais par impatience de souffrir. (*Tome I, page 209*)

Sans vouloir juger de l'avenir , qui dépend de trop de choses ; encore moins prétendre l'assujettir à notre précipitation , dans les grandes & pénibles entreprises , il ne faut que s'attacher à vaincre les obstacles les uns après les autres , & ne point se rebuter , parce qu'ils sont grands & en grand nombre. On ne doit jamais désespérer de ce qui a été possible à quelqu'un. Combien de choses auxquelles on attache l'idée d'impossible , deviendroient faciles à qui sauroit tirer parti du temps , des occasions , des fautes d'autrui , des moments heureux , des différentes dispositions , & d'une infinité d'autres circonstances ? (*Tome I, page 238*)

L'innocence a certaines preuves muet-

tes , auxquelles on ne peut guere se méprendre. (*Tome III , page 24*)

On ne sauroit faire un grand fond sur les bras de ceux dont on ne possède pas le cœur. (*Tome II , page 19*)

Il est bien dur à un Prince d'être obligé de renfermer dans son cœur de grands & de sensibles chagrins , & de mettre de lâches condescendances à la place d'un commandement absolu ; mais le ton d'autorité qui est en possession d'assujettir tous les hommes , lorsqu'il vient d'un homme connu par ses talents supérieurs , ne peut rien sur des cœurs que la Religion anime & défunit. (*Tome II , page 69*)

De toutes les faveurs que peut accorder un Prince , les sentiments du cœur sont ce qui touche davantage un homme d'honneur. L'on doit beaucoup à un Prince qui vous honore particulièrement de sa confiance dans un temps où l'infidélité , la noirceur , la trahison & tout ce que peut inspirer l'intérêt à des Sujets qui ont placé cette idole à la place de l'amour de leur Roi , semblent ne lui laisser d'autre parti à prendre , que celui d'une méfiance & d'une réserve générale. (*Tome II , page 125*)

Le conseil d'un homme plein d'un sincere attachement & d'une véritable amitié , doit l'emporter sur la pénétration d'esprit & d'habileté , lorsqu'on n'y joint qu'une fidélité douteuse. (*Tome II , page 126*)

Dans les grands emplois on ne fait point de fautes , même innocemment , sans mériter quelques reproches ; il n'en est point

qu'on ne s'attire, lorsque celles qu'on y fait viennent de ce qu'on s'y est comporté avec passion. Cette réflexion doit porter à étudier profondément ces penchants & ces dispositions, & se convaincre de la nécessité de commencer par forcer son cœur à se vaincre & à s'oublier lui-même. (*Tome II, page 127*)

La valeur rend le cœur élevé, généreux, plein d'une fierté noble & naturelle, qui n'est autre chose que le sentiment de ce que nous valons; sentiment qui ne tient rien de la basse vanité & de l'affectation à se perdre dans la sotte admiration de soi-même. La droiture fait qu'on est sincère & vrai, incapable d'artifice & de surprise, prêt à se rendre à la raison & à la justice. Celui qui réunit ces deux qualités, a rarement d'autres défauts que la promptitude d'un premier mouvement de colere. (*Tome II, page 211*)

Lorsque le pardon n'est point arraché par la nécessité, & qu'on le fait au contraire dans un temps où tout flatte la vengeance, on peut dire qu'il n'y a point de marque moins équivoque d'un cœur vraiment royal. (*Tome II, page 246*)

De même qu'on regarderoit avec horreur un Juge qui ouvreroit les mains aux présents, même sans intention de laisser fléchir la balance; un Ministre, ou tout homme en charge, se rend coupable d'une injustice aussi marquée, lorsqu'il reçoit avec complaisance ces présents, qui, dans l'esprit de ceux qui les font, se trouvent

toujours faits pour le moment présent ou dans la suite, aux dépens du Roi ou du peuple. Si nous ne devons pas compter sur la droiture d'intention de ceux qui donnent, comptons encore moins sur ceux qui reçoivent, & regardons-les comme incompatibles avec les intérêts du Maître, à moins que ce ne soit lui-même qui donne *; sa libéralité va toujours assez loin pour ôter tout sujet de se plaindre, dès qu'il sera convaincu qu'il ne revient rien d'ailleurs. Mais le malheur attaché aux places, est que l'habitude de calculer & de voir passer par ses mains des sommes immenses, amène presque toujours imperceptiblement au point de regarder comme peu de chose, celles qui doivent suffire au bonheur & à la fortune d'un simple particulier. (*Tome II, pag. 262*)

L'or est en possession de couvrir tous les crimes qu'il fait commettre. Je voudrois qu'il fût possible de faire passer dans l'esprit des François, l'indignation que je sens contre un abus aussi pernicieux, & tout le mépris dont je suis rempli pour ceux qui lui doivent leur élévation. Si nous comptons pour peu de chose de nous rendre méprisables à nos voisins, par cette indigne coutume (a); car il n'en est point qui attaque plus directement l'honneur & la

* Parlant d'Henri IV.

a Depuis M. de Sully, ce mal est devenu général; nos voisins n'ont plus de reproches à nous faire à ce sujet.

la Nation : ne nous cachons pas du moins les maux qu'elle nous cause à nous-mêmes. Rien n'a plus contribué à pervertir parmi nous l'idée de la probité, de la simplicité & du désintéressement, ou à tourner ces vertus en ridicule ; rien n'a plus fortifié ce penchant malheureux au luxe & à la mollesse naturelle à tous les hommes ; mais qui devient chez nous une seconde nature, par le caractère de vivacité, qui fait que nous nous attachons d'abord avec fureur à tous les objets qu'on offre à notre plaisir : rien en particulier ne dégrade si fort la Noblesse Française, que ces fortunes si rapides & si brillantes des Traitants & autres Gens d'affaires, par l'opinion bien fondée qu'elles ont répandue, qu'il n'y a presque plus en France que cette seule voie pour parvenir aux honneurs & aux premières Places, & qu'alors tout est oublié, tout devient permis. A remonter à la source, les vertus militaires sont presque les seuls endroits par lesquels s'acquiert, se conserve & s'illustre en France la véritable Noblesse : & on ne trouvera pas dans cet usage, ni opinion, ni préjugé, si l'on fait attention que rien n'est si naturel que d'accorder la prééminence à celui des états par lequel tous les autres subsistent & s'entretiennent dans la sûreté, sans laquelle il n'est point de biens. Mais cet état ne conduit point à faire une grande fortune, & cela par un effet de la simplicité qui prouve encore, & l'ancienneté, & la pureté de sa première institu-

tion ; il n'est rien qu'honorable , parce qu'alors on ne connoissoit guere que l'honneur qui pût être le prix des belles actions. Aujourd'hui que les idées sont changées , & que l'or met le prix à tout , on compare le Corps de cette généreuse Noblesse , avec celui de Gens de Finance , de Justice (a) & des affaires ; mais ce n'est que pour déférer à ceux-ci tous les respects qu'on ne peut se dispenser de rendre à ceux qui sont les seuls puissants , & nos véritables Supérieurs ; qualités dont les premiers se sont trouvés dépouillés. Et comment cela n'arriveroit-il pas ? puisqu'on voit la Noblesse elle-même penser sur cet article précisément comme le peuple , & ne pas se soucier de mêler par une heureuse alliance , avec un sang pur & illustre , celui d'un Roturier qui ne connoît que le Change , la Boutique , le Comptoir , ou la Chicane. Cet abus en produit nécessairement deux autres : la confusion des états , & l'abâtardissement des races. Celui-ci se prouve encore mieux par l'expérience que par la raison : il ne faut que jeter les yeux sur tant de Gentilshommes métis , dont la Cour & la Ville sont pleines ; vous n'y voyez plus rien de cette vertu simple , mâle & vigoureuse de leurs ancêtres ; nul sentiment , nulle solidité

(a) Je ne conçois pas que M. de Sully ait confondu la Robe avec la Finance. Si le Militaire nous procure la tranquillité & la jouissance , en repoussant l'ennemi au-dehors , la Justice maintient la force des Loix au-dedans , qui sont la sûreté des peuples.

dans l'esprit, air étourdi & évaporé, passion pour le jeu & pour la débauche, soin de leur parure, raffinement sur les parfums & sur toutes les autres parties de la mollesse; vous diriez qu'ils cherchent à l'emporter sur les femmes. Ils prennent encore le parti des armes: mais de quoi sont-ils capables avec de pareilles dispositions, auxquelles se joint souvent un mépris pour la profession qu'ils n'embrassent que par contrainte. Ce renversement est déplorable, mais il est inévitable, tant que le métier qui n'a pour objet que la gloire, ne sera pas en possession & du plus haut rang & des premiers honneurs. Pour cela, il faut les enlever aux gens de fortune (a); & puisque la même honte dont on trouveroit couvertes ces créatures du hazard, si on vouloit bien les examiner, ne suffit pas pour les faire mépriser, il est besoin de leur marquer par de véritables flétrissures, quel est le rang qu'ils doivent occuper. (*Tome IV, pag. 72*)

Quel Gouvernement pourra jamais se croire exempt de ces fléaux de la tranquillité publique, des Traîtres à leur Roi & à leur Patrie (*); puisque celui d'Henri le Grand, si doux, si sage & si populaire, ne l'a pas été. Ne nous en prenons pourtant qu'à la malheureuse

(a) M. de Sully n'est point ici Philosophe: chaque état a son utilité pour le bien général; la vertu est respectable par-tout & dans tous les états; le vice seul est diffamant.

* M. de Sully parle ici de la trahison de M. de Birone.

influence que répandent les guerres civiles sur les mœurs des hommes : c'est leur poison qui engendre ces esprits turbulents que le repos fatigue, & pour qui la condition la plus heureuse n'est qu'une espèce de langueur. De-là cette manie qui les fait vivre sans cesse hors d'eux-mêmes, se prendre à Dieu & aux hommes des tourments qu'ils se donnent à eux-mêmes, & répandre leur fiel contre les Princes dont la puissance, qui est pour eux un supplice, ne suffiroit pas à satisfaire leur folle cupidité. (*Tom. IV, pag. 67*)

Il n'y a rien dont il soit si difficile de se défendre (*a*) que d'une calomnie travaillée de main de Courtisan : quel effet ne doit-elle pas faire sur l'esprit d'un Prince qui se rappelle mille exemples de trahison, d'infidélité & de défobéissance, & presque pas un véritable d'attachement ? (*Tom. IV, pag. 66*)

Tous les Princes de l'Europe se montrent jaloux de la bonne foi ; mais il arrive, par je ne sais quelle fatalité, que la chose du monde qui paroît devoir être la moins exposée aux caprices du fort, je veux dire un accord politique, pur ouvrage de l'esprit, libre dans ses opérations & maître de ses sentiments, est pourtant ce qu'on connoît de plus fragile. Ceux qui

(*a*) Cette pensée & les suivantes, pourroient trouver leur place dans le Chapitre V de la Politique ; mais comme il y a une morale dont l'application peut se faire à d'autres sujets, j'ai jugé à propos de les faire entrer dans celui-ci.

le contractent, ne voudroient en aucune occasion encourir le blâme d'avoir manqué à leur parole; & cependant elle se trouve presque toujours sans exécution, pour peu qu'on trouve de couleur au parjure, comme si éluder une promesse solennellement engagée, n'étoit pas la même chose que de la violer. (*Tom. V, pag. 11*)

L'oubli des injures est une vertu rare chez les Souverains, & qu'on y eroit communément bien plus rare encore. Henri IV a donné dans plus d'une occasion, des preuves sensibles de cette grandeur d'ame, qui fait pardonner. (*Tom. V, pag. 117*)

Il est prouvé par une infinité d'exemples, que les vues d'un Roi bon & sage ne doivent point être en tout & dans toutes sortes de conjonctures, les mêmes que celles du peuple. Les considérations qui déterminent le peuple, sont rarement sans quelqu'intérêt ou sans quelque passion, mais jamais ou presque jamais, elles ne s'étendent au-delà du présent; les personnes mêmes les plus raisonnables, abusées par leur propre sentiment, semblent conspirer séparément, quoiqu'elles n'en conviennent, ni même ne s'en apperçoivent point, à se satisfaire sans s'embarasser des suites.

Cet abus est fondé dans le desir naturel même. On veut jouir & être heureux; c'est le partage du présent: & malheureusement il y a telle conjoncture de politique & du Gouvernement, qui demande

qu'on recule sagement cette jouissance & l'accomplissement de ce bonheur dans dix ans, vingt ans, cinquante ans, & quelquefois plus : comment faire goûter cette privation à la multitude & à ce petit nombre de personnes, qui, pouvant s'élever par leurs lumieres au-dessus de la multitude, lui demeurent attachées par les mêmes desirs ? Il n'en est pas ainsi d'un Roi bon & sage, ou d'un ministre qui le représente & fait ses fonctions : il doit travailler, il est vrai, pour le bonheur de ses sujets, mais il fait en même temps que, pour vouloir trop anticiper ce bonheur, on le manque presque toujours ; que quand il est manqué, il n'y a plus de proportion entre le mal trop réel où cette erreur précipite, & le mal seulement idéal & imaginaire, dont tous les hommes se plaignent, dès-là qu'il leur manque quelque chose. Qu'un Etat est heureux, lorsqu'il se conduit par des principes de Gouvernement, qui le mettent sur la voie de l'être ! Il foule aux pieds tout intérêt particulier & passager, pour tendre à ce bien général. Sa qualité de Roi ne le rend pas moins le pere de ses Sujets qui ne vivront que dans trois ou quatre générations, qu'il l'est de ceux qui vivent aujourd'hui, & lui fait envisager la fausse tendresse qu'il auroit pour ceux-ci aux dépens des autres comme la prédilection qu'un pere de famille conserveroit pour quelques-uns de ses enfants, sachant qu'elle doit ruiner la famille. (*Tom. V, pag. 210*)

C'est une petiteffe de s'écrier avec véhémence contre l'injustice & l'ingratitude des Princes ; cette déclamation marque bien de la vanité , ou bien peu de connoissance du cœur humain , pour qu'aucun des coups qu'on y porte contre les absents , ne soit perdu : il suffit d'avoir trouvé le moyen de l'ouvrir à la défiance ; & cette défiance , par combien de raisons ne se trouve-t'elle pas justifiée dans l'esprit de ceux qui , ayant tout à conduire , ont aussi tout à prévoir & à craindre ? Combien d'apparences de fidélité si bien colorées , que la vérité n'a , pour ainsi dire , presque point d'autres faces , sous lesquelles elle puisse se montrer aux Rois , sur-tout auxquels on diroit qu'elle se plaît à se rendre méconnoissable ? mais combien d'ailleurs , de Ministres vraiment affectionnés devenus traîtres ? (*Tom. V, pag. 304*)

Un Souverain qui se persuaderoit qu'une conduite pleine de défiance est propre à soutenir ses intérêts & son autorité , tend directement à détruire l'un & l'autre , en diminuant lui-même de la déférence qu'il doit obliger ses Sujets d'avoir pour ceux qu'il en a rendus les dépositaires. (*Tom. V, pag. 306*)

La calomnie est un feu qui s'éteint d'autant plus vite , qu'il est plus violent , lorsqu'on n'a pas soin de l'entretenir : & il n'est pas aussi facile qu'on le pense , de soutenir long-temps une calomnie , sur-tout auprès des Princes qui se conduisent par principes. S'ils sont d'un esprit vif &

bouillant, leur imagination remuée les jette d'abord fort loin du but ; mais jamais si loin, que la raison ne les ramene : & si c'est de ceux-là qu'on a à effuyer les plus violentes bourrasques, il ne faut en appréhender en récompense, ni prévention opiniâtre, ni retour imparfait, ni calme trompeur. (*Tom. V, pag. 311*)

Il est assez extraordinaire que la justice qu'un Ministre ne peut obtenir que ses Compatriotes rendent à son désintéressement & à la droiture de ses intentions, lui soit rendue par des Etrangers qui ont une si grande raison de le haïr. (*Tom. V, pag. 29*)

Un défaut qui n'en est guere un que pour la politique, c'est de ne pouvoir jamais croire le mal de personne ; & un second qui se joint ordinairement au premier, c'est la facilité de lier amitié avec toutes sortes de personnes. (*Tom. VI, pag. 93*)

Les affaires les plus épineuses en apparence sont toujours susceptibles d'un heureux tempérament, lorsqu'on fait les manières ; il ne faut que les considérer sans aucun rapport avec des conséquences dont on a tort de s'alarmer, parce qu'il ne faut pas s'alarmer de tout ce qui est possible. (*Tom. VI, pag. 207*)

Si dans le fort de la colere, une personne animée se trouvoit encore capable de faire usage de sa raison, je lui conseillerois sur toutes choses, de se défier alors des discours de ceux qui s'offrent à servir sa vengeance : c'est dans ces occasions que

que la haine & l'envie dressent leur piège le plus inévitable. (*Tom. VI, pag. 207*)

Il n'est pas rare de voir des Ministres & des Confidens des Princes, disgraciés : il n'est pas rare non plus qu'ils méritent ce traitement, par des procédés reprochables. Lorsque cela arrive, est-ce véritablement les fautes que les Princes punissent ? presque jamais : ils font par caprice, par légèreté, par orgueil, par mauvaise humeur, ce qu'il ne tiendrait qu'à eux de faire par le seul motif de la Justice ; il semble que le sort de la raison est de n'être écoutée, ni lorsqu'elle combat les passions, ni lorsqu'elle les conseille. (*Tom. VI, pag. 264*)

Le vrai grand homme ne fait que chercher à être utile à sa Patrie, dans tous les temps ou dans tous les états, de quelque manière qu'il le soit : & où est la bassesse ? sinon à laisser flétrir par une vie délicieuse & efféminée, telle que les personnes de qualité la mènent en France pendant la paix, toute la gloire dont on a pu se couvrir pendant la guerre. (*Tom. VI, pag. 316*)

Le plus grand mal de l'habitude n'est pas d'autoriser les abus grossiers ; on peut porter à ceux-ci, presque en tout temps, ces coups infaillibles : c'est d'accréditer certains abus moins sensibles, jusqu'à les revêtir d'un masque de sagesse & d'une fausse apparence d'utilité publique, qui les rend respectables aux Princes, même du meilleur esprit. Le moment marqué pour la destruction de ceux-ci, ne se trouve

qu'au bout d'une longue chaîne de réflexions & de conséquences, qu'on manie lentement les uns après les autres : en toute maniere, la vie d'un homme ne suffit pas pour les arracher tous. (*Tom. VI, pag. 317*)

A quoi que le cœur humain puisse se porter, lorsqu'il est agité par une forte passion, on a horreur des idées de crime qu'il faut supposer dans des personnes que la naissance, l'éducation, les sentiments soutiennent contre la noirceur & les attentats, quoiqu'elles les laissent capables de quelques foiblesses passageres. Est-ce respect ou délicatesse de sentiments qui fait penser ainsi ? est-ce simplement l'horreur & l'éloignement de toute action lâche & infâme ? (*Tom. VII, pag. 144*)

De toutes les bonnes qualités nécessaires aux personnes d'Etat, il n'y en a point dont la pratique soit si difficile, que de se voir sans cesse au milieu des trésors & de toutes les graces, sans s'en laisser éblouir. (*Tom. VIII, pag. 76*)

La probité & l'innocence reconnues, triomphent toujours de l'envie, lors même que l'envie paroît triompher d'elles. L'envie est une passion que la lâcheté ne caractérise guere moins que la noirceur. (*Tom. VIII, pag. 140*)

CHAPITRE III.**ÉCONOMIE ET AGRICULTURE.**

J'AI senti de bonne heure de quelle utilité il est de mettre de l'ordre dans l'intérieur de sa maison. Cette disposition forme, à ce qu'il me semble, un préjugé avantageux, & pour l'homme de guerre, & pour l'homme d'Etat. (*Tome I, pag. 73*)

La campagne est ordinairement une occasion de dépenser doublement; mais elle fournit bien des ressources à qui sait qu'une bonne économie peut suppléer aux grandes richesses. (*Tom. I, pag. 132*)

C'est par une sage disposition de la Providence, qui a voulu que tous les peuples de la terre ou d'un continent fussent attachés les uns aux autres par leurs communs besoins; qu'une contrée se trouve propre à rapporter telle chose, & celle-ci une autre. Privativement à toutes les autres, la France a le bonheur de se voir si heureusement distinguée dans ce partage, qu'excepté peut-être l'Egypte, c'est le pays le plus universellement abondant, en ce qui est de nécessité ou de simple commodité pour la vie, qui soit au reste de la terre. Ses bleds, grains & légumes; ses vins, cidres, lins, chanvres, pastels; cette quantité innombrable de gros & me-

nus bétails dont l'homme fait sa nourriture la plus ordinaire, la mettent en état, non seulement de n'avoir rien à envier à ses voisins sur chacune de ces denrées; mais même de le disputer à ceux qui font de quelques-unes d'elles leur commerce unique, telles que sont l'Italie, l'Espagne, la Sicile.

Il est vrai que son climat lui refuse la soie; le printemps y commence trop tard, & y est presque toujours d'une humidité extrême; & cet inconvénient absolument irrémédiable, ne regarde pas moins les vers à soie, qui par cette raison n'y éclosent que difficilement, que les mûriers dont ces insectes se nourrissent, qui demandent une température d'air fort douce dans la saison où ils poussent leurs feuilles. La peine à les multiplier dans une contrée où il n'en croît aucun, ne peut qu'être fort grande; pendant cinq ans au moins qu'il leur faut pour assurer leur vie, on risque de perdre son temps, son travail & le produit de la terre qu'on y destine. Mais si ces difficultés doivent nous rebuter, par l'impossibilité presque absolue qu'elles apportent à cette entreprise, doivent-elles autant nous fâcher? voilà de quoi il s'agit. Il est certain que tous les travaux & les occupations de la vie champêtre ne laissent en France d'oisifs, que ceux qui veulent l'être absolument. Ainsi il faut commencer par retrancher ce motif de l'oisiveté du peuple, seul digne d'attention en cette matière, s'il étoit fondé,

Que fait-on encore en représentant à ce peuple la culture de la soie pour l'exercer ? Premièrement on lui fait quitter une profession d'un revenu assuré & abondant, pour une autre d'un produit casuel & douteux, & qu'on n'aura pourtant point de peine à lui faire préférer à la dernière, parce qu'on n'est que trop naturellement porté à quitter un genre de vie dur & laborieux, tel qu'est celui de l'Agriculture considéré dans toutes ses parties, pour un autre qui ne fatigue par aucun mouvement violent, comme celui de travailler la soie : mais cela même est une seconde raison qui montre combien il est dangereux de laisser les peuples de la campagne s'y occuper. On a remarqué de tout temps que les meilleurs soldats se tirent de ces familles de robustes Laboureurs & d'Artisans nerveux : substituez-y des hommes qui ne connoissent qu'un travail que les enfants peuvent faire, vous ne les trouverez plus propres pour l'Art Militaire, qui demande, suivant la remarque que j'en ai faite, une constitution forte, entretenue par un travail propre à nourrir toutes les forces du corps ; & cet Art militaire, la situation de la France & son état politique lui font une nécessité indispensable d'empêcher avec le dernier soin, qu'il ne vienne à dépérir ni à dégénérer. En même temps que vous énervez les peuples de la campagne, qui en toute manière sont les vrais soutiens de l'Etat, vous introduirez parmi ceux de

la Ville, le luxe avec toute sa suite, la volupté, la mollesse, l'oïveté & cette ruine domestique, qui n'est point à appréhender pour ceux qui en ont peu. Eh! n'avons-nous pas un assez grand nombre de ces inutiles Citoyens, qui, sous un habit d'or & d'écarlate, nous cachent toutes les mœurs de véritables femmes?

Ce qu'on objecte sur les sommes immenses d'argent qui passent de France dans les Pays étrangers pour l'entretien de ce luxe, est une preuve de ce que je viens d'observer, & ne rend point juste la conséquence qu'on prétend en tirer. Vent-on raisonner juste sur l'inconvénient qui naît de ce rachat & de ce transport de marchandises précieuses? on verra que tout ce qu'il y a de mieux à faire, est de s'en passer tout-à-fait, & d'en défendre rigoureusement toute entrée en France; de fixer en même temps par de bons & sévères Réglemens, la qualité des habits & des ameublements, & de remettre toutes choses à cet égard, sur le pied où elles étoient du temps de Louis XI, Charles VIII & Louis XII. La nécessité qu'on s'impose de s'habiller de telles étoffes, plutôt que d'autres, n'est qu'un vice de fantaisie; & le prix qu'on y met, est un mal qu'on se fait à soi-même avec pleine connoissance de cause: & quelqu'un qui voudroit un peu étudier d'où part en première source ce qu'on appelle les modes, verroit à notre honte, qu'un petit nombre de gens de la

plus méprisable espece qui soit dans une Ville, laquelle renferme tout indifféremment dans son sein, pour qui, si nous les connoissions, nous n'aurions que le mépris qu'on a pour tous les gens sans mœurs, ou la pitié qu'on a pour les foux, disposent pourtant de nos bourses, & nous tiennent assujettis à tous nos caprices. Mais ce n'est pas sur les seuls habillements de soie, qu'il seroit besoin que la main du Prince agisse; il y auroit bien une autre réforme à faire sur les diamants, pierres, tableaux, &c. Si l'on se plaint que l'Etranger nous épuise d'or & d'argent sur les équipages, les vaiselles, les meubles & autres pieces où ces matieres s'emploient; si l'on envisage la prodigieuse consommation qui s'en fait en France; si l'on examine ce qui s'en dépense follement en jardins, bâtimens, ouvrages somptueux, festins, liqueurs, parfums; que fais-je? Offices exorbitans achetés, mariages mis comme à l'enchere, car sur quoi ne trouveroit-on pas à travailler? Les manufactures étrangères n'emportent pas la dixième partie de l'or qui se dissipe en France, ou qui se prodigne sans la moindre nécessité. Les seules opérations qu'il y auroit à faire sur la Robe & sur la Finance, nous jetteroient dans une digression infinie. Ces deux Corps, dont il semble que l'un doive être le depositaire du bon ordre, & l'autre de l'épargne, paroïtroient aujourd'hui n'avoir été formés, que pour anéantir l'un & l'autre. La richesse n'est connue que

d'eux; & seulement par l'usage qu'ils en font, on connoît comment elle leur est venue. Les anciens Chanceliers, Premiers-Présidents, Conseillers d'Etat, & autres Chefs de la Justice & de la Finance, s'ils revenoient sur la terre, chercheroient inutilement ceux qui occupent leurs places aujourd'hui; leur nom est tout ce qu'ils ont de commun avec eux. (*Tom. V, page 64*)

CHAPITRE IV.

POLITIQUE.

L'INTÉRÊT d'Etat, ce grand nom si familier aux Souverains, parce qu'il prête si souvent le masque de la bonne politique à leurs ressentiments & à leurs autres passions, ne leur permet guere de leur laisser impunie la moindre entreprise de la part de leurs Sujets. (*Tome I, page 28*)

Si l'on savoit dans quelles variations est capable de se jeter un Prince livré à l'irrésolution, à la timidité, à la paresse on matiere d'Etat, rien n'est pire que cet esprit d'indécision. Il ne faut dans les conjonctures difficiles tout abandonner, ni tout refuser au hazard, mais après avoir choisi un but par des réflexions sages & froides, il faut que toutes les démarches qu'on fait tendent à y parvenir. On ne sauroit encore trop acheter ni trop presser.

une paix nécessaire ; mais ce qu'il faut éviter soigneusement dans les circonstances critiques, c'est de tenir les esprits du peuple en suspens entre la paix & la guerre. (*Tome I, page 175*)

Un Prince doit se faire savoir gré de tout ce qu'il fait, même de ce qu'il fait malgré lui. (*Tom. II, pag. 83*)

La paix est le grand & commun intérêt de l'Europe : les petits Princes doivent être continuellement occupés à y maintenir les plus puissants par les moyens les plus doux ; & les puissants à y forcer les petits, s'il est nécessaire, en prenant le parti des foibles & des opprimés : c'est le seul usage qu'ils doivent faire de leur supériorité. J'admire combien l'Europe, pour être composée de peuples civilisés, se conduit encore par des principes sauvages & bornés. A quoi voyons-nous que se réduit la profonde politique dont elle se pique, sinon à se déchirer elle-même sans cesse ? De toutes parts elle revient à la guerre ; elle ne connoît aucun autre moyen, & n'imagine aucun autre dénouement : c'est la ressource unique du moindre Souverain, comme du Potentat. La seule différence entr'eux, c'est que celui-là fait à petit bruit, & en second ; & celui-ci avec grand appareil & souvent seul, pour faire montre de sa grandeur, ce qui est assurément la plus insigne méprise. Eh ! pourquoi faut-il que nous nous soyons imposé la nécessité de passer toujours par la guerre pour arriver à la paix ?

car enfin la paix est le but de quelque guerre que ce soit, & c'est la preuve toute naturelle qu'on n'a recours à la guerre que faute d'un meilleur expédient; cependant nous confondons si bien cette vérité, qu'il semble tout au contraire, que nous ne faisons la paix que pour avoir la guerre. (*Tom. IV, pag. 228*)

Les Courtisans sont convenus entre eux, que couverts des masques les plus grossiers, ils ne se paroïtroient point risibles les uns aux autres. (*Tom. III, pag. 57*)

Quelqu'idée que les Rois aient conçue de l'habileté ou de la sagesse de leurs Ministres, il est toujours plus sûr de bien étudier, par rapport à chaque affaire, le penchant, l'intérêt & la disposition secrète de ceux qui les approchent. (*Tom. II, pag. 358*)

Les Princes ne doivent jamais avoir de haine envenimée contre leurs voisins; la prudence exige en bien des occasions, que malgré le sentiment le plus violent & même le plus juste, ils paroissent toujours disposés à la réconciliation. Henri IV avoit coutume de dire qu'une déclaration de guerre n'est jamais assez pesée, & que quelques attentions qu'on croie y apporter, elle ne l'est jamais assez. (*Tom. II, pag. 361*)

En général, les esprits d'une imagination vive & forte, quoique généralement sujets à deux grands défauts, celui de trop de subtilité dans leurs idées, & de peu d'ordre & d'assiette dans leurs projets,

ne doivent pas être regardés comme tout-à-fait incapables des affaires, parce que souvent il leur arrive de rencontrer des expédients qui auroient échappé aux esprits froids & flegmatiques ; mais ils ont continuellement besoin d'être veillés & redressés. (*Tom. II, p. 339*)

Un Officier du temps de la Ligue, qui se piquoit d'esprit & de pénétration, inspiré par la lecture de l'Histoire Romaine, méditoit d'ériger la France en République, & de rendre Paris la Capitale d'un nouvel Etat, sur le modele de l'ancienne Rome. Pour peu qu'il fût descendu de cette haute spéculation, aux applications particulières auxquelles il est nécessaire d'avoir égard dans les grands desseins, il auroit vu qu'il est des circonstances où le projet même le plus heureux devient, par la nature des obstacles, pour la différence du génie & du caractère des peuples, par la trempe des Loix qui y sont adoptées, & par le long usage qui a mis comme le dernier sceau, également chimérique & impossible. Il n'y a que le temps & une longue expérience qui puissent remédier à ce qu'il y a de défectueux dans les Coutumes d'un Etat dont la forme est décidée ; & ce doit toujours être sur le plan de sa première constitution. Cela est si vrai, que toutes les fois qu'on verra un Etat se conduire par des voies contraires à celles de son établissement, on peut se tenir assuré qu'il n'est pas éloigné d'une grande révolution. D'ailleurs l'application

des meilleurs remèdes n'opère point sur les malades qui y résistent. (*Tom. II, pag. 241*)

Bien recevoir tout le monde , promettre peu , paroître desirer finir ; remettre toute la faute du retardement sur les obstacles , & travailler assiduellement à les lever : c'est ainsi que se doivent traiter toutes les affaires politiques un peu épineuses. La différence entre la précipitation & la diligence , est que celle-ci , ennemie de l'inaction & de la paresse aussi-bien que l'autre , ne fait pourtant aucun pas où elle ne consulte le jugement ; & cependant on les confond à la pratique presque à tous les instants. (*Tome II, page 128*)

Lorsqu'il s'agit de manifester la volonté du Souverain à ses Sujets , je trouve qu'il n'y a rien de si important que de bien examiner si la chose défendue est de nature que le risque de la vie soit capable d'arrêter la désobéissance ; parce qu'autrement , je crois que les moyens extrêmes sont alors bien au-dessous de la simple perte de l'honneur , même d'une amende pécuniaire un peu forte. Si on fait une sérieuse attention sur le duel , on verra qu'il est de cette nature ; parce que ne regardant pour l'ordinaire que des personnes de qualité , souvent même que des personnes de la première distinction , dont les sollicitations sont d'autant plus vives & plus efficaces , que la peine dont on est menacé est grande & infamante ; il est indubitable qu'il s'accordera beaucoup d'a-

bolitions, dont l'exemple & l'espérance fussent de reste pour encourager à désobéir aux Loix. Souvent les peines qui font le plus d'impression, sont celles pour lesquelles on n'ose ou l'on ne peut demander grace. (*Tome IV, page 153*)

Ce ne sont jamais les bons Sujets qui manquent aux Rois; ce sont les Rois qui manquent aux bons Sujets. La grande difficulté, c'est de rencontrer un Prince qui ne cherche point dans le Ministre de ses affaires le Ministre de ses goûts & de ses passions; qui unissant beaucoup de sagesse à beaucoup de pénétration, prenne sur lui de n'appeler à remplir les premières places que des personnes dans lesquelles il aura connu un aussi grand fond de droiture & de raison, que de capacité; enfin, qui ayant lui-même des talents, n'ait point le foible de porter envie à ceux des autres. Cette jalousie du mérite dans les Souverains, qui suppose pourtant qu'il en a lui-même, fait en un sens plus de mal dans un Etat, que la haine qu'on lui connoît pour de certains vices, n'y fait de bien, (*Tome III, page 245*)

Tout Prince qui entend ses intérêts, ne négligera point de donner de temps en temps des marques éclatantes de son estime aux Ministres dont il a fait choix: supposé que ce choix soit bon, elle lui assurera celle du public, ce qui est un point essentiel. (*Tome VI, page 264*)

Il est d'un bon Prince de tenir unis ceux qui approchent de sa personne; &

il est de sa politique de travailler à cette union plutôt par d'autres que par lui-même. (*Tome VI, page 227*)

Les causes de la ruine ou de l'affoiblissement des Monarchies, sont les subsides outrés, les monopoles, principalement sur le bled; le négligement du commerce, du trafic, du labourage, des Arts & des Métiers; le grand nombre des Charges, les frais de ces Offices, l'autorité excessive de ceux qui les exercent; les frais, les longueurs & l'iniquité de la justice; l'oisiveté, le luxe & tout ce qui y a rapport; la débauche & la corruption des mœurs; la confusion des conditions; les variations dans les monnoies; les guerres injustes & imprudentes; les dispositions des Souverains, leur attachement aveugle à certaines personnes, leur prévention en faveur de certaines conditions ou de certaines professions; la cupidité des Ministres & des gens en faveur; l'avilissement des gens de qualité; le mépris & l'oubli des gens de lettres; la tolérance des méchantes coutumes, & l'infraction des bonnes loix; l'attachement opiniâtre à des usages indifférents ou abusifs; la multiplicité des Edits embarrassants & des Réglements inutiles.

Si j'avois à choisir entre toutes les formes de gouvernement dont on a des exemples dans cette Monarchie, je proposerois Clovis, Charlemagne, Philippe-Auguste & Charles le Sage; & je voudrois qu'on détournât les yeux de dessus tout le temps

qui s'est écoulé depuis Charles VIII jusqu'à nous : & si j'avois un principe à établir, ce seroit celui-ci, que les bonnes mœurs & les bonnes loix se forment réciproquement. Malheureusement pour nous, cet enchaînement des unes avec les autres, ne nous devient sensible, que lorsque nous avons porté au plus haut point la corruption & tous les abus en même temps : en sorte que parmi les hommes, c'est toujours le plus grand mal qui devient le principe du bien. (*Tome V, page 226*)

Les Vénitiens courent peut-être plus grand risque que le Pape en se l'attirant pour ennemi. Toutes ces discussions, que dans le commencement l'on prétend traiter sans les tirer du fond de la conscience, aboutissent tôt ou tard à être soutenues par les armes; lorsque, comme il arrive toujours, les raisons loin d'être goûtées ne font que donner lieu à des procédés toujours de plus violents en plus violents : & cette République ne doit éviter rien avec tant de soin, que la guerre, persuadée que si l'Empereur & le Roi d'Espagne ne font pas valoir les prétentions qu'ils ont sur cet Etat, & dont ils ne se cachent presque pas, ce n'est assurément que parce qu'ils manquent de prétexte & d'occasion. La politique Vénitienne doit donc viser continuellement à maintenir & sa République & toute l'Italie, dans l'état où les choses y sont aujourd'hui : aucun changement ne peut lui être avantageux ; & toute révolution ne sauroit que

lui être funeste. (*Tome VI, page 260*)

Réflexions politiques sur les Etats.
(*Tome III, pag 76*)

Les Etats, ces grandes assemblées qu'on nomme augustes, ces hommes qu'on s' imagine devoir y apporter un esprit plein de sagesse, de l'amour du bien public, du zele dont étoient animés les anciens Législateurs, ne s'y occupent pour la plupart que d'une ridicule montre de vanité, de luxe & d'un étalage de mollesse, qui paroîtroit le comble de l'infamie à des yeux moins prévenus que les nôtres. La désunion des Corps qui composent ces Assemblées, la dissention, l'opposition d'intérêts, l'envie de se supplanter, la brigue & la confusion qui achevent d'en donner une juste idée, naissent de cette source impure, aussi-bien que la bassesse avec laquelle on y prostitue l'éloquence. Par quelle fatalité arrive-t'il que ce qu'un siècle acquiert de lumieres sur ceux qui l'ont précédé, ne tourne jamais au profit de la vertu, & ne lui sert qu'à raffiner le vice? Ce n'est pas qu'il ne se trouve dans ces assemblées un petit nombre de personnes vertueuses & capables, & qu'elles ne soient même connues pour telles; mais au lieu de faire violence à leur modestie, on affecte pour eux un oubli & un mépris, qui étouffent avec leur voix celle de l'utilité publique: aussi connoît-on, par une longue expérience, qu'il est fort rare que
la

la convocation des États du Royaume ait produit le bien à quoi on l'a cru propre. Pour cela il faudroit que ceux qui les composent, fussent partagés de lumieres égales sur la bonne & la vraie politique, ou du moins que l'ignorance & la méchanceté se tussent devant ce peu de personnes integres & éclairées : mais malheureusement parmi la multitude, pour un sage, il y a une infinité de foux; & avec cela la présomption est le premier apanage de la folie. C'est là, plus encore que par-tout ailleurs, qu'il est vrai que les grandes vertus, au lieu du respect & de l'émulation, n'excitent que la haine & l'envie.

D'ailleurs, si le Prince sous lequel se tiennent les États, est puissant & entêté de son pouvoir, il saura bien les réduire au silence ou rendre leurs projets inutiles : si c'est un Prince foible, & qui ignore les droits de son rang, la licence y prendra bientôt le plus court chemin, pour plonger le Royaume dans tous les malheurs qui suivent l'avilissement de l'autorité monarchique. Il seroit donc nécessaire que le Souverain & les Sujets y parussent également instruits, & de leurs droits, & de leurs engagements réciproques. La première loi du Souverain est de les observer toutes. Il y a même deux Souverains, Dieu & la Loi; la Justice doit présider sur son trône, la douceur en doit être l'appui le plus solide. Dieu étant le vrai propriétaire de tous les Royaumes, & les Rois n'en étant que les Administrateurs,

ils doivent tous représenter aux peuples celui dont ils tiennent la place, par ses qualités & ses perfections; sur-tout, ils ne regneront comme lui qu'autant qu'ils regneront en peres. Dans les Etats monarchiques héréditaires, il y a une erreur qu'on peut aussi appeller héréditaire; c'est que le Souverain est le maître de la vie & des biens de tous ses Sujets; & que moyennant ces quatre mots, *tel est notre bon plaisir*, il est dispensé de faire connoître les raisons de sa conduite, ou même d'en avoir. Quand cela seroit, il y a une imprudence pareille à celle de se faire haïr de ceux auxquels on est obligé de confier à chaque instant sa vie; & n'est-ce pas tomber dans ce malheur, que de se faire accorder de force une chose, en témoignage qu'on en abusera?

A l'égard des Sujets, la premiere loi que la Religion, comme la raison & la nature, leur imposent, est sans contredit l'obéissance; ils doivent respecter, honorer, craindre leurs Princes comme l'image même du Souverain Maître, qui semble avoir voulu se rendre visible par eux sur la terre, comme il est au Ciel, par ses brillants chefs-d'œuvres de lumiere. Ils leur doivent encore ces sentiments par un motif de reconnoissance de la tranquillité dont ils jouissent à l'abri du nom Royal. Au malheur d'avoir un Roi injuste, ambitieux, violent, ils n'ont qu'un seul remède à opposer, celui de l'appaiser par leur soumission & de fléchir Dieu par leurs

prières. Tous ces justes motifs qu'on croit avoir de leur résister, ne sont, à bien examiner, qu'autant de prétextes d'infidélité très-subtilement colorés; & jamais avec cette conduite on n'a ni corrigé des Princes, ni aboli des impôts : on a seulement ajouté aux malheurs dont on se plaignoit déjà un nouveau degré de misère, sur lequel il n'y a qu'à interroger le menu peuple, sur-tout celui de la campagne.

Voilà sur quel fondement il seroit facile d'établir le bonheur réciproque des peuples & de ceux qui les gouvernent, si de part & d'autre on se montrait bien pénétré de la vérité de ces maximes dans les Assemblées générales de la Nation : mais dans cette supposition, la convocation des Etats seroit encore plus inutile; puisqu'on n'y a recours que dans les cas de la mésintelligence entre le Chef & les membres. On peut conclure de-là, qu'autant que les Etats du Royaume sont une ressource vaine par l'objet qu'en leur donne, & par la forme qu'on y observe, autant pourroit-on en tirer de fruit, pour le maintien de la discipline & des bonnes mœurs; si le Prince alors véritablement Chef de tous les membres réunis, ne se proposoit que de se faire rendre à la face de tous les Royaumes, par ceux qui sortent des Charges, un compte de leur administration, y choisir avec sagesse & discernement ceux qui doivent les remplir, de les encourager à s'en acquitter

dignement , & par ses discours , & par une distribution publique de la louange & du blâme , des récompenses & des châtimens.

Les Etats doivent se traiter comme les corps sur lesquels il convient d'user de remèdes extraordinaires , contre des maladies nouvelles & inusitées , ou de changer d'opération à proportion des progrès qu'on fait dans la connoissance de son mécanisme. Telle est la force des préjugés , qu'on s'obstine toujours à chercher la guérison des maux présents dans des moyens dont l'insuffisance est démontrée , de cela seul qu'ils n'ont pu , ni les prévenir , ni en arrêter le cours. Un respect inconsidéré pour l'antiquité , une fausse idée des causes occasionnées , l'éloignement du temps , un jugement peu réfléchi sur le passé , le défaut de vues plus justes & plus nettes pour l'avenir , dont l'amour propre empêche qu'on ne convienne ; voilà ce qui éternise les anciens abus : il ne faut , dit-on , rien changer aux loix & aux usages ; je suis grand partisan de ce principe , excepté le cas où l'utilité , & encore plus la nécessité demandent qu'on y déroge.

Portrait d'un Ministre & de l'Homme d'Etat. (Tome III , pag. 207)

L'homme appelé à la conduite des affaires doit être un homme sans passions ; mais pour ne pas le détruire en le réduisant

à une existence impossible & purement idéale, disons seulement qu'il faut qu'il connoisse du moins toute la bassesse de l'orgueil, toute la folie de l'ambition, toute la foiblesse de la haine & de la vengeance. Comme je ne veux rien dire que ce qui peut le regarder directement, je ne releverai point ici l'indignité de maltraiter personne, de fait ou seulement de parole, & de ne point donner d'ordres à ses inférieurs, que la colere ou la mauvaise humeur ne les assaisonne de jurements : puisqu'il vit pour le Public, il doit se rendre affable & accessible à tout le monde, excepté à ceux qui ne l'abordent que pour chercher à le corrompre, & ne jamais perdre de vue cette maxime qui tient un des premiers rangs dans le détail du gouvernement ; qu'un *Royaume doit être conduit par des règles générales ; & que les exceptions seules produisent la plainte & le mécontentement.*

La connoissance du rang & des différents degrés de distinction, non seulement n'a rien de contraire à cette maxime, mais encore lui est essentiellement nécessaire, tant pour observer la proportion dans les traitements que la politesse françoise a établis entre les conditions, que pour se garantir de l'erreur que ses richesses & la faveur lui asservissent toutes les autres. Le penchant pour le sexe est une source de foiblesse & d'injustice qui l'entraîneront indubitablement au-delà des bornes de son devoir. La passion du gros jeu l'exposera

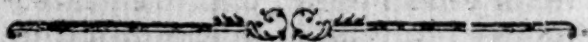
à des tentations mille fois plus difficiles encore à vaincre à un homme qui manie tout l'argent du Royaume : pour n'y pas tomber, je suis obligé de lui prescrire de ne connoître, ni les cartes, ni les dés. Le dégoût du travail vient encore ordinairement de tout ce qui porte à la volupté ou inspire la mollesse : l'homme d'Etat doit donc chercher dans la sobriété, le remède contre la somptuosité & la délicatesse de la table, qui ne sont propres qu'à énerver également le corps & l'esprit. L'honnête homme ne connoît point l'ivrognerie, l'homme laborieux ne doit pas moins ignorer ce qu'on appelle ragoûts & liqueurs. Comme il doit se rendre en tout temps & même à toute heure, le séjour de son cabinet, non seulement supportable, mais délicieux, il ne peut trop se donner de garde de remplir sa tête de ballets, de mascarades & autres parties de plaisir ; il y a dans toutes ces bagatelles, je ne fais quel attirail qui amollit souvent le cœur des Philosophes & des Misanthropes mêmes.

Je dis la même chose de la chasse, des équipages, des livrées nombreuses, des ameublements, des bâtimens, & de toutes les autres inventions du luxe : le goût qu'on a pour une seule de ces choses dégénère bientôt en une espèce de fureur, dont la perte du temps n'est que le moindre effet ; la prodigalité, la ruine & le déshonneur en sont les suites ordinaires. Il n'appartient qu'à un homme qui ne peut se résoudre à vivre & à s'entretenir avec

lui-même , de penser éternellement galeries , colonnes , dorures , & de courir toute sa vie après des statues , des antiques & des médailles ; sachez vous contenter d'un tableau commun : la délicatesse de ramasser avec de grandes dépenses & d'aussi grandes inquiétudes d'esprit , des originaux & toute autre piece rare , ne vient que de préoccupation.

Je suis pourtant bien éloigné , avec toutes ces maximes , de pousser la sévérité jusqu'à défendre à l'homme en place , tout retour vers soi-même , & lui interdire toutes sortes de plaisirs : je veux qu'il se divertisse & qu'il prenne soin de sa fortune , pourvu qu'il fasse l'un sans se répandre & se dissiper , & l'autre sans se flétrir & se dégrader. C'est un des avantages de l'esprit d'ordre & de modération , que celui qui le possède , pourvu qu'il vive longtemps , se trouve dans l'abondance , sans qu'il s'en apperçoive. Faire fortune qui est un terme si odieux , parce que souvent il n'offre qu'injustices , vexations & cruautés , dans les emplois , que lâches artifices , indignes flatteries , basses servitudes ou même fourberies & trahisons à la Cour , n'est plus qu'un effet naturel & même une vertu , lorsqu'on y apperçoit que le prix du travail est la récompense légitime des bonnes actions ; j'ajoute seulement , de peur d'équivoque , qu'ils y doivent être apperçus si clairement , qu'ils frappent les yeux & arrachent l'aveu de nos plus grands ennemis.

Pour cela il devroit être établi que tout homme qui prend en main le manieiment des Finances ou de telle autre partie du Ministère, fit & renouvellât de temps en temps une espece de profession ; je veux dire qu'il commençât en entrant en place, par former un mémoire exact & détaillé de ses facultés présentes, & qu'il en donnât un second dans la même forme en sortant du Ministère : en sorte que le changement arrivé dans son état, ne fût pas moins connu des autres, que de lui-même.



CH A P I T R E V.

L A G U E R R E.

IL n'y a aucune maxime, quelque générale qu'elle soit, qui puisse répondre à tous les cas ; & en supposant, comme je le crois, que la guerre est toujours un mal, il est vrai que souvent, c'est un mal nécessaire & même indispensable, lorsqu'on ne peut faire valoir que pareille, les droits auxquels il y auroit de la lâcheté de renoncer. Il est vrai encore que la générosité & la douceur, qui sont deux des principales qualités des Souverains, employées contre les regles de la prudence, ne devroient passer que pour manque de conduite & pour une véritable foiblesse. (*Tom. III, pag. 344*)

La

La valeur & l'adresse suppléent au nombre ; la surprise que donne un courage qui s'anime par la gloire & par les difficultés , sert encore le petit nombre contre le grand ; par-là , tout redevient égal. (*Tome I, pag. 266*)

Il y a de la folie & de l'extravagance à se précipiter dans un danger dont on ne peut sortir que par miracle ; il faut faire une juste différence entre les actions que le devoir autorise , & celles où l'on n'écoute qu'un mouvement fougueux & bouillant. (*Tome I, page 101*)

Un grand homme de guerre est celui qu'on voit se composer dans le combat , comme s'il étoit persuadé de vaincre , & prévoir tout avant l'action , comme s'il étoit assuré d'être vaincu. (*Tome II, pag. 80*)

En voyant combien les Officiers-Généraux d'Henri IV résistoient à la raison avec pleine connoissance , il vient naturellement deux choses à l'esprit ; la première , comment il a pu arriver qu'un Prince , qui ne se servit pour toutes ses expéditions que de troupes mercenaires , ramassées çà & là , de pays , de mœurs , de religion & d'intérêts différents , souvent en petit nombre & toujours prêtes à reculer , ait pu exécuter ce qu'on voit dans son Histoire : la seconde , jusqu'où ce même Prince seroit allé , si au lieu de ces troupes , il avoit eu à ses ordres un nombre considérable de soldats dociles , unis , disciplinés , constamment attachés à sa per-

Tome X.

E

sonne , & prêts à se sacrifier pour lui ; tels en un mot que les avoient ces fameux Conquérants qu'on a si fort exaltés. Si l'on ne fait pas cette réflexion toutes les fois qu'elle se présente , c'est qu'il la faudroit faire à chaque page , & d'ailleurs personne n'ignore que l'on jugeroit bien mal du mérite & des talents par le succès , si l'on ne jugeoit en même temps du succès par les obstacles. (*Tome II, page 83*)

L'expérience a montré que cette fierté un peu fanfaronne , qui par elle-même est assez dans le goût François , réussit ordinairement à un Général qui a des François à conduire : avec eux il semble que ce soit avoir beaucoup fait pour la victoire , que de paroître sûr de la remporter. (*Tome II, page 291*)

De quelle utilité n'est-il pas pour un Général d'Armée , non seulement de posséder cette qualité de l'esprit qui fait embrasser tous les cas quoiqu'infinis ; mais de connoître par leurs noms leurs capacités , leurs bonnes & mauvaises qualités , soit les Officiers , soit les différents corps de son Armée ; d'en être connu à son tour : pour celui de tous les Officiers-Généraux , dont la qualité de Chef a part , ils viendroient dans une conjoncture difficile , prendre l'avis comme le plus sage , de le leur donner avec fermeté , mais sans l'ostentation qu'inspire la certitude d'avoir rencontré ce qu'il y a de mieux à faire ; de les attacher à leur métier par

goût, & de leur rendre la discipline douce, en ne les surchargeant jamais d'ordres; mais aussi en les accoutumant à ne jamais se dispenser pour quelque sujet que ce puisse être, ni à rien diminuer de ceux qu'on leur a une fois donnés; enfin de se faire toujours & promptement obéir d'eux, sans leur donner cette timidité qui leur ferme la bouche, lorsque par un rapport utile, ils pourroient aider les lumières de leur Commandant: inconvenient qui de tout temps a perdu tant d'Armées & de Chefs. (*Tome II, page 296*)

Réflexion sur les Duels. (*Tome VI, pag. 141*)

Il est vrai que les Duels sont fort anciens en France, & même en Europe, mais seulement dans cette partie de l'Europe, où l'inondation des Barbares, qui fert d'époque à cette odieuse coutume, prouve en même temps leur méprisable source; & si les Histoires des temps les plus reculés, comme celle de l'Empereur Othon premier, & du divorce de Lothaire, en fournissent des exemples, on y peut répondre par des défenses non moins anciennes, soit Ecclésiastiques, comme dans le Concile de Valence en 855, soit Séculières. Nous avons en France une très-vieille Ordonnance Royale qui les interdit dans toutes les Causes civiles, & les réduit aux criminelles, & seulement dans cinq cas, leze-majesté, rapt, incendie,

assassinat, vol de nuit. Saint Louis ôta ensuite toute restriction : & lorsque Philippe-le-Bel, son petit-fils, parut les rétablir en 1305, dans les accusations pour crime d'Etat, de vol & d'incendie, à quoi il les réduisit, il y fut porté par le motif louable & blâmable tout ensemble, d'abolir plus insensiblement cette coutume meurtrière qui avoit pris de nouvelles forces de son temps, en la renfermant dans des cas rares, exprimés par une Loi positive. Ce qui ne permet pas d'en douter, c'est qu'il défendit à quelque personne que ce fût de les permettre, en recevant ce qu'on appelloit gages de bataille, & qu'il déclara ce droit réservé à lui seul.

Pour mieux faire sentir par la différence des duels de ce temps-là, d'avec ceux qu'on voit s'exécuter de nos jours, que dans une chose qui étoit elle-même un abus dès sa première origine, il s'y en est glissé tant d'autres, qu'on ne sait plus de quel nom on doit se servir; il suffit d'une simple exposition des circonstances & des formalités qu'on voit qui s'y observoient en premier lieu. Personne, quel qu'offense qu'on lui eût faite, ne pouvoit en chercher la vengeance de son droit, & comme on le voit aujourd'hui, par un premier mouvement de fantaisie & d'emportement, encore moins par pure bravade, ce qui est à mon sens, tout ce qu'on peut imaginer de plus contraire aux Loix de la société. Ils avoient leurs Juges, devant lesquels celui qui se croyoit lésé dans

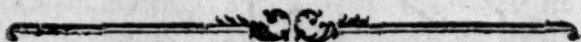
son honneur, alloit expliquer son grief, & demander la permission de justifier, par la voie des armes, qu'il n'attaquoit point son ennemi par une calomnie : il semble qu'il y avoit de la honte à paroître chercher le sang, pour le sang même. Ce Juge, qui assez communément étoit le Seigneur du lieu, ne manquoit pas de faire venir aussi-tôt l'accusé, & n'admettoit cette preuve par les armes, dont le défi se faisoit en jettant un gant par terre, ou quelque'autre gage, que quand il ne pouvoit tirer d'ailleurs la preuve du crime ou de l'innocence.

Le gage étant reçu, le Juge renvoyoit la décision de la querelle à deux mois de-là ; pendant le premier desquels les deux ennemis étoient livrés chacun à des amis communs, avec caution de les représenter : ceux-ci s'attachoient par toutes sortes de moyens à découvrir le coupable, & à lui faire sentir l'injustice de soutenir une fausseté dont il ne pouvoit attendre que l'infamie, la perte de son ame & celle de sa vie ; car ils étoient persuadés de la meilleure foi du monde, que le Ciel donnoit toujours la victoire à la bonne cause, & par-là l'action du duel devenoit dans leur esprit un événement où l'homme n'avoit plus de part. Les deux mois étant expirés, on mettoit les deux complaignants en prison fermée ; mais là ils tomboient entre les mains des Ecclésiastiques, qui n'oublioient rien de ce qu'ils jugeoient capable de les détourner de leurs desseins. Si

malgré tout cela ils y persistoient , on fixoit enfin un jour où ils devoient vider leur querelle. Ce jour venu , on amenoit dès le matin les deux Champions à jeun devant le même Juge , qui les obligeoit encore tous deux à assurer par serment , qu'ils disoient la vérité ; après quoi on leur donnoit à manger , ils s'armoient ensuite en sa présence : la qualité des armes avoit été aussi réglée ; quatre parrains choisis avec les mêmes cérémonies , les faisoient dépouiller , oindre tout le corps d'huile , couper la barbe & les cheveux en rond. Ils étoient conduits dans un camp fermé & gardé par des personnes armées ; après qu'on leur avoit rappelé une dernière fois leurs dits & leurs accusations , pour voir s'ils y persistoient , & s'ils n'avoient rien à y changer , on ne les quittoit pas même encore dans ce moment ; les parrains se tenoient à côté d'eux aux deux bouts du camp pour une autre cérémonie capable elle seule de leur faire tomber les armes des mains , sur-tout s'ils avoient eu ensemble quelques liaisons d'amitié : c'est que les parrains les faisoient mettre à genoux en cet endroit l'un devant l'autre ; ils se prenoient par les mains en se croisant leurs doigts entrelacés , se demandoient l'un à l'autre justice , se conjuroient de ne point soutenir une fausseté , protestoient d'agir avec toute la bonne foi possible , & se juroient de ne chercher la victoire , ni par fraude , ni par magie. Les parrains visitoient leurs armes pieces par

pieces, pour voir s'il n'y manquoit rien; les ramenoient aux deux bouts du camp, & leur faisoient faire leurs prieres à genoux & leur confession : enfin après avoir demandé s'ils n'avoient aucune parole à faire porter à leur adversaire, ils les laissoient en venir aux mains; ce qu'ils faisoient après le signal du Hérault, qui crioit de dessus les barrieres par trois fois : *laissez aller les Combattants.* Il est vrai qu'alors on se battoit sans quartier, & que le vaincu, mort ou vif, encouroit toute l'infamie du crime & du châtiment; il étoit traîné sur la claie en chemise, & ensuite pendu ou brûlé, pendant que l'autre s'en retournoit honoré & triomphant, avec un Arrêt qui lui donnoit gain de cause, & toute autre sorte de satisfaction. Il y a dans toute cette cérémonie, quelque chose de bizarre & de ridicule; mais du moins la religion, l'autorité & la prudence y sont écoutées, quoique tout-à-fait mal entendues; au lieu qu'il n'y a rien que de monstrueux dans la démarche de deux petits-maitres qui s'en vont furtivement sur le pré, tremper dans le sang l'un de l'autre, des mains poussées par un instinct tout pareil à celui des bêtes carnassieres. Si l'on s'y présentoit avec le même sang-froid qu'autrefois, croit-on qu'il y eût seulement la centieme partie des duels qu'on voit arriver aujourd'hui? mais on a jugé à propos de bannir la réflexion de l'action du monde la plus sèrieuse : les uns s'y portent en aveugles,

les autres s'applaudissant d'être nés pour la destruction de leurs semblables, ressuscitent le vil métier de gladiateurs, & sont en effet plus méprisables & plus redoutables que ceux qui ont autrefois porté ce nom.



CHAPITRE VI.

FINANCES.

CE n'est pas le gouvernement d'un seul homme qui fait que les affaires vont mal : puisqu'il est inévitable qu'elles passent par quelques mains, moins on en peut employer, plus elles demeurent entieres. L'abus est dans le choix de cet homme, & aussi dans la constitution des Finances ; & à ces deux égards, c'est perpétuer le mal, que de distribuer ces fonctions sur tant de têtes : s'il est difficile de trouver dans tout le Royaume un seul homme tel qu'il le faut pour cet emploi, comment pourra-t'on se flatter d'en trouver un si grand nombre ? L'erreur n'est pas moins visible de s'imaginer que toutes ces personnes, chacune de leur côté, y apportent une bonne qualité différente ; il en résultera le même effet que d'un homme qui les auroit toutes ; puisque c'est supposer que cette bonne qualité ne sera pas rendue inutile, & par ses pro-

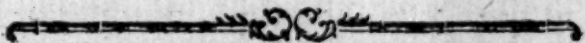
pres défauts , & par ceux de ses associés. Presque tous ceux qui entrent dans les Charges , n'y apportent point de plus fortes dispositions qu'un penchant invincible à s'élever & à s'enrichir eux & tous leurs parents. Si cette soif des richesses ne se fait pas sentir en eux dans le commencement , elle naît bientôt , croît & s'irrite par tout l'argent qu'ils touchent : dans la dépendance ou la crainte mutuelle où ils sont les uns des autres , chacun d'eux se représente l'intégrité comme une qualité qui lui seroit inutile ou même nuisible , & dont l'honneur se répandant sur tous ses Confreres , l'incommodité seule lui resteroit. (*Tome II, page 344*)

La Taille est une source d'abus & de vexations de toute espece dans sa répartition & sa perception ; il est bien à souhaiter , mais peu à espérer , qu'on change un jour en entier le fond de cette partie des revenus royaux. (*Tome VI, page 11*)

Il est indubitable qu'un Etat tel qu'il puisse être , soumis à une , comme à plusieurs têtes , ou conduit par le mélange de toutes les différentes autorités unies ensemble , ne sauroit se passer de subsides. Supposé que , content du degré de puissance où il se trouve , il ne songe point à l'exécuter , il est impossible que de temps en temps il n'ait pas des offenses à venger & des téméraires à réprimer. Mille nécessités intérieures & indispensables ne fauroient être satisfaites que par des dépenses réglées , & pourtant tantôt plus

fortes, tantôt plus foibles. Ces dépenses, tant ordinaires qu'extraordinaires, ne se sont prises pendant un très-long-temps dans ce Royaume que sur des impositions à titre d'assistance volontaire, ordonnées & réparties par une résolution générale de tous les Ordres du Royaume. Dans ces Assemblées solennelles qu'on a appellées les Etats, & encore sur le Domaine particulier du Roi ou de la Couronne, il s'en falloit presque tout qu'elles ne formassent ces sommes immenses auxquelles on les a vu monter depuis ; c'est qu'alors on se renfermoit dans le simple nécessaire, soit au-dedans, soit au-dehors : & une remarque, que peut-être personne n'a faite, c'est que nous ne voyons sous aucun de nos Rois de la troisième race jusqu'à Charles VIII, s'engager dans des conquêtes éloignées, ni même déclarer la guerre en forme à aucun des Princes ses voisins. Avec cet esprit de modération & d'économie, ils trouvoient que rien ne leur manquoit. Ils satisfaisoient à tout, sans engager ni aliéner leur domaine, & par conséquent ils étoient en effet, malgré leur pauvreté apparente, beaucoup plus riches que leurs successeurs au milieu de tous les trésors que leur ont acquis un pouvoir sans bornes & une autorité absolue. Il n'y a en tout ceci aucun paradoxe ; un Prince qui peut tout, croit tout pouvoir, & entreprend tout sans s'apercevoir d'une erreur capitale dans le calcul qu'il fait de ses forces ; c'est l'affoiblisse-

ment & la ruine de ses Sujets, qui malheureusement va comme ses desirs, toujours en augmentant, & le réduit enfin à ne pouvoir rien du tout.



P O R T R A I T

D' H E N R I IV.

LA Nature voulut accorder à ce Prince tous ses avantages, excepté celui d'une mort telle qu'il devoit l'avoir. Il avoit la taille, le corps & tous les membres formés avec cette proportion qui constitue non seulement ce qu'on appelle l'homme bien fait, mais encore l'homme fort, adroit, vigoureux & sain. Il avoit le teint animé & tous les traits du visage doux & agréables, ce qui fait une physionomie douce & heureuse, assortie à des manieres si familières & si engageantes, que ce qu'il y mettoit quelquefois de majesté, n'en ôtoit jamais tout-à-fait cet air de facilité & d'enjouement.

Il étoit né sensible & compatissant, droit, vrai, généreux, pénétrant, doué de toutes les qualités qu'on a eu lieu d'admirer dans le cours de sa vie. Il aimoit tous ses Sujets comme un pere, & tout l'Etat comme un pere de famille; & cette disposition le ramenoit toujours, & du sein même des plaisirs, au projet de rendre

son peuple heureux & son Royaume florissant. De-là cette fécondité à imaginer & cette attention à perfectionner une infinité de Réglements. On ne peut imaginer, ni états, ni conditions, ni fonctions, ni professions sur lesquels ses réflexions ne se fussent portées, & de maniere que les changements qu'il projettoit d'y faire, n'y pussent être renversés après la mort de leur auteur, comme il n'est arrivé que trop souvent dans cette Monarchie. Il vouloit, disoit-il, que la gloire disposât de ses dernières années, & les rendît toutes ensemble agréables à Dieu & utiles aux hommes. Les idées des grandes, rares & belles choses se trouvoient placées d'elles-mêmes dans son esprit; ce qui lui faisoit regarder l'adversité comme un simple obstacle passager, & la prospérité comme son état naturel : le temps est tout ce qui lui a manqué pour ces glorieuses entreprises.

L'ordre & l'économie étoient des vertus nées avec lui, & ne lui coûtoient presque rien. Jamais Prince n'a pu mieux que lui se passer de Ministres : le détail des affaires n'étoit pas un travail pour lui, mais un amusement. Les Princes qui entrent par eux-mêmes dans l'administration du Gouvernement, donnent ordinairement dans l'un de ces inconvénients, ou de ne pouvoir s'abaisser à des objets médiocres, ou de ne pouvoir s'élever plus haut. L'esprit de Henri se proportionnoit avec la même facilité au petit comme au grand; toutes ses Lettres en sont autant

de preuves : & l'usage où l'on étoit de s'adresser à lui directement, quelquefois pour de simples bagatelles, le montre encore plus clairement.

Henri, par de continuelles réflexions sur les effets de la colere, par l'usage d'une longue adversité, par la nécessité de se faire des partisans, enfin par la trempe d'un cœur tourné pour la tendresse, avoit converti ces premiers transports si bouillants en de simples mouvements qui les marquoient sur son visage, dans son geste, & plus rarement dans ses paroles.

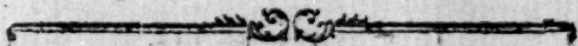
Malgré l'extérieur grave dont la Majesté Royale semble imposer la nécessité, cela ne l'empêcha jamais de se livrer aux plaisirs que l'égalité des conditions répand dans la société. Le vrai grand homme fait être dans la société tout ce qu'il faut être, maître ou égal, Roi ou Citoyen. Il ne perd rien à s'abaisser ainsi dans le particulier, pourvu que hors de-là il se montre également capable des affaires militaires & politiques : le Courtisan se souvient toujours qu'il est avec son maître.

Après avoir loué ce Prince d'une infinité de qualités vraiment louables, il faut convenir qu'elles ont été balancées par des défauts, & même assez grands. Je ne fais s'il y a jamais eu rien d'aussi incompréhensible : un Prince dont les rares qualités serviroient de modele aux Rois, nous réduit, ou à dérober aux yeux une partie de ce cœur héroïque, ou à avouer qu'elle ne sert qu'à déshonorer l'autre. Je

prends sans balancer & en déplorant la fragilité humaine, ce dernier parti, parce que je m'y crois obligé : je m'imaginerois même n'avoir travaillé qu'à demi pour l'instruction des hommes, & sur-tout pour celle des Princes que je me propose, si je retranchois quelque chose à ce tableau. J'ouvre devant eux le cœur où tant de grandeur se trouve mêlée à tant de foiblesse, afin que l'une leur devienne plus sensible par l'autre, & qu'ils se tiennent d'autant plus en garde contre une passion dangereuse, qu'ils verront qu'elle peut faire naître en eux mille honteux mouvements, dont ils ne se feroient pas cru capables. La timidité, le découragement, la bassesse, la jalousie, les fureurs & même la fausseté & le mensonge; oui, le mensonge & la fausseté; Henri, cet homme par-tout ailleurs si droit, si vrai, si franc, les a connus dès qu'il s'est livré à l'amour. Je me suis souvent apperçu qu'il me trompoit par de fausses confidences, lorsque rien ne l'obligeoit à m'en faire de véritables; qu'il feignoit des retours à la raison & des résolutions que son cœur désavouoit; enfin qu'il affectoit jusqu'à la honte même de sa chaîne, lorsqu'intérieurement il faisoit serment de ne la jamais rompre & qu'il en ferroit plus étroitement les nœuds.

Son attachement au jeu, sa passion pour les femmes, sa douceur souvent poussée jusqu'à la foiblesse, & son penchant pour tous les plaisirs, lui firent commettre des

fautes, bien perdre du temps & faire de folles dépenses. Mais pour donner à la vérité ce qu'on lui doit des deux côtés, il est à remarquer que ses ennemis lui ont outrément exagéré tous ces objets; que s'il fut, si l'on veut, l'esclave des femmes, jamais pourtant elles ne déciderent du choix de ses Ministres, ni du sort de ses serviteurs, ni des délibérations de son Conseil. Il faut en dire autant de tout le reste, & pour tout comprendre en un mot, il fustit de voir ce qu'il a fait, pour convenir qu'il n'y a aucune comparaison à faire dans sa personne entre le bien & le mal; & que puisque l'honneur & la gloire ont toujours eu le pouvoir de l'arracher au plaisir, on doit les reconnoître pour ses grandes & véritables passions.



L E T T R E S

d'Henri IV à M. de Sully.

L E T T R E P R E M I E R E.

J E suis fort proche de mes ennemis, & n'ai pas quasi un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnois complet que je puisse endosser; mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude, ma marmite est souvent renversée; & depuis deux jours je dîne chez

les uns & les autres , mes pourvoyeurs disant n'avoir plus moyen de rien fournir pour ma table.

L E T T R E II.

Je vous avois donné dix jours pour votre voyage de Baugi ; mais j'ai reçu des Lettres importantes de Buzenval que je veux vous faire voir. Vous me ferez plaisir de venir ce soir coucher à Puiseaux , où vous n'avez que faire de rien apporter ; j'ai fait donner ordre pour votre logis : j'y ai envoyé mon lit de chaffe , y ai fait commander à Coquet de vous tenir un souper prêt , & votre déjeûner du matin ; car je ne vous tiendrai pas plus long-temps. Adieu , mon bon ami que j'aime bien.

L E T T R E III.

N'amenez point avec vous pour cette fois des personnes d'affaires ; il n'en faut point parler pendant la premiere semaine des couches de ma femme : nous serons assez occupés à empêcher qu'elle ne se morfonde.

L E T T R E IV.

La Reine vient d'accoucher tout présentement d'un fils : je vous en donne avis , afin que vous vous en réjouissiez avec moi , non pas tant pour ce qui me touche ,

touche, que pour le bien général de mes Sujets.

LET TRE V.

Le neuvieme jour des couches de la Reine.

Vous ne sauriez croire combien ma femme se porte bien, vu le mal qu'elle a eu. Elle se coëffe elle-même, & parle déjà de se lever; elle va même jusqu'à sa garde-robe; elle a un tempérament terriblement robuste & fort. Mon fils se porte bien aussi, Dieu merci. Ce sont les meilleures nouvelles que je puisse mander à un serviteur fidele & affectionné, & que j'aime.

LET TRE VI.

Ma femme a gagné Monceaux (a) puisqu'elle m'a fait un fils, c'est pourquoi je vous prie d'envoyer chercher le Président Forget, de conférer avec lui de cette affaire, & d'aviser à la sûreté qu'il y faut observer pour mes enfants, donnant ordre que la somme pour laquelle je le prends, soit bien assurée.

LET TRE VII.

Mon ami, je me sens si mal, qu'il y a apparence que Dieu veut disposer de

(a) Henri IV avoit promis Monceaux à la Reine, si elle lui donnoit un fils.

moi *. Or étant obligé, après le soin de mon salut, de penser aux arrangements nécessaires pour assurer ma succession à mes enfants, & les faire regner heureusement à l'avantage de ma femme, de mon Etat, de mes bons Serviteurs & de mes pauvres Peuples que j'aime comme mes chers enfants, je desire conférer avec vous sur toutes ces choses. Venez donc me trouver en diligence sans en rien dire à personne : faites seulement semblant de venir au prêche à Ablon, & y ayant fait secrètement trouver des chevaux de poste, rendez-vous-y dès aujourd'hui.

L E T T R E V I I I.

Je n'attends pas que ceux qui me servent bien me demandent. Vous m'aidez si bien à faire mes affaires, que je veux aussi vous aider à faire les vôtres. Je vous donne vingt mille écus sur mes deniers extraordinaires; faites-en faire les dépêches nécessaires.

L E T T R E I X.

J'ai su que vous faites bâtir à la Chapelle, & que vous y faites un parc : comme ami des Bâtisseurs & votre bon Maître, je vous donne six mille écus pour vous aider à faire quelque chose de beau.

* Moni IV malade à l'extrémité.

L E T T R E X.

Je vois bien que les prieres d'ami n'étant pas suffisantes pour vous persuader, il faut que j'use du commandement de Roi & de maître (a) : vous n'y manquerez donc pas si vous m'aimez & si vous desirez que je vous aime; car je suis résolu de me débarrasser l'esprit de toutes ces intrigues qui récidivent trop souvent, comme vous savez bien me le dire, & je veux y mettre fin, à quelque prix que ce soit. Je vous aime bien, mais aimez-moi aussi; ce que je croirai, si vous me rendez le service que je desire de vous.

L E T T R E XI.

Il m'est arrivé un déplaisir domestique qui me donne une fâcherie la plus grande que j'aie jamais eue: j'acheterois votre présence beaucoup; car vous êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur & par les conseils duquel je reçois le plus de soulagement. Il n'y va ni de l'amour ni de la jalousie; c'est affaire d'Etat: hâtez vos affaires pour revenir le plutôt que vous pourrez. M. de Sillery m'y sert, mais il n'a pas l'esprit assez fort: vous pouvez bien juger de qui il s'agit; cette dureté d'esprit me fera à la fin insupportable, pour mon dé-

(a) Henri IV se plaint de ce qu'après lui avoir promis de travailler à un accommodement, quinze jours s'étoient passés sans qu'il vît rien de sa part.

plaisir particulier. Si vous étiez ici, vous seriez bien en colere & en diriez votre opinion.

L E T T R E XII.

Mon ami, j'ai reçu une Lettre de ma femme, la plus impertinente qu'il soit possible d'écrire : je ne m'en offense pas encore tant contr'elle que contre celui qui l'a dictée ; car je vois bien que ce n'est pas de son style. Informez-vous & tâchez de découvrir qui en est l'auteur, je ne l'aimerai ni ne le verrai de ma vie.

L E T T R E XIII.

Je crois qu'aucun de mes serviteurs n'a pris plus de part que vous à la naissance de mon fils d'Anjou (a) : je veux aussi que vous croyiez que je surpasse en joie tous vos amis, de la naissance de votre fils. Vous aurez bien la tête rompue de leurs cajoleries ; mais l'assurance de mon amitié vous sera plus solide que toutes leurs paroles. Je fais mes recommandations à l'accouchée.

L E T T R E XIV.

Quoique je sois parti mal d'avec Madame de Verneuil, je ne laisse pas d'être

(a) Sur la naissance de son troisième fils, & sur l'accouchement de Madame de Rohan, fille de M. de Sully, d'un fils.

curieux de savoir la vérité d'un bruit qui court ici, que le Prince de Joinville la voit : apprenez-en la vérité, & me le mandez par un billet que je brûlerai, comme vous ferez de celui-ci. On dit que c'est ce qui le retient si long-temps; vous saurez si c'est faute d'argent.

L E T T R E X V.

J'ai eu un accès de fièvre qui m'a duré trente heures, mais ce n'est que du rhume, j'espère, avec l'aide de Dieu, que ce ne sera rien. Je vais avoir plus de soin que je n'ai eu jusqu'ici de me conserver, de quoi vous pouvez être assuré, & que je vous aime bien.

L E T T R E X V I.

Je ne suis pas sans beaucoup d'inquiétude, ayant ici tous mes enfants malades. Ma fille de Verneuil a la rougeole, mais elle s'en va éteinte avec un peu de fièvre. Mon fils le Dauphin eut hier deux vomissements, il a peu de fièvre, avec un assoupissement & un mal de gorge qui fait croire aux Médecins qu'il couve la rougeole. Hier au soir, ma fille commença à avoir un peu de fièvre. Mon fils d'Orléans a toujours la fièvre continue, mais plus fort un jour que l'autre; elle semble qu'elle suit double-tierce. Jugez si avec tout cela je suis en peine. Je vous donnerai tous les jours avis de la santé de mes enfants. Il

en fera tout ce qu'il plaira à Dieu, duquel
je trouverai tout bon.

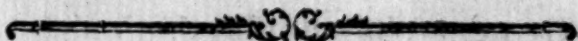
L E T T R E X V I I .

Mon ami, je monte à cheval après dî-
ner pour aller coucher à Lusarche; je me
rendrai demain de bonne heure à Paris,
faisant état d'aller dîner chez vous: je vous
prie de me faire apprêter pour douze per-
sonnes, & du poisson. Bon jour, mon ami.

L E T T R E X V I I I .

Mon ami, je fais bien ce que vous avez
dit touchant ma conduite & mon séjour
en ce lieu; mais ne croyez pas que le
plaisir que je prends à l'un & à l'autre,
me détourne du soin de pourvoir à tout ce
qui est nécessaire pour notre voyage & la
composition de mon armée, en ce qui
dépend de moi: donnez seulement ordre
à l'artillerie & à l'argent, afin que rien
n'y manque; mais sur-tout aux vivres:
car puisque suivant l'état que vous m'a-
vez donné des Ambassadeurs qu'il faut
que nous envoyions, les Présidents Jean-
nin & Caumartin doivent être du nombre;
c'est à vous à en choisir d'autres, tels
que bon vous semblera; car je m'adresserai
de tout à vous. Au surplus j'ai pensé
& repensé au propos que vous me tintes
dernièrement touchant ma femme & une
autre que vous savez, & les promesses que
vous desirez retirer de moi: sur quoi je

Vous en dirai davantage, lorsque je vous verrai, ce qui sera dans deux jours. Adieu, mon ami.



CONVERSATIONS

de Henri IV, avec M. de Sully.

PREMIERE CONVERSATION.

HENRI IV (*au retour du Baron de Rosny après sa campagne de Flandre*).

MONSIEUR le Baron de Rosny, n'êtes-vous pas résolu que nous mourions ensemble? Il n'est plus temps d'être bon ménager; il faut que tous les gens d'honneur & ceux qui ont de la conscience emploient la moitié de leurs biens pour sauver l'autre: je m'assure que vous serez des premiers à m'assister; aussi je vous promets que si j'ai bonne fortune, vous y participerez.

M. DE ROSNY.

Non, non, Sire, je ne veux point que nous mourions ensemble, mais que nous vivions, & que nous cassions la tête à tous nos ennemis; mon bon ménage n'y nuira pas. J'ai encore pour cent mille francs de bois à vendre, que j'emploierai à cela: vous m'en donnerez un jour davan-

tage , lorsque vous serez bien riche , cela arrivera ; j'ai eu un Précepteur qui avoit le diable au corps , qui me l'a prédit.

HENRI IV (*en embrassant M. de Rosny*).

Or bien , mon bon ami , retournez-vous-en chez vous : faites diligence , & me venez retrouver au plutôt avec le plus de vos amis que vous pourrez , & n'oubliez pas vos bois de haute futaie.

SECONDE CONVERSATION.

Lorsque M. de Sully alla trouver Henri IV à Angers.

HENRI IV.

Mon ami , sôyez le bien venu , je suis très-aise de vous voir ici ; car j'y avois bien affaire de vous.

M. DE SULLY.

Et moi , Sire , très-fâché de vous y trouver.

HENRI IV.

Il y a si long-temps que nous nous connoissons , que nous nous entendons à demi-mot l'un & l'autre (*a*) : je me doute de

(*a*) Henri s'étoit arrêté à Angers , où étoit la Duchesse de Beaufort , au lieu d'aller faire le siège de Mantes qui étoit projeté.

de ce que vous m'allez dire ; mais si vous saviez ce qui se passe & combien j'ai déjà avancé les choses , vous changeriez d'opinion.

M. DE SULLY.

Je ne reconnois point ici mon brave Roi ; mais je me tais , parce que je vois bien ce qui vous a retenu.

TROISIEME CONVERSATION.

Sur le projet du Mariage d'Henri IV.

HENRI IV.

Je m'accommoderois volontiers de l'Infante d'Espagne , quelque vieille qu'elle puisse être ; pourvu qu'avec elle j'épousasse les Pays-Bas , quand ce devroit être à la charge de vous redonner le Comté de Béthune. Je ne refuserois pas non plus la Princesse Reine-Belle d'Angleterre , si , comme on le publie que cette Couronne lui appartient , elle en avoit été seulement déclarée héritière présomptive ; mais il ne faut pas plus s'attendre à l'un qu'à l'autre. J'ai encore entendu parler de certaines Princesses d'Allemagne dont je n'ai pas retenu les noms ; mais les femmes de ce pays-là ne me reviennent nullement : je croirois toujours avoir un lot de vin couché auprès de moi ; outre que j'ai ouï dire qu'il y a eu une Reine de cette na-

tion en France qui la pensa ruiner ; tout cela m'en dégoûte. L'on m'a aussi parlé des sœurs du Prince Maurice ; mais outre qu'elles sont toutes Huguenotes , ce qui donneroit de l'ombrage à la Cour de Rome & aux zélés Catholiques , & qu'elles sont filles d'une Nonain ; quelque autre chose encore que je vous dirai une autre fois , m'en détourne. Le Duc de Florence a encore une niece qu'on dit être assez belle (*) mais elle est d'une des moindres Maisons de la Chrétienté qui portent le titre de Prince , n'y ayant pas plus de soixante ou quatre-vingt ans que ses ancêtres n'étoient qu'au rang des meilleurs Bourgeois de leur Ville ; outre qu'elle est de la même race que la reine mere Catherine , qui a fait tant de mal à la France , & à moi en particulier. Voilà , continua-t'il , toutes les Princesses étrangères dont j'ai connoissance. A l'égard de celles qui sont en France , vous avez ma niece de Guise qui seroit une de celles qui me plairoient le plus , malgré le petit bruit que quelques malins font courir , qu'elle aime bien autant les poulets en papier qu'en fri-cassée ; car pour moi , outre que je crois cela très-faux , j'aimerois mieux une femme qui fit un peu l'amour , qu'une qui eût mauvaise tête ; mais j'apprehende la trop grande passion qu'elle témoigne pour sa maison , & sur-tout pour ses freres.

(*) Marie de Medicis que Henri IV épousa.

M. DE SULLY.

Que voulez-vous, Sire, avec tout ce pour & contre; & qu'en puis-je conclure moi-même, sinon que desirant fort d'être marié, vous ne trouverez pourtant sur la terre aucune femme qui vous soit propre? Du ton dont vous avez parlé de l'Infante Claire-Eugénie, les riches héritières paroissent être assez votre fait; mais attendez-vous que le Ciel ressuscite une Marguerite de Flandre, une Marie de Bourgogne, &c. ou du moins qu'il rajouisse la Reine d'Angleterre (a).

HENRI IV.

Or bien, laissant à part votre avis sur cette assemblée de filles, qui apprêteroient à rire à vos galants hommes qui n'ont pas eu de semblables enfants; car j'espère en faire qui vaudront mieux que moi, puisque vous convenez que ma femme doit être complaisante, bien faite & de taille à faire espérer des enfants: songez un peu en vous-même, si vous n'en pourriez point connoître quelqu'une dans laquelle tout cela se rencontrât.

M. DE SULLY.

Je ne prononce pas à la hâte sur un

(a) M. de Sully ajoute qu'il faut assembler les plus belles filles pour choisir; & préférer au grand bien, une femme qui sache se faire aimer, & lui donner de beaux enfants.

choix qui demande tant de réflexion , & auquel je ne me suis point encore appliqué.

H E N R I IV.

Et que diriez-vous , si je vous en nommois une dont j'eusse une pleine connoissance sur ces trois choses ?

M. D E S U L L Y.

Je vous dirois , Sire , que vous avez eu avec elle une plus grande familiarité que moi , & que cela ne peut être qu'une veuve ; rien que cela seul me paroît convaincant sur le chapitre des enfants.

H E N R I IV.

Ce sera tout ce que vous voudrez ; mais si vous pouvez deviner , je la nommerai.

M. D E S U L L Y.

Nommez-la donc ; car j'avoue que je n'ai pas assez d'esprit pour cela.

H E N R I IV.

Oh ! la fine bête que vous êtes , vous le feriez bien si vous vouliez , & vous ne faites ainsi l'ignorant , que pour m'obliger à la nommer moi-même. Ne confessez-vous pas que ces trois conditions se rencontrent dans ma maîtresse ; non que je

veuille dire par-là que j'ai pensé à l'épouser, mais seulement pour savoir ce que vous en diriez, si faute d'autre cela me venoit quelque jour en fantaisie. Je vous ordonne de me parler librement, vous avez acquis le droit de dire mes vérités; n'appréhendez pas que je me fâche, pourvu que vous ne le fassiez qu'en particulier, devant le monde je m'en fâcherois bien fort.

M. DE SULLY (a).

Je ne suis pas assez imprudent pour rien dire à Sa Majesté en particulier, non plus qu'en public, qui pût lui déplaire, excepté le cas où il s'agiroit de sa vie ou du bien de l'Etat; je vous laisse, Sire, faire vos réflexions sur tout cela, avant que de vous en dire davantage.

HENRI IV.

Ce ne sera pas trop mal fait, aussi bien vous m'en avez dit assez pour la première fois; de l'humeur dont vous connoissez les François, croyez-vous qu'en épousant ma maîtresse, il y auroit quelque soulèvement à craindre de leur part de mon vivant?

Je ne dirai rien à ma maîtresse de ce que vous m'avez dit, de peur de vous

(a) Il fait envisager à Henri IV tous les reproches & les malheurs qui résulteroient d'une alliance telle que celle qu'il propose.

mettre mal avec elle ; elle vous aime & vous estime encore davantage ; mais il lui reste toujours quelque défiance que vous ne lui soyez pas favorable dans les avantages que je suis porté à faire à ses enfants & à elle. Elle me dit souvent qu'il semble , à vous entendre mettre sans cesse en avant mon Etat & ma gloire , que vous préférez l'un à ma personne & l'autre à mon contentement.

M. D E S U L L Y.

Je ne m'en défends pas ; l'Etat & le Souverain ne doivent pas être envisagés sous deux regards différents. Songez , Sire , que votre vertu étant l'esprit qui anime véritablement ce grand corps , il doit vous rendre , par sa splendeur , la gloire & la félicité qu'il tire de vous , & vous ne pouvez chercher la vôtre ailleurs.

HENRI IV (*à M. de Sully dans une maladie mortelle*).

Mon ami , je n'appréhende nullement la mort , vous le savez mieux que personne , vous qui m'avez vu en tant de périls , dont il m'étoit si facile de m'exempter ; mais je ne nierai pas que j'ai regret de sortir de la vie , sans élever ce Royaume à la splendeur que je m'étois proposé , & avoir témoigné à mes peuples que je les aime , comme s'ils étoient mes enfants , en les déchargeant d'une partie des impôts , & en les gouvernant avec douceur.

HENRI IV (*sur une promesse de mariage qu'il avoit faite à Mademoiselle d'Entragues, qu'il présente à M. de Sully, & lui dit :*).

Là, là, parlez librement, & ne faites point tant le discret.

M. de Sully, pour toute réponse, déchire l'écrit.

HENRI IV.

Comment morbleu, que prétendez-vous faire? je crois que vous êtes fou.

M. DE SULLY.

Sire, il est vrai, je suis un fou; & plutôt à Dieu que je le fusse tout seul en France.

HENRI IV.

Hé bien, de pardieu soit, il y a remède; puisque vous dites que pour le bien de mon Royaume il faut que je me marie, il faut donc se marier.

CONVERSATION

Sur la façon dont on traita M. de Rochepot, notre Ambassadeur à Madrid.

HENRI IV.

Pardieu, j'en jure, si je puis une fois voir mes affaires en bon ordre & assembler de l'argent, & le reste de tout ce qui

m'est nécessaire, je leur ferai une si furieuse guerre, qu'ils se repentiront de m'avoir mis les armes à la main.

Je vois bien que par jalousie de gloire & d'intérêt d'Etat, il est bien difficile que la France & l'Espagne sympathisent jamais ensemble, & qu'il faut prendre avec cette Couronne d'autres fondements que de simples paroles données, si l'on veut s'établir dans une parfaite sûreté.

Je viens de recevoir une Lettre de ma bonne sœur la Reine d'Angleterre que vous aimez tant, plus pleine de cajoleries que jamais : voyez si vous devinerez mieux que moi ce qu'elle veut dire sur la fin de sa Lettre.

HENRI IV (*sur une tracasserie entre M. de Villeroy & M. de Rosny, à l'occasion de la préférence de la Robe sur l'état Militaire*).

Bien, bien, je vous pardonne aux uns & aux autres, & prends vos paroles comme il faut; mais à condition que vous éviterez dans la suite ces picoterles, & que quand l'un de vous desirera que je favorise quelqu'un de ses amis, les autres ne s'y opposeront point, mais s'en remettront à mon choix. Je décide pour le présent en faveur du sieur de Béthune, dont j'estime la maison, l'esprit, la sagesse & même la capacité, l'ayant employé dans plusieurs affaires de paix & de guerre, dont il s'est dignement acquitté.

HENRI IV (*à M. de Sully*).

Je veux m'ôter à moi-même jusqu'au moindre soupçon contre vous, afin que rien n'altère mon amitié pour vous. J'esfuie tous les jours tant d'infidélités auxquelles je ne m'attendois pas, que je sens que malgré moi elles me rendent défiant : ne vous attendez donc pas que je vous rende maître de grandes Villes & de fortes Places, qui avec votre crédit & votre capacité, vous missent en état de vous passer de moi, & de troubler un jour la tranquillité du Royaume quand bon vous sembleroit. Je ne veux point faire pour vous plus que ne doit faire pour un serviteur, quelque fidele qu'il soit, un Roi qui a soin de son honneur, de sa réputation & du bien de ses peuples.

HENRI IV (*à l'arrivée de M. de Sully pendant sa maladie*).

Venez m'embrasser, mon ami : je suis merveilleusement aise de votre venue. C'est une chose singulière : comment ! deux heures après que je vous ai écrit, j'ai commencé à être un peu foulagé de mes grandes douleurs ; elles s'en vont peu à peu. Voilà (en s'adressant à la Reine) celui de mes serviteurs qui a le plus de soin & d'intelligence des affaires du dedans de mon Royaume, & qui vous eût le mieux servi & mes enfants aussi, si je vous eusse

manqué. Je fais bien qu'il est d'une humeur un peu austere , & quelquefois un peu trop libre pour un esprit fait comme le vôtre , & que force gens lui eussent rendu sur cela de mauvais offices auprès de mes enfans & de vous , afin de l'en éloigner ; mais si jamais cette occasion se présente , & que vous vous serviez de tel & tel (*qu'il nomma à la Reine*) , que vous croyiez absolument leurs conseils , au lieu de suivre ceux de cet homme-là , vous ruinerez les affaires de l'Etat , & peut-être même le Royaume , mes enfans & vous-même. Je l'avois mandé exprès , afin d'aviser avec vous & lui , aux moyens de prévenir ces malheurs ; mais graces à Dieu , je vois qu'il ne sera pas encore besoin cette fois de cette précaution.

HENRI IV (*à M. de Sully sur la cause de son attachement pour ses maitresses , dont il vante les agréments , qu'il met en opposition aux humeurs de la Reine*).

Je ne trouve point tout cela chez moi ; je ne reçois de ma femme , ni société , ni amusement , ni contentement ; elle n'a ni complaisance dans l'esprit , ni douceur dans la conversation ; elle ne s'accommode en aucune maniere , ni à mon humeur , ni à mon tempérament. Lorsqu'en entrant chez moi je veux commencer à lui parler familièrement & que je m'approche pour l'embrasser ou la caresser , elle me fait sentir une mine si froide , que je suis obligé de

la quitter là de dépit , & de m'en aller chercher quelque consolation ailleurs. Ma pauvre cousine de Guise est tout mon refuge , lorsqu'elle est au Louvre , quoiqu'elle me dise bien des vérités quelquefois ; mais c'est de si bonne grace , que je ne m'en offense nullement & que je ne laisse pas de rire avec elle.

CONVERSATION

Sur ce qu'on avoit dit au Roi , que M. de Sully s'opposoit au rétablissement des Jésuites.

HENRI IV.

Vous savez combien je vous aime , mais vous savez aussi combien j'aime la vérité & je hais le déguisement ; vous en avez eu avec moi : & quoique je ne vous cache aucun de mes secrets , vous avez usé de dissimulation dans ce que je vous ai demandé au sujet des Jésuites. Ce n'est pas que je m'offense de la chose en soi : comme ils ne vous témoignent pas beaucoup d'amitié , je ne m'étonne point que vous ne soyez pas le sollicitateur de leurs affaires ; mais je suis fâché de voir que vous ne m'en avez pas parlé franchement , vous qui faites profession d'être vrai & sincère.

M. DE SULLY.

Voilà , Sire , la plus grande imposture

du monde; je ne vous demande d'autre grace que d'en poursuivre l'éclaircissement jusqu'au bout. Si l'accusation des Jésuites se trouve véritable, usez en mon endroit de toutes les punitions qu'il vous plaira, je ne m'en plaindrai point; mais aussi si elle est fausse, permettez-moi, Sire, je vous en supplie très-humblement, que je m'en fasse une justice exemplaire, afin de prévenir dans la suite tout autre dessein semblable à celui-là; parce que s'il falloit que je ne fusse continuellement occupé qu'à faire des apologies pour ma défense, il ne me seroit plus possible de vaquer à toutes les affaires de l'Etat, dont le nombre & le poids passent déjà ma portée.

HENRI IV.

Quoi! vous n'avez rien écrit contre les Jésuites & leur Collège, à qui que ce soit, ni de près, ni de loin; rafraîchissez votre mémoire, afin de ne vous engager à rien soutenir, dont le contraire puisse être prouvé.

M. DE SULLY.

Non, Sire, je vous le jure sur mon Dieu & sur mon salut.

HENRI IV.

Comment! voilà de malins esprits, & qui ne peuvent se lasser d'envier la vertu

& de nuire à ceux qui me servent bien.
Laissez-moi faire; je veux approfondir
cette menée, & en découvrir la source &
les auteurs.

Où allez-vous ?

M. DE SULLY.

A Paris, pour les affaires dont Votre
Majesté me parla il y a deux jours.

HENRI IV.

Eh bien, allez, c'est bien fait; je vous
recommande toujours mes affaires, & que
vous m'aimiez bien.

CONVERSATION

*Sur plusieurs chefs d'accusation par une par-
tie des Courtisans contre M. de Sully.*

HENRI IV*.

Venez ça; n'avez-vous rien à me dire :

M. DE SULLY.

Non, Sire, pour le présent.

HENRI IV.

Oh! si ai-je bien moi à vous. Je veux

* Henri IV veut s'éclaircir, & paroît défabusé de
ses calomnies après un long refroidissement.

que nous sortions d'ici vous & moi le cœur net de tout soupçon & satisfaits l'un de l'autre ; mais encore un coup , comme je veux vous ouvrir mon cœur , je vous prie de ne rien déguiser de ce qui est dans le vôtre *.

Hé bien , que vous en semble ?

M. D E S U L L Y.

Mais vous-même, Sire, quelle opinion en avez-vous, vous qui les avez lus & relus & si long-temps gardés ? car pour moi , je ne suis pas surpris de toutes ces pieces, qui ne sont en effet que des niaiseries de gens sots & méchants , comme je le suis de voir qu'un aussi grand Roi , aussi rempli de jugement , de courage & de bonté , & qui m'a si bien connu , ait pu avoir la patience de les lire & de les garder si long-temps ; de me les faire lire tout au long en sa présence, & d'entendre tenir tous les mêmes discours qu'ils renferment , sans du moins témoigner par sa colere, la violence qu'il se faisoit en les entendant , & faire rechercher les auteurs pour les châtier sévèrement.

H E N R I IV §.

Je vois ce que c'est ; il y en a auxquels

* Henri IV donne à lire à M. de Sully, des Mémoires qu'on avoit produits contre lui.

§ Après s'être éclairci, Henri IV prenant M. de Sully par la main, demande aux Courtisans quelle heure il étoit : on lui répondoit qu'il étoit une heure

Il a plus ennuyé qu'à moi. Afin de les consoler, je veux bien vous dire à tous, que j'aime Sully plus que jamais, & qu'entre lui & moi, c'est à la mort & à la vie. Et vous, mon ami, allez-vous-en dîner, & m'aimez & servez, comme vous avez toujours fait.

Henri IV avoit envoyé chercher *M. de Sully*.

HENRI IV.

Vous êtes bien diligent; il n'est pas possible que vous veniez de l' Arsenal.

M. DE SULLY.

Je viens, Sire, de dîner chez Madame de Guise.

HENRI IV.

Toute cette Maison-là vous apparence & vous aime fort, dont je suis très-aise, car je suis persuadé que tant qu'ils vous croiront, comme ils m'ont fait dire qu'ils étoient résolus de faire, ils ne feront jamais rien qui nuise, ni à ma personne, ni à mon Etat.

M. DE SULLY.

Sire, Votre Majesté me dit tout cela d'une si bonne maniere, que je vois bien qu'elle est en bonne humeur, & plus con-

tente de moi qu'elle n'étoit il y a quinze jours.

H E N R I IV.

Quoi, vous souvient-il encore de cela ?
O que non fait pas à moi ! Ne savez-vous pas bien que nos petits dépits ne doivent jamais passer les vingt-quatre heures ? Je fais que cela ne vous a pas empêché dès le lendemain de ma colere d'entreprendre une bonne affaire pour mes finances. Il y a plus de trois mois que je ne m'étois trouvé si léger, étant monté à cheval sans aide & sans montoir. J'ai eu un fort beau jour de chasse ; mes oiseaux ont si bien volé & mes levriers si bien couru, que ceux-là ont pris force perdreaux, & ceux-ci trois grands levrauts. On m'a apporté le meilleur de mes autours que je croyois perdu. J'ai mangé d'excellents melons, & on m'a servi demi-douzaine de cailles des plus grasses & des plus tendres que j'aie jamais mangé. On me mande de Provence, que les brouilleries de Marseille sont entièrement apaisées, & de plusieurs autres Provinces, que jamais l'année n'avoit été si fertile, & que mon peuple sera riche. Si je veux ouvrir les Traités, S. Antoine m'écrit que le Prince de Galles lui parle incessamment de moi & de ce qu'il vous a promis de son affection pour moi. J'ai reçu avis d'Italie que les choses s'y disposent de façon que j'aurai l'honneur & la gloire d'avoir réconcilié les Vénitiens
avec

avec le Pape. Bongars me fait savoir d'Allemagne, que le nouveau Roi de Suede est toujours de mieux en mieux avec ses Sujets, & que le Landgrave de Hesse m'acquiert tous les jours de nouveaux alliés, amis & serviteurs assurés. Buzenval a écrit à Villeroy que les Espagnols & les Flamands sont également réduits à un tel point de foiblesse, qu'ils seront bientôt contraints d'entendre à une paix ou à une treve, dont il faudra de nécessité que je sois le médiateur & le protecteur. Ce sera pour commencer à me rendre le conciliateur de tous les différends entre les Princes Chrétiens : & pour surcroît de satisfaction, me voilà environné de ces gens que vous voyez, de l'affection desquels je suis très-assuré, & que vous jugez capables de m'entretenir de discours utiles & agréables, qui empêcheront qu'on ne parle d'affaires jusqu'à ce que j'aie achevé de dîner ; alors j'écouterai tout le monde, & je les contenterai, si raison & justice le peuvent faire.

HENRI IV (*à M. de Sully, sur les représentations contraires aux inclinations du Roi*).

Voilà un homme que je ne saurois plus souffrir ; il ne fait jamais que me contredire, & trouver mauvais tout ce que je veux ; mais pardieu je m'en ferai obéir : je ne le verrai de quinze jours.

*Le lendemain le Roi fut dans le Cabinet de
M. de Sully, qui étoit à travailler.*

Et depuis quand êtes-vous là ?

M. D E S U L L Y.

Depuis trois heures du matin, Sire.

H E N R I IV.

Hé bien, Roquelaure, pour combien
voudriez-vous mener cette vie-là ?

M. D E R O Q U E L A U R E.

Pardieu, Sire, pour tous vos trésors.

HENRI IV (*à M. de Sully, en lui don-
nant un petit coup sur la joue*).

Oh, oh ! vous faites le réservé, & vous
êtes encore en colere d'hier ; je n'y suis
plus moi. Là, là, embrassez-moi, & vivez
avec la même liberté que vous aviez ac-
coutumé ; car je vous connois bien. Si
vous faisiez autrement, ce seroit signe que
vous ne vous soucieriez point de mes af-
faires. Quoique je me fâche quelquefois,
je veux que vous le souffriez ; car je ne
vous en aime pas moins. Au contraire,
dès l'heure que vous ne me contrediriez
plus dans les choses qui ne font pas de
votre goût, je croirois que vous ne m'ai-
meriez plus.

CONVERSATION

Sur une Ambassade que Henri IV avoit reçue de l'Espagne, où elle paroît vouloir rompre avec la France, & chercher, en l'amusant, à se faire des Alliés.

HENRI IV.

Mon ami, j'ai des choses importantes à vous dire. Allons-nous-en au cabinet des Livres, afin de pouvoir nous entretenir plus long-temps ; car quoique j'aie eu quelque ressentiment de goutte, je ne laisserai pas de me promener quelquefois. Dites la vérité ; n'êtes-vous pas fâché de voir par tout ce que je vous ai dit, confirmer l'opinion que vous avez toujours eue, qu'il falloit que les grands Rois se résolussent à être marteaux ou enclumes, quand ils ont des rivaux puissants, & qu'ils ne doivent jamais compter sur un bien profond repos : ce que je ne nie point que je vous ai quelquefois contesté ; mais puisque nous voyons la chose se vérifier aujourd'hui, au moins donnons ordre à les réduire en tel état qu'ils ne puissent mettre en exécution leurs desseins après moi ; car peut-être n'y trouveront-ils pas tant de difficultés qu'ils feront, moi vivant, qui connois leurs finesse. Je ne suis pas si fou que de vouloir me venger à mes dépens, de ces petites frasques que me font quelquefois vos Huguenots. Ils s'a-

H ij

busent, s'ils pensent que je ne connois pas mes forces en comparaïson des leurs, & que je ne sache bien qu'il est en ma puissance de les ruiner quand il me plaira. Mais je ne veux pas pour un dépit frivole, ni pour plaire à autrui, affoiblir si fort mon Etat, en les voulant détruire, que je devienne la proie de mes ennemis : j'aime mieux leur donner deux coups que d'en recevoir un de leur main. Ainsi, puisque la malice de ces marmauds est telle, il faut essayer de la prévenir : & pardieu, j'en jure, car ils m'ont mis en colere, s'ils me pressent davantage par leurs complots contre ma personne & mon Etat ; car j'ai été averti avant-hier, qu'en leurs menées il y a de l'un & de l'autre ; s'ils me font une fois mettre les armes à la main, ce sera de maniere que je leur ferai maudire l'heure où ils auront troublé mon repos. Préparez donc tout pour le mieux que vous pourrez, & faites sur-tout abondante provision d'armes, d'artillerie, de munitions & d'argent, qui est ce qui donne vigueur aux autres. Pour le surplus je m'en charge, & voyez si pour cette année prochaine 1607, vous ne pourriez point trouver une devise qui exprime, suivant ce que nous venons de dire, que s'ils nous font la guerre en renards, nous la leur ferons en lions.



CONVERSATION

De Henri IV avec M. de Sully, sur le mariage de son fils, qui devoit épouser Mademoiselle de Créquy.

HENRI IV.]

Hé bien ! mon ami, vous avez eu bien hâte de conclure le mariage de votre fils : & je ne fais pas pourquoi ; car , ni pour l'alliance , ni pour les biens , ni pour la personne , je n'y vois pas grand avantage pour vous. J'ai résolu de me servir de votre personne plus que jamais , & de vous élever, vous & les vôtres, à toutes sortes de biens , d'honneurs & de grandeurs. Mais il faut que vous m'y aidiez aussi ; car si vous n'y contribuez pas de votre côté , il me sera difficile d'y parvenir sans préjudicier au bien de mes affaires , & m'exposer à recevoir beaucoup de blâme , chose , je m'assure , que vous ne voudriez pas. Ce que je desiré donc faire , est de vous allier avec moi , en donnant ma fille Vendôme (*) à votre fils , avec deux cent mille écus comptant , & dix mille écus de pension , le Gouvernement de Berry , auquel je joindrai celui de Bourbonnois , après la mort de Madame d'Angoulême , & le domaine qu'elle y possède , en remboursant ce qu'il lui a coûté. Je veux aussi donner à votre fils la Charge de Grand-Maitre

* Fille de Gabriëlle d'Estrees.

en survivance, & le Gouvernement de Poitou à votre gendre, en vous donnant celui de Normandie; car je vois bien que le pauvre Montpensier ne la fera pas longue, non plus que M. le Connétable, dont je vous destine aussi la Charge, & dès-à-présent je vous en donnerai la réserve. Mais pour favoriser tout cela, il faut que vous & votre fils soyez Catholiques. Je vous prie de ne pas me refuser cela, puisque c'est le bien de mon service & l'entier & assuré établissement de votre Maison.

M. DE SULLY.

Je n'ai rien à décider sur les deux choses que Sa Majesté me propose pour mon fils, étant seul maître de son établissement; & lui étant devenu capable de se choisir une Religion depuis qu'un âge mûr l'a mis en état de faire toutes les réflexions nécessaires pour cela. Mais pour moi, la chose est différente; je serois sincèrement au désespoir d'augmenter en biens, en honneurs & en dignités aux dépens de ma conscience. Si j'avois à changer de Religion, la seule conviction intérieure m'y porteroit, & non point l'ambition, l'avarice, ni la vanité; & si j'en usois autrement, je donneroies lieu à Sa Majesté de tenir pour suspect un cœur que je n'aurois pu garder fidele à Dieu.

HENRI IV.

Pourquoi ne me fierois-je pas à vous;

puisque vous ne feriez rien que j'en aie fait & que vous m'ayez donné conseil de faire, lorsque je vous le propoisois? Je vous prie encore de me donner ce contentement. Pensez-y bien : je vous donne un mois pour y réfléchir, ne craignez point que je ne tiennne pas tout ce que je promets.

M. DE SULLY.

Je ne doute nullement, Sire, que votre parole ne soit inviolable, je ne desire rien tant que de vous plaire; je n'y manquerai jamais, tant qu'il sera en ma puissance de le faire. Je vous promets de penser très-sérieusement à tout ce qu'il vous a plu de me proposer : j'espère toujours satisfaire votre Majesté, quoique je ne le fasse peut-être pas de la manière qu'elle le pense.

HENRI IV.

Vous savez si je suis exempt, & d'une Religion, & de l'autre. Ce que vous avez à faire, c'est que comme je prends conseil de vous dans toutes mes affaires, vous preniez aussi conseil de moi dans les vôtres qui importeront tant soit peu, comme du plus fidele ami que vous ayez au monde, & du meilleur maître qui fût jamais.

CONVERSATION

*A propos d'une Lettre de la Reine, dont
il est question dans la douzieme Lettre
d'Henri IV.*

HENRI IV.

Hé bien ! n'avez-vous point découvert
qui a fait cette Lettre de ma femme ?

M. DE SULLY.

Non, Sire ; mais dans deux jours j'espère vous en rendre bon compte. Je le ferois encore plutôt, si je savois ce qu'il y a dedans qui vous offense.

HENRI IV.

Comment ! C'est une Lettre très-bien faite, pleine de raisons, d'obéissance & de soumissions ; mais qui me mord en riant & me pique en me flattant. En particulier, je n'y vois rien à répondre ; mais en gros elle me fâche, & me fâcheroit encore davantage, si elle venoit à être rendue publique.

M. DE SULLY.

Mais, Sire, si elle est telle que vous le dites, elle peut avoir été faite à bonne intention, & pour empêcher un plus grand mal.

HENRI

HENRI IV.

Non, non, elle a été faite malicieusement & pour me picoter. Si ma femme avoit pris avis de vous ou de quelques autres de mes bons serviteurs, je ne m'en offenserois pas tant.

M. DE SULLY.

Quoi, Sire, si c'étoit un de vos bons serviteurs qui l'eût faite, vous ne lui en sauriez pas mauvais gré ?

HENRI IV.

Nullement; car il l'auroit fait sans doute à bonne intention.

M. DE SULLY.

Cela est vrai, Sire, mais ne vous fâchez donc plus; car c'est moi qui l'ai faite crainte de pire; & quand vous en saurez les raisons, vous me direz que j'ai fait ce qu'il falloit faire: & afin que vous n'en doutiez point, je vais vous en montrer l'original écrit de ma main, à côté de celle de la Reine*.

HENRI IV.

Oh bien! puisque c'est vous, n'en par-

* Il y avoit quelques mots de substitués.

lons plus, j'ai le cœur content; mais ce n'est pas tout, il faut que vous me rendiez deux services. J'ai su que ma femme est venue ici par deux fois pendant que j'étois à la chasse; qu'elle s'y est enfermée avec vous dans le cabinet de votre femme; qu'elle y a demeuré chaque fois plus d'une heure; qu'au sortir de-là, quoi-qu'elle eût le visage enflammé de colere & les yeux pleins de larmes, elle n'avoit pas laissé de vous faire bonne mine, de vous remercier; enfin qu'elle avoit paru être tout-à-fait satisfaite de vous. Et afin que vous sachiez que je ne suis pas mal averti, je ne vous celerai point que j'ai su tout ceci de ma cousine de Rohan votre fille*; non pour faire la rapporteuse, mais parce qu'elle croyoit que je serois bien aise de vous voir en aussi bonne intelligence avec ma femme. Il faut bien qu'il s'agisse entre la Reine & vous de choses de conséquence; car elle ne m'a jamais dit un seul mot qui m'en ait pu faire découvrir la moindre particularité, quelque question que je lui aie faite là-dessus. Je vous défends bien au moins, & sur peine de m'offenser bien fort, d'en parler à ma cousine de Rohan; je n'aurois plus le plaisir que je prends avec elle quand je viens ici; & elle ne me conteroit plus rien, si elle savoit que je vous l'allasse redire. Quoique je rie & joue avec elle, comme avec un enfant, elle me donne

* Mademoiselle de Sully a épousé le Prince de Rohan.

quelquefois de très-bons avis, & sur-tout elle est fort secrète, lui ayant confié plusieurs choses dont elle n'a jamais parlé ni à vous ni à d'autres. Mais pour revenir à ces deux signalés services, qu'il me semble que je ne puis recevoir que de vous seul, je veux, avant toutes choses, comme je vous l'ai déjà dit autrefois, qu'en tout ce que vous allez dire & faire de ma part, il ne paroisse nullement que ce soit de concert entre vous & moi, ni de mon su; mais qu'au contraire vous agissiez de votre propre mouvement, & que vous craigniez même que cela ne vienne à ma connoissance. L'un de ces services regarde Madame de Verneuil, & vous commencerez par celui-là, qui doit servir de préparatif à l'autre. Vous lui direz que, comme son ami particulier, vous l'avertissez qu'elle est à la veille de perdre mes bonnes grâces, si elle n'agit avec une grande prudence; que vous avez découvert qu'il y a des personnes qui me sollicitent de faire les doux yeux à d'autres; que si cela arrivoit, vous savez, à n'en point douter, que je lui ôteroïis ses enfants, & la confineroïis dans un cloître. Que ce refroidissement, selon toutes les apparences, vient en premier lieu de l'opinion où je suis qu'elle ne m'aime plus; qu'elle se permet de parler fort souvent de moi avec mépris, & même qu'elle m'en préfère d'autres. Secondement de ce qu'elle cherche à s'appuyer de la Maison de Lorraine, comme si elle avoit voulu prendre

d'autre protection que la mienne, que ses intelligences sur-tout, & ses familiarités avec MM. de Guise & de Joinville, me déplaisent au dernier point, étant persuadé qu'elle n'en recevoit que des conseils pernicieux à ma personne & à mon Etat, non plus que de son pere & de son frere, avec lesquels elle ne laissoit pas, malgré mes défenses, de continuer d'avoir commerce, lorsqu'elle auroit dû se trouver fort heureuse, qu'à sa priere, je leur eusse fait grace de la vie; qu'elle faisoit parler à son frere par sa femme, à laquelle j'avois permis de le voir. Mais que la principale raison de mon éloignement pour elle, est causée par ses indignes procédés envers la Reine. Si vous pouvez, par industrie ou par bonheur, obtenir qu'elle change sur tout cela; outre que vous me tirerez de peine, & me mettrez en repos de ce côté-là, vous vous en servirez de moyen & de cause pour disposer ma femme à s'accommoder à ma volonté; c'est le second service que j'attends de vous. Vous remontrerez à celle-ci, toujours comme de vous-même, qu'elle ne sauroit mieux faire, si elle veut que je lui donne contentement, qu'entre autres choses, rien ne m'est plus insupportable que l'autorité absolue qu'elle a laissé prendre à Conchine & à sa femme; que ces gens-là lui font faire tout ce qu'ils veulent, s'opposer à tout ce qui ne leur plait pas, & même aimer & haïr qui bon leur semble; qu'ils ont enfin poussé ma patience

à bout ; que je me suis bien reproché de n'avoir pas suivi le conseil de la Duchesse de Florence , de D. Joan , de Joannini , de Condi , & le mien , de les renvoyer l'un & l'autre en Italie dès Marseille. J'ai voulu depuis remédier à cette faute par le moyen de D. Joan , mais je me suis bientôt apperçu qu'il étoit trop tard ; car à peine D. Joan voulut-il en entamer le propos par forme de conseil , que ma femme entra , comme vous l'avez su , dans une si grande colere contre lui , qu'il n'y eut sorte de reproches , d'injures & de menaces dont elle n'usât en son endroit , jusqu'à ce que lui ne pouvant plus les souffrir , elle l'a obligé , quelque chose que j'aie pu dire & faire , de se retirer hors de France , dont elle a été merveilleusement aise pour Conchine qui mouroit de peur que D. Joan ne le poignardât , comme celui-ci s'en vantoit assez publiquement. Auparavant tout cela , la Princesse d'Orange imagina , & me fit proposer d'autres expédients par Madame de Verneuil qui crut que cette complaisance lui obtiendrait de la Reine la permission de la voir & de venir librement au Louvre. Ces expédients auxquels je consentis , parce que je vis que vous n'y contredisiez pas , furent de marier ensemble Conchine & la Léonor , pour les renvoyer après en Italie , sous le prétexte honorable pour eux , de vivre splendidement en leur pays des grands biens qu'ils avoient acquis en France ; mais tout cela , loin d'adoucir l'esprit

de ma femme, n'a fait que lui apprendre à combattre encore davantage toutes mes volontés; & eux-mêmes, mari & femme, en sont devenus si rogues & si audacieux, qu'ils ont été jusqu'à user de menaces contre ma personne, si je faisois quelques violences à leurs Partisans. On m'a dit que Conchine fut assez effronté pour venir faire des reproches à votre femme, & d'une manière si remplie d'insolence contre elle & moi, que je me suis étonné qu'elle ne lui répondît pas plus vertement; je me doute que c'est dans la crainte de se mettre mal avec ma femme. Combien encore pensez-vous que j'eus de dépit, lorsque je vis cet homme entreprendre d'être le tenant dans une célèbre course de bagues, contre tout ce qu'il y a de plus galants hommes en France, en public, dans la grande rue Saint-Antoine; où ma femme & toutes les Dames se trouverent, & qu'il eut assez de bonheur pour l'emporter? Rien ne m'a tant fait de plaisir que j'en eus à cette course, en voyant M. de Nemours & le Marquis de Rosny votre fils arriver, montés sur deux chevaux qu'ils manioient du même air & avec une singulière justesse.

Regardez à manier bien tout cela sans rien précipiter, enfin avec votre circonspection, votre respect & votre dextérité accoutumés*. Je vous proteste que j'es-

* Tout ceci prouve qu'Henri IV portoit la bonté jusqu'à la foiblesse; car pour se tranquilliser il n'avoit qu'à dire un *je le veux*.

timerai plus ces deux services, que si vous m'aviez gagné une bataille ou pris avec vos canons la Ville & le Château de Milan; car le cœur me dit que cet homme & cette femme me causeront un jour bien du mal. Je leur trouve des desseins au-dessus de leur condition & contraires à leur devoir; mais ne vous embarrassez pas comme fit D. Joan. Adieu, mon ami, je vous recommande ces deux affaires; car elles me tiennent fort au cœur, & sur-tout foyez secret.

CONVERSATION

Sur une prétendue révolte des Religionnaires.

HENRI IV.

Hé bien! Monsieur l'opiniâtre, nous voilà à la veille de guerre.

M. DE SULLY.

Tant mieux, Sire, car ce ne peut être que contre les Espagnols.

HENRI IV.

Non, non, c'est contre de plus proches, appuyés de tous vos Huguenots.

M. DE SULLY.

Tous les Huguenots! qui vous a mis

cela dans la fantaisie ? Je réponds déjà de plusieurs , qu'ils n'en ont pas eu l'idée ; & je répondrois bien de presque tous les autres , qu'ils ne l'oseroient.

HENRI IV. (*parlant à la Reine*).

Ne vous le disois-je pas bien , ma mie , qu'il n'en croiroit rien ? Il lui est avis que personne n'oseroit me regarder sans me déplaire , & qu'il ne tient qu'à moi que je donne la loi à tout le monde.

M. D E S U L L Y.

Cela est vrai , Sire , vous le pouvez quand il vous plaira ; il y a de la foiblesse à se laisser intimider pour des bagatelles. Il est question , par ce Mémoire , de dix ou douze misérables : pardieu , Sire , je crois que ces Messieurs se moquent de vous & de moi , de vouloir vous faire marcher pour de telles niaiseries ; c'est un homme qui cherche quelques centaines d'écus , & puis c'est tout.

H E N R I IV.

Vous direz ce qu'il vous plaira ; mais il faut que j'y aille ou que vous partiez dans deux jours pour y donner ordre.

M. D E S U L L Y.

S'il vous plaît , Sire , me laisser faire

à ma fantaisie, j'en viendrai bien à bout sans tant de bruit & de dépenses.

HENRI IV.

Pardieu ! vous êtes l'homme le plus têtu que je vis jamais. Hé bien ! que voulez-vous dire ?

M. DE SULLY.

Que je ne demande, Sire, que le Prévôt de Moret & vingt Archers, pour vous en rendre bon compte.

HENRI IV.

Vous le voulez, & moi aussi ; s'il en arrive inconvénient, je m'en prendrai à vous*.

HENRI IV (*chez M. de Sully où il avoit dîné*).

Grand Maître, venez m'embrasser, car je vous aime comme je le dois. Je me trouve si bien ici, que j'y veux encore souper & coucher ; j'ai des raisons pour n'aller point d'aujourd'hui au Louvre, ce que je vous dirai au sortir du jeu. Cependant faites-moi préparer trois carrosses pour aller me promener, après que je vous aurai un peu entretenu ; & qu'il ne vienne

* Cela se termina comme l'avoit prédit M. de Sully.

personne ici tant que j'y serai, sinon ceux que je manderai; & à mon retour, que je n'y trouve personne.

HENRI IV (*sur le Couronnement de la Reine. Il fait part à M. de Sully, de sa répugnance & de ses craintes*).

Je n'ai aucune inclination à cela, non plus qu'à souffrir que cette Pasithée revienne en France. Le cœur me présage qu'il me doit arriver quelque désastre ou signalé déplaisir à ce Couronnement, si ma femme s'y opiniâtre. Comme on m'a dit que Conchine & sa femme lui conseillent obstinément à faire venir cette Religieuse, il n'y a point de doute que nous ne nous picotions bien fort ma femme & moi, sur ces deux affaires; mais sur-tout, que ce que je vous ai dit touchant ses desseins en Espagne, ne m'altère & me fasse cabrer tout-à-fait, si j'en puis découvrir davantage; n'étant pas juste que je me prive de tous mes plaisirs pour la contenter, sans qu'elle fasse le semblable, ni que je m'accommode à toutes ses volontés, pendant qu'elle contredira toutes les miennes. Je vous laisse penser tout à loisir, pour m'en aller dîner. Je suis levé dès la pointe du jour, n'ayant point dormi toute cette nuit; parce que mon esprit n'a fait que rêvasser sur toutes ces brouilleries, & que je n'aurois pas eu plus de repos la nuit suivante, si je ne m'en fusse déchargé à vous. Adieu, mon ami, aimez-

moi bien ; servez-moi de même , & vous foveuez de tous les discours que nous avons tenus ensemble ; car je vous aime autant que vous pouvez le desirer.

CONVERSATION

Sur le même sujet.

HENRI IV.

Hà ! mon ami , que ce Sacre me déplaît ! Je ne fais ce que c'est ; mais le cœur me dit qu'il m'arrivera quelque malheur. Pardieu ! je mourrai dans cette Ville ; je n'en sortirai jamais * ; ils me tueront : je vois bien qu'ils mettent toute leur dernière ressource dans ma mort. Hà ! maudit Sacre , tu feras la cause de ma mort.

M. DE SULLY.

Mon Dieu, Sire , à quelle idée vous livrez - vous là ? si elle continue , je suis d'avis que vous rompiez ce Sacre & Couronnement , & voyage & guerre. Le voulez-vous ? cela sera bientôt fait !

HENRI IV.

Oui , oui , rompez le Sacre , & que je

* A quel trait reconnoitra-t'on ce cri secret & importun du cœur , si on le méconnoît à ceux-ci ?

n'en entende plus parler : j'aurai par ce moyen l'esprit guéri des impressions que quelques avis y ont faites ; je sortirai de cette Ville , & ne craindrai plus rien. Je ne veux point vous celer , qu'on m'a dit que je devois être tué * à la première magnificence que je ferois , & que je mourrois dans un carrosse ; & c'est ce qui fait que je suis si peureux.

M. D E S U L L Y.

Vous ne m'aviez , ce me semble , jamais dit cela , Sire. Je me suis plusieurs fois étonné , en vous entendant crier dans un carrosse , de vous voir si sensible à un si petit danger ; après vous avoir vu tant de fois intrépide au milieu des coups de canon & de mousquet , & parmi les piques & les épées nues. Mais puisque cette opinion vous trouble jusqu'à ce point , en votre place , Sire , je partirois dès demain , & je laisserois faire le Sacre sans vous , ou je le remettrois à une autre fois ; & de long-temps je ne rentrerois , ni dans Paris , ni dans aucun carrosse. Voulez-vous que j'envoie tout à cette heure à Notre-Dame & à Saint-Denis faire tout cesser & renvoyer les ouvriers ?

H E N R I IV.

Je le veux bien ; mais que dira ma femme ? car elle a merveilleusement ce Sacre en tête.

* Cette prédiction n'a été que trop vérifiée.

M. DE SULLY.

Elle dira ce qu'elle voudra ; mais je ne saurois croire que quand elle saura la persuasion où vous êtes qu'il doit être la cause de tant de mal, elle s'y opiniâtresse davantage *.

* Le Sacre se fit, & Henri IV fut assassiné.

F I N.



T A B L E.

ÉPÎTRE à Madame la Marquise de***,	page i
<i>Avertissement</i> ,	iiij
CHAPITRE PREMIER. Religion,	7
CHAP. II. Morale,	11
CHAP. III. Economie & Agriculture,	27
CHAP. IV. Politique,	32
<i>Réflexions politiques sur les Etats,</i>	40
<i>Portrait d'un Ministre & de l'Homme</i> <i>d'Etat,</i>	44
CHAP. V. La Guerre,	48
<i>Réflexions sur les Duels,</i>	51
CHAP. VI. Finances,	56
PORTRAIT D'HENRI IV,	59
LETTRE PREMIERE d'Henri IV à M. de <i>Sully,</i>	63
LETTRE II,	64
LETTRE III,	ibid.
LETTRE IV,	ibid.
LETTRE V. <i>Le neuvieme jour des couches</i> <i>de la Reine,</i>	65
LETTRE VI,	ibid.
LETTRE VII,	ibid.
LETTRE VIII,	66
LETTRE IX,	ibid.
LETTRE X,	67
LETTRE XI,	ibid.

T A B L E.

III

LETTRE XII,	68
LETTRE XIII,	ibid.
LETTRE XIV,	ibid.
LETTRE XV,	69
LETTRE XVI,	ibid.
LETTRE XVII,	70
LETTRE XVIII,	ibid.
CONVERSATIONS d'Henri IV avec M. de Sully,	71
PREMIERE CONVERSATION, au retour du Baron de Rosny, après la Campagne de Flandre,	ibid.
SECONDE CONVERSATION, lorsque M. de Sully alla trouver Henri IV à Angers.	72
TROISIEME CONVERSATION, sur le projet du Mariage d'Henri IV,	73
HENRI IV à M. de Sully dans une maladie mortelle,	78
Sur une promesse de mariage que Henri IV avoit faite à Mademoiselle d'Entragues, qu'il présente à M. de Sully,	79
CONVERSATION sur la façon dont on traita M. de Rochepot, notre Ambassadeur à Madrid,	ibid.
Sur une tracasserie entre M. de Villeroy & M. de Sully, à l'occasion de la préférence de la Robe sur l'Estat Militaire,	80
HENRI IV à M. de Sully,	81
HENRI IV à l'arrivée de M. de Sully, pendant sa maladie,	ibid.
HENRI IV à M. de Sully, sur la cause de son attachement pour ses maitresses, dont il vante les agréments qu'il met en opposition aux humeurs de la Reine,	82
CONVERSATION sur ce qu'on avoit dit au	

Roi que M. de Sully s'opposoit au rétablissement des Jésuites,	82
CONVERSATION sur plusieurs chefs d'accusation par une partie des Courtisans contre M. de Sully,	85
HENRI IV à M. de Sully, sur des représentations contraires aux inclinations du Roi,	89
CONVERSATION sur une Ambassade que Henri IV avoit reçue de l'Espagne, où elle parolt vouloir rompre avec la France, & chercher, en l'amusant, à se faire des Alliés,	91
CONVERSATION de Henri IV avec M. de Sully, sur le mariage de son fils, qui devoit épouser Mademoiselle de Créquy,	93
CONVERSATION à propos d'une Lettre de la Reine, dont il est question dans la douzieme Lettre d'Henri IV,	96
CONVERSATION sur une prétendue révolte des Religionnaires,	103
HENRI IV chez M. de Sully, où il avoit dîné,	105
Sur le Couronnement de la Reine. Henri IV fait part à M. de Sully de sa répugnance & de ses craintes,	106
Conversation sur le même sujet,	107

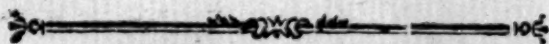
Fin de la Table.

L'ESPRIT
DE
HENRI IV,
OU
ANECDOTES

*Les plus intéressantes, Traits sublimes,
Reparties ingénieuses, & quelques
Lettres de ce Prince.*



A LONDRES.



M. DCC. LXXVIII.

THE HISTORY

OF THE

REPUBLIC

OF THE

UNITED STATES

OF AMERICA

BY

JOHN

ADAMS

ESQ.

OF THE

BAR

AT

NEW-YORK

PRINTED

BY

JOHN

ADAMS

ESQ.

OF THE

BAR

AT

NEW-YORK



AVERTISSEMENT *DE L'ÉDITEUR.*

LA Nation qui fait le mieux aimer ses Rois, le François qu'un forfait incroyable priva du meilleur & du plus grand de ses Maîtres, sentit vivement à sa mort toute l'étendue de sa perte. Depuis cette cruelle époque, le nom immortel d'HENRI IV, ce nom qui nous rappelle tant de valeur & de vertus, a été répété chez ce Peuple sensible avec autant de respect que d'attendrissement.

Un homme de génie * choisit, un siècle après, Henri pour en faire le Héros du premier Poème épique dont la France puisse s'honorer. Il nous retrace avec toute la force & l'élégance de son style enchanteur, & l'héroïs-

* M. de Voltaire.

iv *AVERTISSEMENT*

me intrépide de Henri, & sa clémence, & son humanité, & ce tendre amour pour son Peuple qui fit ses plaisirs les plus chers. La *Henriade* enfin entraîna toutes les ames. Le nom sacré de ce Héros retentit par-tout. Le fanatisme en parut plus odieux, la tendresse du François pour ce Prince en devint plus vive & plus pure, & la gloire de ce chef-d'œuvre sera sans doute aussi durable que notre vénération pour le Héros qui l'a fait naître.

Chaque année a vu depuis élever un nouveau monument à la gloire de Henri; Histoire, Anecdotes, Eloges, Drames, Gravures, Sculpture; tous les genres de la Littérature & tous les Arts se sont disputé l'avantage de prouver plus d'amour pour ce modele des Rois.

La faveur qu'accorde le Public à tout ce qui lui peint ce grand Prince, fait multiplier les Ouvrages: on ne s'apperoit pas que celui-ci répète ce qu'un autre a déjà dit, il suffit qu'on parle de Henri pour mériter les suffrages.

DE L'ÉDITEUR. ♥

Le même enthousiasme de la Nation a produit le Tableau que l'on présente aujourd'hui au Public. C'est l'ame, c'est le génie, c'est l'esprit du grand Henri. Qu'importe qu'on soit déjà familier avec la plupart des traits qui le font adorer ! ils n'en sont pas moins chers à notre amour ; leur réunion n'en peut être que d'autant plus intéressante.

On s'est asservi, autant qu'on l'a pu dans ce recueil, à l'ordre des temps. C'est la substance de l'histoire de ce Prince ; c'est lui-même qui se peint par-tout ; c'est la chaîne des faits importants d'une vie immortelle, dégagée des détails, des liaisons & des longueurs de la narration.

On ose présumer qu'on reconnoîtra mieux Henri IV dans le portrait qu'en fait cet Ouvrage, que dans une Histoire plus étendue & plus soignée : l'homme, le Héros, le Roi, le Pere de ses Sujets, se montreront à chaque page ; & peut-être cette façon de le faire envisager a-t'elle le mérite de s'éloigner peu du modele que Plutar-

vj **AVERTISSEMENT, &c.**

que nous a laissé pour écrire la vie
des Hommes illustres, & les rendre
présents à nos yeux.

Quelques manuscrits communiqués
au Rédacteur fidele de ce Recueil,
l'ont mis à portée d'apprendre sur ce
Prince des faits ignorés encore, ou
du moins peu connus. C'est peut-être
à ce seul avantage qu'il obtiendra as-
sez de reconnoissance de la part du
Public, pour se féliciter d'avoir en-
trepris cet Ouvrage.





L' E S P R I T

D' H E N R I IV.

LORSQUE Jeanne d'Albret, mere de Henri IV, étoit grosse de ce Prince, Henri d'Albret, son grand-pere, fit promettre à sa fille que dans l'enfantement elle lui chanteroit une chanson; afin, lui dit-il, que tu ne me fasses pas un enfant pleureux & rechigné. La Princesse le lui promit, & eut tant de courage, que malgré les grandes douleurs qu'elle souffroit, elle lui tint parole, & lui chanta une chanson en son langage Béarnois, aussi-tôt qu'elle l'entendit entrer dans sa chambre. L'enfant vint au monde sans pleurer ni crier. Son grand-pere l'emporta dans ses bras: il lui frotta ses petites levres d'une gousse d'ail, & lui fit sucer une goutte de vin dans sa coupe d'or, croyant lui rendre par ce moyen le tempérament plus mâle & plus vigoureux (*Prefixe*).

Il disoit avec des transports de joie à
Tome X.

tous ceux qui venoient le complimenter sur cette heureuse naissance : *Voyez maintenant, ma brebis a enfanté un lion.* Il vouloit par-là répondre à une froide raillerie que les Espagnols avoient faite, en disant, lorsque la Reine Marguerite, sa femme, avoit mis au monde Jeanne d'Albret, mere de notre Henri : *Miracle! la vache a fait une brebis*, faisant allusion aux armes de Béarn, qui sont deux vaches. Henri d'Albret disoit encore, par un pressentiment secret, que cet enfant devoit le venger des injures que l'Espagne lui avoit faites (*Prefixe*).

Henri fut élevé au Château de Corasse en Béarn, situé dans les rochers & dans les montagnes. Henri d'Albret voulut qu'on l'habillât & qu'on le nourrit comme les autres enfants du pays, & même qu'on l'accoutumât à courir & à monter sur les rochers. On le nourrissoit pour l'ordinaire de pain bis, de bœuf, de fromage & d'ail; & bien souvent on le faisoit marcher nuds pieds & nue tête. Il fut appelé au berceau, *Prince de Viane*; on lui donna peu de temps après le nom de *Duc de Beaumont*, puis celui de *Prince de Navarre*. La Reine de Navarre, sa mere, prit un très-grand soin de son éducation, & lui donna pour précepteur la Gaucherie, homme savant & Calviniste zélé. Ayant été présenté, encore enfant, à Henri II, ce Monarque lui dit : *Voulez-vous être mon fils?* Le petit Prince répondit en Béarnois : *C'est celui-là qui est mon pere*, montrant le Roi

Roi de Navarre. *Eh bien, voulez-vous être mon gendre? Oui bien*, répondit-il. Son mariage avec la Princesse Marguerite de Valois fut dès-lors arrêté. (*Chronol. Novenn. de Cayet*)

En 1569, l'Amiral de Coligny venoit de perdre la bataille de Jarnac, lorsqu'il demanda le Prince de Béarn (c'est ainsi qu'on appelloit alors le jeune Henri) pour le mettre à la tête des Protestants. Coligny avoit réparé sa perte en très-peu de temps; il avoit mis sur pied de nouvelles troupes, avec lesquelles il vint encore auprès de Montcontour présenter le combat à l'armée Catholique, qui fut une seconde fois victorieuse; mais elle ne profita point de ses avantages, soit par l'incapacité des Généraux Catholiques, soit que la belle retraite que fit l'Amiral l'en empêchât. Le Prince de Béarn qui avoit alors seize ans, étoit à cette bataille dans l'armée des Huguenots; mais l'Amiral, qui avoit l'exemple tout récent de la mort du Prince de Condé, tué à Jarnac, ne voulut pas exposer Henri: il le mit, avec le jeune Prince de Condé, sous la garde de Ludovic, Comte de Nassau, les fit escorter par quatre mille chevaux, & les plaça sur une colline d'où l'on pouvoit distinguer ce qui se passoit. Henri brûloit d'ardeur de combattre & de se signaler; mais on ne lui en laissa pas la liberté, il fut seulement spectateur de cette action, & les Huguenots n'eussent peut-être pas perdu la bataille, si on lui eût demandé son avis; car l'a-

vant-garde du Duc d'Anjou ayant été enfoncée, il vouloit fondre sur le corps de l'armée avec les quatre mille chevaux que l'Amiral avoit mis en réserve ; mais Ludovic l'en ayant empêché, il s'écria : *Nous perdons la bataille en donnant le temps aux ennemis de se rallier* ; ce qui arriva effectivement. Les Chefs des Huguenots convinrent après l'action, que si l'on avoit fait donner le corps du Prince de Navarre, l'armée Catholique auroit été battue : on conçut de-là une haute idée de la capacité du jeune Henri. (*Preface & Histoire de Henri IV, par M. de Bury*)

L'Amiral continua la guerre dans différentes parties de la France. Il poussa même la hardiesse jusqu'à la traverser pour aller au-devant des troupes Allemandes, qu'il joignit, après avoir battu, auprès d'Arnay-le-Duc, le Maréchal de Cossé, qui étoit venu avec un gros d'armée pour l'en empêcher. Ce fut en cette occasion que le jeune Prince de Navarre fit ses premières armes, suivant l'Historien Matthieu, qui rapporte avoir oui dire à Henri : „ je n'avois retraite qu'à plus de quarante lieues, & je demeurois à la discrétion des payfans. En combattant „ aussi je courois risque d'être pris ou „ tué, parce que je n'avois point de canon, & les gens du Roi en avoient. „ A dix pas de moi fut tué un Chevalier „ d'un coup de coulevrine ; mais recommandant à Dieu le succès de cette journée, il le rendit heureux & favorable „

Quelque temps avant cette action , la Motthe - Fénélon s'adressant au jeune Prince de Navarre , affectoit de paroître surpris de ce que lui , étant si jeune encore , prenoit parti dans une guerre qui ne regardoit proprement que le Prince de Condé son oncle , & les Huguenots qui faisoient la guerre au Roi. „ C'est , „ lui répondit le jeune Prince , qu'étant „ visible que sous ce prétexte de la rebellion qu'on impute faussement au Prince „ mon oncle , & aux Huguenots , nos ennemis ne se proposent pas moins que „ d'exterminer toute la branche royale de „ Bourbon , nous voulons mourir tous „ ensemble pour éviter les frais du deuil , „ qu'autrement nous aurions à porter les „ uns des autres „. (*Tabl. historiques des Rois de France*)

Le même Fénélon , adressant encore la parole au Roi de Navarre , déplorait les malheurs dont le feu de cette guerre alloit , disoit-il , inonder le royaume. *Bon ! c'est un feu à éteindre avec un seau d'eau.* Comment cela , demanda Fénélon ? *En faisant , dit le Roi , boire ce seau d'eau , jusqu'à crever , au Cardinal de Lorraine , vrai & principal boute-feu de la France.* (*Tablettes historiques des Rois de France*)

En 1576 , la ville d'Eause dans l'Armagnac , soulevée par des mutins , avoit refusé de laisser entrer la garnison que le Roi de Navarre y envoyoit. Il arriva aux portes de cette ville , avant qu'on eût pu

être averti de sa marche , & y entra sans obstacle à la tête de quinze ou seize qui le suivoient de plus près que le reste de sa troupe : ce que les mutins ayant aperçu , ils crièrent qu'on abaissât promptement la herse , qui s'abattit en effet , & sépara cette petite poignée de gens du gros , qui demeura hors de la ville. Les rebelles sonnerent le tocsin ; une cinquantaine de Soldats accoururent , dont quelques-uns crièrent : „ Tirez à cette „ juppe d'écarlate & ce panache blanc , „ car c'est le Roi de Navarre „. *Mes Amis* , dit alors ce Prince , *mes compagnons* , *c'est ici qu'il faut montrer du courage & de la résolution ; car c'est de-là que dépend notre salut : que chacun donc me suive & fasse comme moi , sans tirer le coup de pistolet qu'il ne porte.* Les mutins dissipés & la ville s'emplissant des soldats de Henri , qui avoient enfoncé la porte , tous les habitants alloient être passés au fil de l'épée , si les principaux d'entr'eux , les Consuls à leur tête , ne fussent venus se jeter aux pieds du Roi de Navarre , qui se laissa fléchir , & se contenta pour toute punition de faire pendre quatre de ceux qui avoient tiré au panache blanc. (*Mémoires de Sully*)

Ce Prince qui s'exposoit comme le moindre soldat , fit devant Nérac , en 1577 , un coup d'une extrême hardiesse , lorsqu'un gros de cavalerie s'étant détaché pour venir le surprendre , il le repoussa presque seul. Les prières de ses Officiers ne fu-

rent point capables de l'engager à prendre plus de soin de sa vie ; & son exemple les animoit à leur tour , de maniere qu'ils s'avancerent cette même journée douze ou quinze pour faire le coup de pistolet jusqu'à la portée de l'armée Catholique. Henri qui les remarqua , dit à Béthune : „ Allez „ à votre cousin le Baron de Rosny ; il „ est étourdi comme un hanneton : retirez-le de-là , & les autres aussi : car „ l'ennemi nous voyant retirer , leur fera „ sans doute une si rude décharge , qu'ils „ seront tous pris ou tués „. Rosny obéit à l'ordre , & ce Prince , qui vit son cheval blessé à l'épaule , lui reprocha sa témérité , avec une colere qui n'avoit rien que d'obligant. (*Mémoires de Sully*)

Catherine de Médicis , mere de Henri III , & qui avoit la principale part au Gouvernement du Royaume , auroit bien voulu engager le Roi de Navarre à abandonner les Huguenots & à revenir à la Cour de France. Mais ne pouvant y réussir , elle pratiqua des intelligences secretes dans les villes dont il étoit le maître. En 1578 , les deux Cours étant à Auch , un jour qu'il se donnoit un bal , on vint informer le Roi de Navarre que le Gouverneur de la Réole , qui étoit un vieux Gentilhomme , emporté par son amour pour une des filles de la Reine mere , avoit trahi son devoir & livré la place aux Catholiques. Henri , qui ne vouloit pas différer plus long-temps à s'en venger , fit avertir secretement Rosny , avec trois ou quatre

Officiers , de sortir de la salle de bal , & de le joindre à la campagne , les armes cachées sous leurs habits. Ce Prince les attendoit avec un petit corps de troupes. Ils marcherent le reste de la nuit , & arriverent à Fleurence dans le moment qu'on ouvroit les portes : ils s'en emparerent sans aucun obstacle. La Reine mere , qui auroit juré que le Roi de Navarre avoit couché à Auch , apprit le lendemain cette expédition avec étonnement. Mais elle prit le parti d'en rire. „ Je vois bien , „ dit-elle , que c'est la revanche de la „ Réole. Le Roi de Navarre a voulu faire „ chou pour chou , mais le mien est mieux „ pommé „. (*Mémoires de Sully*)

La Reine mere , qui desiroit toujours de détacher le Roi de Navarre & le Prince de Condé du parti Huguenot , leur proposa une conférence. Elle fut tenue à Nérac dans les derniers jours de Février 1579. Un jour , dans un entretien que la Reine avoit avec le Roi de Navarre , elle lui demanda si la peine qu'elle avoit prise ne produiroit aucun fruit , elle qui ne souhaitoit que le repos : „ Madame , lui répondit-il , je n'en suis pas la cause ; „ ce n'est pas moi qui vous empêche de „ vous coucher dans votre lit : c'est vous „ qui m'empêchez de dormir dans le mien. „ La peine que vous prenez vous plaît „ & vous nourrit , le repos est le plus „ grand ennemi de votre vie „. (*Perefixe*)

Dans une autre occasion , cette Princesse lui fit beaucoup de caresses , jusqu'à

le chatouiller par les côtés. Henri soupçonant le dessein de cette Reine, qui étoit de tâter s'il étoit couvert, tira les boutons de son pourpoint, & lui montrant sa poitrine : *Voyez, Madame, lui dit-il, je ne sers personne à couvert.* Comme elle le conjura de ne plus faire sa cour aux Maires de la Rochelle, disant que c'étoit faire tort à sa grandeur, de se soumettre ainsi à une populace de laquelle il pourroit être éconduit souvent : *J'y fais,* répondit ce Prince, *ce que je veux, parce que je n'y veux rien que ce que je dois.* (Le Grain, Décade de Henri le Grand)

Catherine continua de ménager plusieurs entrevues avec le Roi de Navarre. Ce Prince, malgré sa foiblesse pour les femmes, eut cependant la force de résister à tous les pièges que lui tendit la Reine. Un jour cette Princesse, accompagnée des plus belles femmes de sa Cour, demanda à Henri ce qu'il desiroit. Ce Prince lui répondit, en regardant cet essaim de Beautés qui l'environnoient : *Il n'y a rien là, Madame, que je desire;* voulant lui faire entendre que sa ruse ne réussiroit pas. (Perefixe)

Quelques jours après, cette Reine, accompagnée des mêmes femmes, pressant Henri de faire quelque ouverture : *Madame, lui dit-il, il n'y a point ici d'ouverture pour moi.* (Histoire de France de Matthieu)

Les conférences n'ayant pu procurer la paix que l'on desiroit, Henri reprit les

armes & se porta vers Cahors, ville très-bien fortifiée. Le Gouverneur de la place avoit une forte garnison, & prenoit les mêmes précautions qu'un homme qui attend à chaque moment d'être attaqué : ce qu'on reconnut par un billet trouvé dans sa cassette, sur lequel il avoit écrit de sa main : *Nargue pour les Huguenots*. Quelques représentations que l'on pût faire au Roi de Navarre sur cette entreprise, il ne fit que cette réponse : *Tout me sera possible avec des hommes aussi braves que ceux que je consulte*. Ce Prince étoit à la tête d'une poignée de Soldats qui firent des prodiges de valeur, conduits par un tel Chef, qui combattoit lui-même en Soldat. Les coups sembloient dirigés sur lui : il rompit deux pertuisanes, & ses autres armes furent faussées. Ces combats durèrent cinq jours & cinq nuits. Les Assiégés attendoient un prompt secours, & ne cherchoient qu'à faire durer l'attaque jusqu'à l'arrivée de ce secours. On apprit bientôt qu'il étoit proche. Dans cette extrémité, les Officiers, épuisés de fatigues, s'assemblerent autour du Roi de Navarre & le conjurerent avec instance de se procurer une retraite avant que les ennemis eussent pénétré dans la Ville. Mais ce brave Prince, que rien ne pouvoit abattre ni faire trembler, surmontant la douleur qu'il ressentoit de ses blessures, se tourna vers eux avec un visage riant, & un air d'assurance qui en inspiroit aux plus foibles, & se contenta de leur répondre : „ Il est dit là-

„ hant ce qui doit être fait de moi en
 „ cette occasion. Souvenez-vous que ma
 „ retraite hors de cette Ville, sans l'a-
 „ voir assurée au parti, sera la retraite
 „ de ma vie hors de ce corps : il y va
 „ trop de mon honneur d'en user autre-
 „ ment. Ainsi qu'on ne me parle plus que
 „ de combattre, de vaincre ou de mou-
 „ rir „. La fortune seconda le courage
 de Henri. La Ville fut prise & abandon-
 née au pillage, avec défenses cependant
 aux Soldats de faire aucune violence, sous
 peine de la vie. (*Mémoires de Sully*)

Après quelques autres expéditions,
 Henri ayant fait la paix avec la Cour,
 passa assez tranquillement les trois années
 qui la suivirent. Il s'instruisoit par la lec-
 ture des meilleurs Livres. Un de ceux
 qui lui plaisoient davantage, étoient les
Hommes illustres de Plutarque. Il disoit sou-
 vent qu'il avoit de grandes obligations à
 cet Ouvrage, dans lequel il avoit puisé
 d'excellentes maximes pour sa conduite &
 pour le Gouvernement. (*Hist. d'Henri IV,*
par M. de Bury)

Ce Prince éloigné de la Cour, & qui
 vouloit en connoître les mouvements, jetta
 les yeux sur le Baron de Rosny, qu'il
 chargea de ses instructions. Lorsque ce
 Seigneur vint prendre congé de son Mat-
 tre, Henri lui dit, après l'avoir embrassé
 plusieurs fois : „ Mon ami, souvenez-
 „ vous que la principale partie d'un grand
 „ courage & d'un homme de bien, c'est
 „ de se rendre inviolable en sa parole ;

„ je ne manquerai jamais à celle que je
 „ vous ai donnée „. (*Mémoires de Sully*)

Catherine de Médicis, qui croyoit que son autorité étoit appuyée sur la division des Catholiques & des Huguenots, obligea bientôt le Roi de Navarre à reprendre les armes. Il marchoit en 1587, contre le Duc de Joyeuse, Chef de l'armée Catholique, lorsqu'il l'aperçut : „ Amis, „ dit-il à ses soldats, voici un nouveau „ marié, dont la dot est encore toute entière dans ses coffres, c'est à vous de „ l'y chercher „. (*Mémoires de Sully*)

Les deux armées étoient prêtes à en venir aux mains : avant le commencement de l'action, le Roi de Navarre se tournant vers les Princes de Condé & de Soissons, leur dit avec cette confiance qui précède la victoire : *Souvenez-vous que vous êtes du sang des Bourbons ; & vive Dieu, je vous ferai voir que je suis votre aîné.* „ Et nous, „ lui répondirent-ils, nous vous montrons que vous avez de bons cadets „. (*Dictionnaire des Portraits historiques & Anecdotes des Hommes illustres*)

Henri s'apercevant dans la chaleur de l'action, que quelques-uns des siens se mettoient devant lui à dessein de défendre & de couvrir sa personne, leur cria : *A quartier, je vous prie, ne m'offusquez pas, je veux paroitre.* En effet, il enfonça les premiers rangs des Catholiques, fit des prisonniers de sa main, & en vint jusqu'à colleter le brave Casteau-Regnard, Cornette de Gendarmes, lui criant d'un

ton qui n'étoit qu'à lui : *Rends-toi, Philistin.* (Dictionnaire cité)

Les fuyards ayant fait halte, quelqu'un s'imagina que le Maréchal de Matignon qui commandoit une autre armée Catholique, paroïssoit, & il débitoit cette conjecture comme une vérité incontestable. *Allons, mes amis, dit Henri avec une gaieté extraordinaire, ce sera ce qu'on n'a jamais vu, deux batailles en un jour.* (Perefixe)

Le Roi de Navarre venoit de remporter la victoire, & soupoit au-dessus d'une salle où étoit déposé le corps du Duc de Joyeuse, Général des Catholiques, tué dans l'action. On s'avisa de lui présenter les bijoux & autres magnifiques bagatelles du voluptueux Général; il dédaigna d'en faire usage. „ Il ne convient, dit-il, qu'à „ des Comédiens de tirer vanité des ri- „ ches habits qu'ils portent. Le véritable „ ornement d'un Général est le courage „ & la présence d'esprit dans une batail- „ le, & la clémence après la victoire „ „ (*Le Grain, Décade de Henri le Grand*)

Peu de temps après cette victoire, le Roi de Navarre étant en Béarn, apprit la mort de Henri de Bourbon, Prince de Condé, arrivée le 5 Mars 1588. Quoiqu'il y eût entr'eux, dit Perefixe, une secrète jalousie, Henri fut si sensible à cette perte, que s'étant renfermé dans son cabinet avec le Duc de Soissons, on lui entendit pousser les hauts cris, en disant qu'il avoit perdu son bras droit. Il écrivit à ce sujet à Corisandre d'Andoin,

Comtesse de Grammont, cette Lettre qu'on lira avec intérêt. „ Pour achever de „ me peindre, il m'est arrivé un des plus „ extrêmes malheurs que je pouvois craindre, qui est la mort subite de M. le „ Prince; je le plains, comme ce qu'il „ me devoit être, non comme ce qu'il „ m'étoit. Je suis à cette heure le seul „ but où visent tous les perfides de la „ Messe. Ils l'ont empoisonné, les traitres; si est-ce que Dieu demeurera le „ maître, & moi, par sa grace, l'exécuteur. Ce pauvre Prince, non de cœur, „ Jeudi ayant couru la bague, soupa, se „ portant bien : à minuit, lui prit un „ vomissement qui lui dura jusqu'au matin. Tout le Vendredi il demeura au „ lit; le soir il soupa, & ayant bien dormi, il se leva le Samedi matin, dîna „ debout, & puis joua aux échecs. Il se „ leva de sa chaise, se mit à se promener par sa chambre, devisant avec l'un „ & avec l'autre; tout d'un coup il dit : „ *Baillez-moi ma chaise; je sens une grande* „ *foiblesse*. Il ne fut pas à peine assis qu'il „ perdit la parole, & soudain après il rendit l'ame assis. Les marques de poison „ sortirent soudain; il n'est pas croyable „ l'étonnement que cela a porté en ce „ pays-là. Je pars dès l'aube du jour pour „ y aller pourvoir en diligence. Je me „ vois bien en chemin d'avoir bien de la „ peine, priez Dieu hardiment pour moi; „ si j'en échappe, il faudra bien croire „ que ce soit lui qui me gardoit, dont je

„ suis peut-être plus près que je ne pen-
 „ se : je vous demeurerai fidele esclave.
 „ Bon soir, mon amie ; je vous baise un
 „ million de fois les mains „ *Mars*
 1588.

En 1589, Henri III, réduit par l'insolence & les entreprises des Ligueurs à se jeter entre les bras des Calvinistes, fut excommunié par le S. Siege. Comme ce foible Prince paroissoit alarmé de cette hardiesse, le Roi de Navarre lui dit, avec sa franchise ordinaire, qu'il y avoit un bon remede : „ Et c'est, ajouta-t'il gaiement,
 „ que nous vainquions & au plutôt : car,
 „ si cela est, vous aurez absolument vo-
 „ tre absolution ; mais si nous sommes
 „ battus, nous serons toujours excom-
 „ muniés, aggravés & réaggravés „
 (*Journal de la Ligue*)

Henri III avoit fait le premier proposer au Roi de Navarre de se réunir contre leurs ennemis communs. Ce dernier Prince, qui ne connoissoit point la défiance, signa, au Plessis-lès-Tours, le Traité qui lui fut proposé, & se mit en chemin pour se rendre auprès du Roi de France. Lorsqu'il fut sur le bord de la riviere du Cher, dans un endroit qui n'étoit qu'à deux lieues du Plessis-lès-Tours, ils'arrêta un moment. Il voulut, avant que de le passer, savoir encore les sentiments des Gentilshommes qui l'accompagnoient, & après s'être entretenu quelque temps avec eux : *Allons,* leur dit-il, *la résolution en est prise, il n'y faut plus penser, & aussi-tôt passa de l'au-*

tre côté de la rivière. (*Mémoires de Sully & Histoire de Henri IV*)

Henri III, averti de l'arrivée du Roi de Navarre, s'étoit avancé au-devant de lui dans la campagne, & la joie d'une union si désirée y avoit attiré un concours de peuple si prodigieux, que les deux Rois furent plus d'un demi-quart-d'heure à cinquante pas l'un de l'autre sans pouvoir s'approcher. Le Roi de Navarre se jetta aux genoux du Monarque François, qui le releva aussi-tôt, & l'embrassa avec beaucoup d'affection ; ils réitérèrent leurs embrassements trois ou quatre fois, avec une extrême vivacité de part & d'autre. Ils s'entretinrent assez long-temps & avoient un air de gaieté qui témoignoit la satisfaction qu'ils avoient de se voir. Le Roi le nommoit son cher Frere, & Henri l'appelloit son Seigneur. Ce Prince lui dit en riant : *Courage, mon Seigneur, deux henris valent mieux qu'un carolus*. Le Duc de Mayenne, Général de la Ligue, s'appelloit *Charles*, & l'on fait que la monnoie d'or courante alors se nommoit *henri*, comme on dit aujourd'hui un *louis*. (*Histoire de Henri IV*)

Le Roi de Navarre témoigna la joie qu'il avoit de cette entrevue par cette Lettre, qu'il écrivit lui-même à Du-Plessis-Mornay : „ M. Duplessis, la glace est „ rompue, non sans nombre d'avertisse- „ ments, que si j'y allois, j'étois mort. „ J'ai passé l'eau en me recommandant à „ Dieu, lequel, par sa bonté, ne m'a

„ pas seulement préservé, mais fait pa-
 „ roître au visage du Roi une joie extrê-
 „ me, & au peuple un applaudissement
 „ non-pareil, même criant : *Vivent les*
 „ *Rois*, dont j'étois bien marri. Il y a
 „ eu mille particularités qu'on peut dire
 „ remarquables „. (*Hist. de Henri IV*)

Le Roi de France, Henri III, venoit
 d'être assassiné en 1589, au siege de Paris,
 qu'il avoit entrepris avec les Calvinistes,
 Anglure de Givry, homme également pru-
 dent & vertueux, s'apercevant que plu-
 sieurs Officiers des plus distingués de l'ar-
 mée se dispoient à quitter le nouveau
 Roi Henri IV, il parvint à les retenir en
 disant publiquement au Monarque : „ Je
 „ viens de voir la fleur de votre brave
 „ Noblesse, qui se réserve à pleurer la
 „ mort de son Roi quand elle l'aura ven-
 „ gée; elle attend avec impatience les com-
 „ mandements absolus du vivant. Vous
 „ êtes le Roi des braves & ne serez aban-
 „ donné que des poltrons „. (*D'Aubigné*)

Le nouveau Roi de France fit appeler
 sur le champ le Maréchal de Biron,
 dont il connoissoit les vertus militaires,
 & lui dit en l'embrassant : „ C'est en
 „ ce moment qu'il faut que vous met-
 „ tiez la main droite à ma couronne;
 „ ni mon humeur, ni la vôtre, ne veu-
 „ lent pas que je vous anime par des
 „ discours. Je vous prie, en pensant à
 „ ce qui se présente sur nos bras, allez
 „ tirer le serment des Suisses, comme
 „ vous entendez qu'il faut, & puis me

„ venez servir de pere & d'amî „. Le Maréchal lui répondit : „ Sire, c'est à ce coup que vous connoîtrez les gens de bien ; nous parlerons du reste à loisir : je ne vais point essayer , mais vous quérir ce que vous demandez „. (*Histoire d'Henri IV*)

Les négociations de ce Maréchal eurent le succès désiré , & les Suisses se mirent en marche pour se rendre auprès de Henri IV. Ce Prince les reçut avec cette affabilité qui lui étoit naturelle , & dit aux Officiers ces paroles bien honorables pour eux : „ Je vous dois le salut de mon Royaume & le mien , & je n'oublierai „ jamais le service important que vous „ me rendez aujourd'hui „.

En 1589 , Henri IV , qui n'avoit que cinq ou six mille hommes , fut attaqué à Arques , village peu éloigné de Dieppe , par le Duc de Mayenne , qui en avoit environ trente mille. Ce Prince soupçonant que les Ligueurs dans le combat tourneroient leurs principaux efforts contre son artillerie , y plaça le régiment Suisse de Glaris , sur lequel il comptoit beaucoup , & leur Colonel Galaty , sur lequel il comptoit encore plus. Ce qu'il avoit prévu étant arrivé , il vola , suivant sa coutume , où le danger étoit le plus grand. *Mon compere* , dit-il à Galaty en arrivant , *je viens mourir ou acquérir de l'honneur avec vous*. Ce mot eut le succès qu'il devoit avoir : il décida de la journée ; les Ligueurs furent repoussés de tous côtés , & enfin battus.

(Le

(*Le Grain, Décade de Henri le Grand,
& Dictionnaire cité*)

Quelques moments avant cette bataille d'Arques, on amena au Roi un Prisonnier de distinction. Henri alla à sa rencontre, & l'embrassa en souriant. Celui-ci, qui cherchoit par-tout des yeux une armée, témoignoit au Roi sa surprise de voir si peu de soldats autour de lui. *Vous ne les voyez pas-tous*, lui dit ce Prince avec la même gaieté ; *car vous n'y comptez pas Dieu & le bon droit qui m'assistent.*

C'est au sortir de cette bataille qu'il écrivit au brave Crillon cette fameuse Lettre : „ Pends-toi, brave Crillon, nous „ avons combattu à Arques, & tu n'y „ étois pas „. Il disoit aussi avant cette journée, „ qu'il étoit Roi sans Royaume, „ mari sans femme, & guerrier sans argent „. (*Journal de l'Etoile*)

L'armée des Royalistes & celle des Ligueurs étoient prêtes à en venir aux mains dans les plaines d'Ivry, en 1590. La veille de la bataille, le Colonel Thifche, Commandant des Allemands qui suivoient le drapeau de Henri IV, se vit forcé, par la mutinerie des siens, de demander de l'argent qui leur étoit dû, avec menace de ne point prendre part à l'action s'ils n'étoient payés. Le Roi lui répondit avec aigreur : „ Comment, Colonel, est-ce le fait d'un „ homme d'honneur de demander de l'argent quand il faut prendre les ordres „ pour combattre „ ? Thifche se retira tout confus, sans rien repliquer. Le len-

demain , lorsque Henri eut rangé ses troupes en bataille , il se souvint de ce qui s'étoit passé la veille & courut réparer ses torts. „ Colonel , dit-il publiquement à „ Thifche , nous voici dans l'occasion ; „ il peut se faire que j'y demeurerai. Il „ n'est pas juste que j'emporte l'honneur „ d'un brave Gentilhomme comme vous. „ Je déclare donc que je vous reconnois „ pour un homme de bien , & incapable de faire une lâcheté „ ; & en même temps il embrassa très - cordialement l'Officier Allemand , qui lui répondit avec transport : „ Ah , Sire ! en me rendant „ l'honneur , vous m'ôtez la vie , & j'en „ serois indigne si je ne la sacrifiois aujourd'hui à votre service. Si j'en avois „ mille , je les mettrois toutes à vos „ pieds „. En effet , il s'exposa si fort à tous les dangers , qu'il tomba mort percé de mille coups. (*Perefixe*)

Immédiatement avant l'action , Henri parcourut tous les rangs de son armée. Il montra aux soldats son casque surmonté d'un panache blanc , & leur dit , avec cette ardeur qui se communique : „ Enfants , „ si les cornettes vous manquent , voici „ le signe du ralliement ; vous le trouverez toujours au chemin de la victoire & de l'honneur „. (*Dictionnaire des Portraits historiques & Anecdotes des Hommes illustres*)

Dans une autre occasion , il dit simplement à ses Troupes : *Je suis votre Roi , vous êtes François , voilà l'ennemi.* Son

avant-garde ayant d'abord plié, & quelques-uns pensant à fuir : *Tournez la tête*, leur dit-il, *& si vous ne voulez pas combattre, du moins voyez-moi mourir.* (Dictionnaire cité)

Lors de la journée de cette bataille d'Ivry on perdit pendant quelque temps le Roi de vue dans la mêlée, où il se trouva seul avec douze ou treize Gentilshommes au milieu des ennemis. Il tua de sa main l'Ecuyer du Comte d'Egmont. *Il faut jouer du pistolet*, dit-il à sa Troupe; *plus d'ennemis, plus de gloire.* (Matthieu)

Tant de bravoure avoit forcé la victoire à se déclarer en faveur de ce Prince, qui vouloit qu'on épargnât le sang de ses Sujets rebelles. Il fit crier dans la déroute : *Sauvez les François, & main-basse sur l'Etranger.*

La seule faute que l'on pourroit peut-être reprocher à ce Prince dans cette journée, est d'avoir trop exposé sa personne. Après la bataille le Maréchal de Biron lui dit : „ Sire, vous avez fait aujourd'hui „ le devoir du Maréchal de Biron, & le „ Maréchal de Biron a fait ce que devoit „ faire le Roi „. (*Histoire de Henri IV*)

Le soir même de cette mémorable journée, le Roi soupant au château de Rosny, on lui annonça que le Maréchal d'Aumont, un de ses plus braves Officiers, venoit lui rendre compte de quelque chose. Ce bon Prince se leva aussi-tôt, alla au-devant de lui, l'embrassa tendrement, & le fit assiseoir à table, avec ces paroles obligeantes : *Il est bien raisonnable que vous soyez*

*du festin , puis que vous m'avez si bien servi
à mes noces. (Perefixe)*

François de Pas , un des meilleurs Officiers de l'armée de Henri IV , fut tué dans cette bataille d'Ivry , en combattant héroïquement sous les yeux de son Roi. Ce Prince , touché de ce qu'il venoit de voir , & de ce qu'il savoit depuis longtemps de cette famille guerriere , s'écria : *Ventre-saint-gris , j'en suis fâché ; n'y en a-t'il plus ?* On lui répond que la veuve est grosse. *Eh bien ,* repliqua-t'il , *je donne au ventre la même pension que cet Officier avoit. (Mémoires de Feuquieres.)*

La ville de Chartres avoit embrassé le parti de la Ligue. Henri IV l'assiégea en 1591 ; mais deux assauts donnés avec perte avoient rebuté le Roi , qui , se voyant pressé par le Chancelier d'en faire donner un troisieme , lui dit d'un air irrité : *Allez-y donc vous-même ; je ne suis pas accoutumé de faire si bon marché du sang de ma Noblesse.*

Quelques jours après , les assiégés capitulerent ; & lorsqu'il fut sur le point de faire son entrée dans la ville , il fut arrêté par une députation des habitants. Le Magistrat qui portoit la parole , lui fit une longue & ennuyeuse harangue. Il commença par dire qu'il reconnoissoit que la ville étoit assujettie à Sa Majesté par le droit divin & par le droit romain. Le Vainqueur impatient dit , en poussant son cheval pour entrer : *Ajoutez-y , & par le droit canon. (Histoire de France du Pere de Châlons.)*

Le même Prince étant fatigué de la grande traite qu'il avoit été obligé de faire pour le secours de Cambray, & passant par Amiens, on vint lui faire une harangue. L'Orateur la commença par les titres de *très-grand, très-clément, très-magnanime* . . . „ Ajoutez aussi, dit le Roi, & „ *très-las* ; je vais me reposer, j'écoute- „ rai le reste une autre fois „. (*Journal de l'Etoile*)

Ce Prince fit sentir également le ridicule d'un autre Harangueur qui s'étoit présenté à l'heure de son dîner. Il avoit commencé son discours par ces mots : *Annibal partant de Carthage, Sire, . . .* & en resta là. *Ventre-saint-gris*, dit le Roi, *Annibal partant de Carthage avoit dîné, & je vais en faire autant.* (*Dictionnaire des Portraits historiques & Anecdotes des Hommes illustres*)

Ayant dit par deux fois à un autre Discoureur qu'il abrégéât, & voyant qu'il n'en faisoit rien, il le laissa là, & s'en alla, en disant : *Vous direz donc le reste à maître Guillaume* ; c'étoit le bouffon de la Cour. (*Dictionnaire ci té*)

Le 11 Octobre de cette même année 1591, le Roi se rendit à Sedan pour assister au mariage du Vicomte de Turenne. Ce Prince s'étant retiré, après avoir vu coucher la mariée, & le Vicomte l'ayant conduit dans son appartement, lui dit : „ Sire, Votre Majesté m'a fait aujourd'hui beaucoup d'honneur, je veux lui „ en témoigner ma reconnoissance : je

„ la prie de m'excuser , & de n'être pas
„ inquiète si je ne couche sous le même
„ toit , pour veiller à la sûreté de sa per-
„ sonne ; j'y ai mis bon ordre „. Le Roi
lui demanda de quoi il s'agissoit. „ Sire ,
„ lui répondit-il , vous le saurez demain
„ matin , je n'ai pas le temps de vous
„ le dire „. Il part aussi-tôt avec un corps
de troupes qu'il avoit préparé , se rend
maître de la ville de Stenay , & vient en
apporter la nouvelle au Roi à son lever.
„ Ventre-saint-gris , lui dit ce Prince ,
„ je serois souvent de semblables maria-
„ ges , & je serois bientôt maître de mon
„ Royaume , si les nouveaux mariés me
„ faisoient de pareils présents de noces.
„ Mais en attendant , allons à nos affai-
„ res „. Aussi-tôt il monte à cheval , se
met à la tête de ses troupes , & va faire
le siege de Rouen. (*Histoire de Henri IV*)

Le Baron de Rosny , qui accompagnoit
le Roi à cette attaque , ayant voulu lui
faire quelque remontrance sur ce qu'il ex-
posoit trop sa personne , dont dépendoit
le destin de la France : „ Mon ami , lui ré-
„ pondit ce valeureux Prince , je ne puis
„ faire autrement , car puisque c'est pour
„ ma gloire & pour ma Couronne que je
„ combats , ma vie & toute autre chose
„ ne me doivent sembler rien au prix „.
(*Mémoires de Sully*)

Lors de la journée de ce siege , & dans
une action fort chaude vers le pont d'Au-
male , le Roi reçut un coup de feu dans
les reins , au défaut de la cuirasse. Cette

bleffure cependant ne l'empêcha point de combattre au-delà du pont. Mais la rumeur de ce coup, dit Le-Grain, fut si grande & porta tellement l'épouvante parmi les troupes, que Sa Majesté fut contrainte de se montrer dans plusieurs quartiers, jusques-là que l'ennemi en ayant eu le bruit, envoya aussi-tôt un Trompette, sous prétexte de demander l'échange de quelques prisonniers. Le Roi se fit amener le Trompette, auquel il dit :
 „ Je fais bien pourquoi vous êtes envoyé ;
 „ dites au Duc de Parme, votre maître,
 „ que vous m'avez vu sain & gaillard,
 „ & bien préparé à le recevoir quand il
 „ voudra „. (*Décade de Henri le Grand*)

Ce fut en cette occasion que Duplessis-Mornay lui écrivit cette Lettre : „ Sire,
 „ vous avez assez fait l'Alexandre, il est
 „ temps que vous soyez Auguste : c'est à
 „ nous de mourir pour vous, & c'est là
 „ notre gloire ; à vous, Sire, de vivre pour
 „ la France, & j'ose dire que ce vous est
 „ un devoir „. (*Notes sur la Henriade*)

Ce siege n'eut pas le succès désiré. On en attribua la faute au Maréchal de Biron ; mais quoique le Roi jugeât cette faute irréparable, & qu'il en fût fort mauvais gré à ce Commandant, il se donna bien de garde d'en laisser rien paroître. Rien ne marque mieux combien Henri IV se croyoit obligé d'avoir des égards & de la complaisance pour le Maréchal de Biron, que ce que dit ce Prince au jeune Châtillon dans une occasion où celui-ci ou-

vrit un fort bon avis , mais contraire à celui de ce Maréchal : „ Les oisons veu-
 „ lent mener paître les oies. Quand vous
 „ aurez la barbe blanche , peut-être en
 „ ferez-vous quelque chose ; mais à cette
 „ heure , je ne trouve pas bon que vous
 „ en parliez si hardiment : cela n'est bon
 „ qu'à mon pere que voici „, en montrant Biron , qui avoit menacé de se retirer. „ Il faut , poursuivit-il , en lui tendant les bras , que tous tant que nous sommes , allions à son école „. (*Pierre Matthieu*)

Henri IV n'avoit pas quinze mille hommes , lorsqu'en 1593 il assiégea Paris , où il restoit alors au moins deux cent mille habitants. Il auroit pu prendre cette Ville par famine ; mais sa compassion pour les assiégés faisoit que les soldats eux-mêmes , malgré les défenses des Généraux , vendoient des vivres aux Parisiens. Un jour que , pour faire un exemple , on alloit pendre deux payfans qui avoient amené des charrettes de pain à une poterne , Henri les rencontra , en allant visiter ses quartiers : ils se jetterent à ses genoux , & lui remontrèrent qu'ils n'avoient que ce moyen pour gagner leur vie. *Allez en paix* , leur dit le Roi , en leur donnant aussi-tôt l'argent qu'il avoit sur lui ; *le Béarnois est pauvre* , ajouta-t'il , *s'il en avoit davantage il vous le donneroit*. (Dictionnaire des Portraits historiques & Anecdotes des Hommes illustres)

On conseilloit à ce Prince de prendre
 Paris

Paris d'affaut, avant l'arrivée des troupes auxiliaires que le Roi d'Espagne envoyoit pour soutenir la Ligue; mais Henri ne voulut jamais consentir à exposer cette Capitale aux horreurs qu'éprouve une Ville prise d'affaut : „ Je suis, disoit-il, „ le vrai pere de mon peuple; je ressem- „ ble à cette vraie mere qui se présenta „ devant Salomon : j'aimerois mieux n'a- „ voir pas de Paris, que de l'avoir tout „ ruiné & tout dissipé par la mort de tant „ de personnes „. (*Dictionnaire cité*)

Pendant le siege de cette Ville, le Duc de Nemours qui commandoit les assiégés, fit sortir les bouches inutiles. Le Conseil du Roi s'opposa à ce qu'on leur accordât le passage; mais ce Prince ayant appris à quelle horrible nécessité ces malheureux étoient réduits, il ordonna qu'on les laissât passer. „ Je ne m'étonne pas, „ disoit-il, si les Chefs de la Ligue & les „ Espagnols ont si peu de compassion de „ ces pauvres gens-là; ils n'en sont que „ les tyrans; mais pour moi qui suis „ leur Roi, je ne puis entendre le récit de „ ces calamités sans en être touché jusqu'au „ fond de l'ame, & sans desirer ardemment „ d'y apporter remede „. (*Prefixe*)

La réponse de Henri IV au Cardinal de Gondy & à l'Archevêque de Lyon, qui étoient les Députés ordinaires des Parisiens pendant le siege de leur Ville, servira encore à peindre l'ame généreuse & sensible de ce Prince. Ces deux Prélats, dans la premiere audience qu'ils eurent de

Henri, lui présenterent un écrit de la part des Parisiens, dans lequel on ne lui donnoit que le titre de *Roi de Navarre*. Henri IV, après avoir lu l'écrit, leur dit :

„ Si je n'étois que Roi de Navarre, je
„ n'aurois que faire de pacifier Paris &
„ la France; & toutefois sans m'arrêter
„ à cette formalité, sachez que je desire
„ plus que tout autre de voir mon Royaume
„ en repos. Je ne suis point dissimulé,
„ je dis rondement & sans feintise ce que
„ j'ai sur le cœur : j'aurois tort de vous
„ dire que je ne veux point une paix générale;
„ je la veux, je la desire. Pour
„ avoir une bataille, je donnerois un
„ doigt; & pour la paix générale, deux.
„ J'aime ma ville de Paris; c'est ma fille
„ aînée, j'en suis jaloux : je lui veux faire
„ plus de bien, plus de grace & plus de
„ miséricorde qu'elle ne m'en demande;
„ mais je veux qu'elle m'en sache gré,
„ & non au Duc de Mayenne, ni au Roi
„ d'Espagne. S'ils lui avoient moyenné
„ la paix & la grace que je lui veux faire,
„ elle leur devoit ce bien; elle les tiendrait
„ pour libérateurs, & non pas moi,
„ ce que je ne veux pas. Davantage,
„ continua le Monarque, ce que vous
„ demandez, de différer la reddition de
„ Paris jusqu'à une paix universelle, qui
„ ne peut se faire qu'après plusieurs allées
„ & venues, c'est chose trop préjudiciable
„ à ma ville de Paris, qui ne peut attendre
„ un si long temps : il est déjà mort tant de
„ personnes de faim !

„ Vous, Monsieur le Cardinal, en de-
 „ vez avoir pitié ; ce sont vos ouailles,
 „ de la moindre goutte du sang desquel-
 „ les vous serez responsable devant Dieu ;
 „ & vous aussi, Monsieur de Lyon, qui
 „ êtes le Primat par-dessus les autres Evê-
 „ ques. Je ne suis pas bon Théologien ;
 „ mais j'en fais assez pour vous dire que
 „ Dieu n'entend pas que vous traitiez ainsi
 „ le pauvre peuple qu'il vous a recom-
 „ mandé „. Les Députés lui ayant ré-
 „ pondu que si Paris se rendoit sans l'agré-
 „ ment du Duc de Mayenne, ce Prince
 „ viendrait le reprendre avec toutes les for-
 „ ces de l'Espagne. „ S'il y vient, dit le
 „ Roi, lui & tous ses Alliés, *pardieu*,
 „ nous les battons bien, & leur mon-
 „ trerons que la Noblesse Françoisé fait
 „ se défendre. J'ai juré contre ma cou-
 „ tume ; mais je vous dis encore que
 „ par le Dieu vivant, nous ne souffri-
 „ rons point cette honte „. (*Mémoires de*
Sully)

La Religion que Henri IV professoit
 étoit un prétexte pour plusieurs Sujets
 rebelles de fomenter les divisions : c'est
 pourquoi les meilleurs amis de ce Prince,
 & Rosny lui-même, quoique Calviniste,
 conseillèrent à leur maître d'embrasser la
 Communion Romaine. Les Ministres Pro-
 testants avoient avoué à Henri qu'on pou-
 voit faire son salut dans l'Eglise Romaine.
 Ce Prince prit en conséquence la politi-
 que pour guide, puisqu'elle laissoit sa
 conscience en sûreté, & s'écria un jour

assez plaifamment : *Ventre-saint-gris ,
Paris vaut bien une Messe.*

Plusieurs Seigneurs Protestants n'approuvoient cependant pas la démarche de Henri IV , & le fatiguoient par leurs représentations ; c'est ce qui le faisoit écrire à Gabriëlle d'Estrées : „ Ce sera
„ Dimanche que je ferai le saut périlleux.
„ A l'heure que je vous écris j'ai cent
„ importuns sur les bras , qui me feront
„ haïr Saint-Denis comme vous faites
„ Mantes , &c „. (*Recueil de ses Lettres*)

La Cour se trouva très-nombreuse à Saint-Denis , où devoit se faire la cérémonie de l'abjuration , & tout s'y passa avec beaucoup d'appareil & de pompe. Les rues étoient tapissées & jonchées de fleurs. Une quantité prodigieuse de peuple faisoit retentir l'air de ses acclamations & de cris redoublés de *vive le Roi* , levant les mains au Ciel. Les femmes versoit des larmes de joie , & crioient sans cesse : „ Dieu le bénisse , & le veuille
„ bientôt amener dans notre Eglise de
„ Notre-Dame.

A l'entrée de l'Eglise de l'Abbaye de Saint-Denis , mais en-dedans , il trouva l'Archevêque de Bourges en habits pontificaux , assis dans un fauteuil de damas blanc aux armes de France , & aux côtés de ce Prélat , qui dans cette cérémonie faisoit l'office de Grand-Aumônier , le Cardinal de Bourbon , plusieurs Evêques , & les Religieux de l'Abbaye qui l'attendoient avec la Croix , le livre des Evan-

giles & l'eau bénite. Le Roi s'étant approché, l'Archevêque lui demanda : Qui êtes-vous ? *Je suis le Roi*, répondit Henri. Que demandez-vous ? *Je demande d'être reçu au giron de la sainte Eglise Catholique, Apostolique & Romaine*. Le voulez-vous sincèrement ? *Oui, je le veux & je le desire*; à l'instant s'étant mis à genoux, il fit sa profession de Foi en ces termes : *Je proteste & jure, à la face du Tout-Puissant, de vivre & de mourir en la Religion Catholique, Apostolique & Romaine; de la protéger & défendre envers tous, au péril de mon sang & de ma vie; renonçant à toutes hérésies contraires à icelle*. Ensuite il remit à l'Archevêque un papier sur lequel cette profession étoit écrite & signée de sa main. Le Prélat, en le relevant, lui fit baiser son anneau, prononça son absolution, lui donna la bénédiction & l'embrassa. (*Hist. de Henri IV*)

La ville de Meaux, qui étoit du parti de la Ligue, ayant été informée de la conversion de Henri IV, le reconnut aussitôt pour son légitime Souverain. Le Duc de Mayenne fit des reproches à Vitry, qui étoit Gouverneur de la Ville, de ce qu'il l'avoit trahi en livrant Meaux au Roi. Vitry répondit à son Envoyé : „ Vous „ me pressez trop, vous me ferez à la „ fin parler en soldat : je vous demande „ si un larron ayant volé une bourse, me „ l'avoit donnée en garde, & si après „ reconnoissant le vrai propriétaire, je „ lui rendois la bourse, & refusois de la

„ donner au voleur qui me l'auroit confi-
„ fiée , aurois-je , à votre avis , fait acte
„ mauvais & de trahison ? Ainsi est-il de
„ la ville de Meaux „ (*Mémoires pour
l'Histoire de France*)

L'exemple de Vitry fut suivi par plusieurs autres Gouverneurs de Places du parti de la Ligue. Enfin Paris lui ouvrit ses portes le 22 Mars 1594 , par l'habileté du Comte de Brissac , Gouverneur de la Ville , aidé des sieurs de Vic , de Berlin , du Président le Maître , de Molé & autres membres du Parlement , du Prévôt des Marchands Lhuillier , & des Echevins. Les Troupes du Roi se saisirent aussi-tôt du Louvre , du Palais , du grand & petit Châtelet. Il ne restoit plus aux Espagnols que la Bastille , le Temple & les quartiers de Saint-Antoine & de Saint-Martin où ils s'étoient cantonnés. Ainsi ils se trouvoient fort embarrassés. Mais Henri IV fit dire au Duc de Feria & à Dom Diégo d'Evoira , qui étoient à leur tête , qu'ils pouvoient sortir de Paris & se retirer en toute assurance. Il traita avec la même douceur les Cardinaux de Plaisance & de Pellevé , quelque ressentiment qu'il eût pu conserver de leur conduite à son égard. Soissons fut l'endroit où se retirèrent tous ces ennemis du Roi , à la faveur d'une bonne escorte. Sa Majesté voulut les voir sortir , & les regarda passer d'une fenêtre au-dessus de la porte de Saint-Denis. Ils le saluerent tous le chapeau fort bas & avec une profonde inclination. Il rendit le sa-

lut à tous les Chefs avec un air de bonté & une grande courtoisie, ajoutant ces paroles : *Recommandez-moi bien à votre Matre , & allez - vous - en , à la bonne heure , mais n'y revenez plus.* (*Perefixe* , Histoire de Henri IV)

Ce Prince signala son entrée dans sa Capitale par ce trait d'équité. Des Sergents venoient d'arrêter l'équipage de Lanoue, un de ses Officiers, pour des engagements que son illustre pere avoit pris en faveur de la bonne cause. Ce fier & valeureux Officier alla se plaindre à l'instant d'une insolence si marquée. *Lanoue*, lui dit publiquement le Roi, *il faut payer ses dettes, je paie bien les miennes.* Après cela il le tira à l'écart, & lui donna ses pierreries, pour les engager aux créanciers à la place du bagage qu'ils lui avoient pris. (*Perefixe*)

Le Roi s'étoit mis en marche pour aller rendre ses actions de graces dans l'Eglise de Notre-Dame. Le peuple ne cessoit de lui témoigner sa joie par des cris d'alégresse & de *vive le Roi*. Lorsque ce Prince eut mis pied à terre à la porte de l'Eglise, la foule devint si considérable, qu'il étoit pressé de tous les côtés. Les Capitaines de ses Gardes voulurent faire retirer cette multitude pour lui faciliter le passage. : „ Non, leur dit-il, „ j'aime mieux avoir plus de peine, & „ qu'ils me voient à leur aise; car ils „ sont affamés de voir un Roi „. (*Journal de l'Etoile*)

„ J'ai reçu un plaisant tour à l'Eglise,
 écrivoit-il à Gabriëlle d'Estrées, en cette
 occasion ou en une autre semblable :
 „ une vieille femme, âgée de quatre-vingts
 „ ans m'est venue prendre par la tête,
 „ & m'a baisé : je n'en ai pas ri le pre-
 „ mier „. (*Recueil des Lettres de Hen-
 ri IV*)

La satisfaction que ce Monarque goûta
 pendant cette heureuse journée avoit en-
 core augmenté sa gaieté naturelle. Se mer-
 tant à table pour souper à l'Hôtel-de-Vil-
 le, il dit en riant & en regardant ses pieds,
 „ qu'il s'étoit crotté en venant à Paris,
 „ mais qu'il n'avoit pas perdu ses pas „.
 (*Tablettes historiques des Rois de France*)

Il fit venir le lendemain à son dîner le
 Secrétaire Nicolas ; c'étoit un homme as-
 sez connu à la Cour, il étoit homme d'es-
 prit, & se piquoit de faire des vers. „ C'é-
 „ toit, dit Brantôme, un gros réjouï, bon
 „ compagnon, d'un esprit assez diver-
 „ tissant, que son tempérament rendoit
 „ enclin à la bonne chère „. C'est ce qui
 engagea Henri IV à le faire venir à son
 dîner. *Monsieur Nicolas*, lui dit le Roi,
quel parti suiviez-vous pendant les trou-
bles? „ A la vérité, Sire, j'avois quitté
 le Soleil pour suivre la Lune „. *Mais que-*
dis-tu de me voir à Paris comme j'y suis?
 „ Je dis, Sire, qu'on a rendu à César
 „ ce qui appartenoit à César, comme il
 „ faut rendre à Dieu ce qui appartient à
 „ Dieu „. *Ventre-saint-gris, on ne me l'a*
pas rendu à moi, on me l'a bien rendu.

Brissac, Gouverneur de Paris, & quelques autres, qui avoient stipulé leurs intérêts avant de rendre à César ce qui lui appartenoit, étoient présents à cet entretien. (*Histoire de Henri IV*)

Villeroy, un des Chefs du tiers-parti, ne fut pas des premiers à rendre son hommage à Henri IV; la nécessité seule fixa son irrésolution, ou l'obligea à forcer son inclination : quoiqu'il ne tint, ainsi que son fils, que quelques Places assez peu importantes, cependant il sut se faire acheter très-chèrement de ce Prince. Le Roi étant allé un jour à Villeroy faire une simple collation avec douze ou quinze personnes de sa Cour, il leur dit à table : „ Mes „ amis, nous sommes tous à table d'hôte ; faisons bonne chère pour notre argent, car nous avons un Hôte qui nous „ fera bien payer l'écot „. (*Journal de l'Etoile*)

Les Magistrats de Paris, le lendemain que cette Ville se rendit au Roi, présenterent à ce Prince de l'hypocras, des dragées & des flambeaux, & supplierent Sa Majesté d'excuser la pauvreté de sa ville de Paris. Il leur dit : „ qu'il les remer- „ cioit de ce que le jour de devant ils „ lui avoient fait présent de leur cœur & „ maintenant de leurs biens; qu'il les acceptoit avec le plus grand plaisir; & „ ajouta que, pour leur en donner la „ preuve, il demeureroit avec eux & en „ leur garde, & qu'il n'en vouloit point „ d'autre „. (*Histoire citée*)

La Duchesse de Montpensier, qui avoit le plus contribué à fomenter les dissensions, s'étant présentée devant le Roi, ce Prince l'entretint aussi cordialement que s'il n'avoit rien eu à lui reprocher. Cette Duchesse lui ayant dit, sur son entrée dans Paris, qu'elle auroit souhaité que le Duc de Mayenne, son frere, fût celui qui eût abaissé le pont à Sa Majesté pour y entrer, Henri lui répondit : „ Ventre-saint-gris, „ il m'eût peut-être fait attendre long- „ temps, & je n'y fusse pas entré si ma- „ tin „. C'est cette Dame, qui, au rapport de l'Etoile, dit en riant, que Brissac avoit plus fait que sa femme, qui en quinze ans n'avoit fait chanter qu'un cocu, au lieu que lui, en huit jours, avoit fait chanter plus de vingt mille perroquets à Paris. (*Journal de l'Etoile*)

Tous ceux qui voulurent avoir leur pardon, l'obtinrent du Monarque victorieux. Un Ligueur venant le trouver comme il jouoit à la paume : „ Venez, lui dit-il, „ soyez le bien-venu ; si nous gagnons, „ vous serez des nôtres „. (*Journal de l'Etoile*)

Comme les fideles Serviteurs de ce Prince lui représentoient que sa trop grande clémence envers ses ennemis pourroit lui porter préjudice, il fit cette réponse, qui marque toute la bonté de son cœur : „ Si „ vous & tous ceux qui tenez ce langage, „ disiez tous les jours votre paternô- „ tre de bon cœur, vous ne diriez pas „ ce que vous me dites. De moi, je re-

„ connois que toutes mes victoires vien-
 „ nent de Dieu , qui étend sur moi en beau-
 „ coup de sortes sa miséricorde , encore
 „ que j'en sois du tout indigne ; & comme
 „ il me pardonne , aussi veux-je pardon-
 „ ner , & en oubliant les fautes de mon
 „ peuple , être encore plus clément & plus
 „ miséricordieux envers lui que je n'ai été.
 „ S'il y en a qui se sont oubliés , il me
 „ suffit qu'ils se reconnoissent ; & qu'on
 „ ne m'en parle plus „. (*Journal de*
Henri IV)

La ville de Paris fut réduite sous l'o-
 béissance de Henri IV sans effusion de
 sang , à l'exception de deux ou trois Bour-
 geois qui furent tués. „ S'il étoit en moir
 „ pouvoir , disoit ce bon Roi , je rache-
 „ terois de cinquante mille écus la vie de
 „ ces deux Citoyens , pour avoir la sa-
 „ tisfaction de faire dire à la postérité que
 „ j'ai pris Paris sans qu'il y ait eu de sang
 „ répandu „. (*Tablettes historiques des*
Rois de France)

Les Espagnols occupoient encore quel-
 ques places en France : Henri IV les pour-
 suivit par-tout. Lors de la journée de Fon-
 taine-Françoise , le 5 Juin 1595 , le Roi
 s'étant exposé témérairement avec un pe-
 tit nombre de cavalerie , vit fuir devant
 lui dix-huit mille hommes commandés par
 Ferdinand de Vélasco & le Duc de Mayen-
 ne. Le Roi donnant l'exemple à ses sol-
 dats , s'étoit jetté au milieu des escadrons
 ennemis , & étoit parvenu , à force de va-
 leur & de courage , à les ouvrir & les faire

plier. Jamais il ne courut plus grand risque de sa vie. Aussi manda-t'il à sa sœur, après cette journée : *Peu s'en faut que vous n'ayez été mon héritière.* (Abrégé Chronologique de l'Histoire de France)

Gilbert Filhet de la Curée combattit dans cette action sans armure & mal monté. Une voix, qu'il reconnut pour celle du Roi, lui cria : *Garde la Curée*, dans le temps qu'un des ennemis étoit prêt à lui passer sa lance au travers du corps. Aussitôt la Curée se retourna, & tua celui qui l'attaquoit. (*Manuscrit de la Bibliothèque du Roi*)

Après l'action, la Curée vint trouver le Roi qui étoit encore à cheval, & lui accolant la cuisse, lui dit : „ Sire, il fait „ bon avoir un Maître qui vous ressem- „ ble ; car il sauve la vie pour le moins „ une fois le jour à ses Serviteurs : j'ai „ reçu aujourd'hui deux fois cette grâce „ de Votre Majesté, l'une en ce que j'ai „ participé au salut général, & la seconde „ quand il vous a plu me crier : *Garde „ la Curée* „. Voilà, lui répondit le Roi, „ comme j'aime la conservation de mes bons „ Serviteurs. (Histoire de France par Matthieu)

Henri IV disoit souvent que dans les autres occasions où il s'étoit trouvé, il avoit combattu pour la victoire ; mais que dans celle-ci il avoit combattu pour la vie. (*Prefixe*)

Il étoit accompagné dans ce combat d'un Gentilhomme nommé Mainville, qui gar-

doit son coup de pistolet chargé de deux carreaux d'acier pour le premier des ennemis qui s'approcheroit trop de Sa Majesté. Il en choisit un si à propos, qu'il lui perça la tête de part en part, & la balle vint siffler autour des oreilles du Roi. Ce Prince par la suite ne parla jamais de pistolet qu'il ne rappellât ce furieux coup. (Matthieu)

Lors de cette journée, tous les Officiers de l'armée ne cessoient de lui répéter qu'en ne se ménageant point assez, il exposoit sa personne & son Etat aux plus grands dangers. *Je n'ai pas besoin de conseil, mais d'assistance,* leur répondoit-il. Quelqu'un lui ayant donné avis de s'enfuir sur un excellent cheval turc qu'on lui tenoit tout prêt, il rejeta ce conseil timide, en disant, *qu'il y avoit plus de péril à la fuite qu'à la chasse.* (Matthieu)

Ce Prince, qui avoit un Royaume à conquérir, étoit persuadé qu'il devoit, par son exemple, échauffer le cœur de ceux qui combattoient sous lui. Lorsque dans une occasion pareille à celle de Fontaine-Françoise, Sully voulut lui reprocher, en quelque sorte, les excès de sa bravoure : *Je ne puis faire autrement,* lui répondit-il, *je combats pour ma gloire & pour ma Couronne.*

Le Duc de Guise, dans cette dernière journée de Fontaine-Françoise, poursuivit les Espagnols à Gray, & tua de sa main un Cavalier des ennemis qui lui fit un défi. Henri IV l'embrassa en lui disant : ,, Il

est bien juste que ceux qui trouvent de
„ vieux exemples de vertu devant eux les
„ imitent & les renouvellent pour ceux
„ qui viennent après eux „. (*Histoire de
France de Matthieu*)

La ville de Marseille, qui avoit donné
autrefois de si grandes marques de son
amour pour ses Rois dans les deux sieges
qu'elle soutint contre le Connétable de
Bourbon & contre Charles-Quint, paroîs-
soit avoir totalement dégénéré du patrio-
tisme de ses anciens habitants. Cette fiere
Reine de la Méditerranée avoit profité des
troubles de la Ligue pour relever son an-
cienne liberté. Elle ne vouloit plus dé-
pendre ni du Roi ni du Duc de Mayenne,
& repoussoit également loin de ses murs le
Duc d'Epéron & le Duc de Savoie. Deux
Citoyens entreprenants, nommés Casaux
& Louis d'Aix, s'étoient érigés en Tri-
buns & en Dictateurs dans son sein. Tout se
faisoit par leurs ordres : la garnison étoit à
eux, le reste des bourgeois gémissoit en
silence. Casaux & d'Aix avoient indigne-
ment traité un Trompette que le Roi leur
avoit envoyé de Lyon, pour leur proposer
un accommodement. Pour toute réponse,
ils lui avoient fait couper les oreilles, & l'a-
voient renvoyé au Roi. Ce Prince étoit bien
résolu d'aller venger cet insolent outrage ;
mais le Duc de Guise prévint son juste
ressentiment. En arrivant en Provence,
dont il venoit d'être nommé Gouverneur,
il voulut signaler la prise de possession de
son nouveau Gouvernement par la réduc-

tion de Marseille. Il gagna un Capitaine de Vaisseau, Corse de Nation, en qui les deux Tyrans de Marseille avoient toute confiance. Il étoit chargé de la garde d'une porte, la seule qui s'ouvroit le matin pour laisser sortir Casaux & d'Aix, qui alloient tous les jours reconnoître les environs, dans la crainte de quelque surprise Libertat (c'étoit le nom du Capitaine Corse) étoit convenu avec le Duc de Guise d'enfermer, un jour indiqué, les deux Chefs hors de la ville; que pendant ce temps-là, lui & les bourgeois royalistes feroient main-basse sur la garnison, & ouvriroient leurs portes aux secours qu'il auroit soin de faire approcher de la place. La chose réussit, quoiqu'un seul des Chefs fût sorti de la ville ce jour-là, qui étoit le 17 Février : la porte se ferme sur lui, le peuple crie *vive le Roi*, & court aux armes. Casaux arrive étonné à la porte où étoit Libertat, lui demande le sujet de cette émeute : Libertat lui répond par un coup de pique qui le renverse sur le carreau. La cavalerie du Duc de Guise entra dans la ville. Louis d'Aix, qui en étoit sorti, se fait monter sur le rempart par une corde qu'on lui jette. Il se retranche dans un quartier avec six cents Espagnols : il ne peut tenir contre la furie des Marseillois ; il s'échappe, & les Espagnols se sauvent vers la flotte qui les avoit amenés. Tout ce qui avoit été du parti des Tyrans fut massacré sans pitié. Ainsi les Marseillois vengerent eux-mêmes ce Mo-

narque de l'insulte qu'il avoit reçue devant leur ville; ils vengerent aussi en même temps leur patriotisme. Henri IV en apprenant cette grande nouvelle, s'écria dans le premier mouvement de sa joie : *C'est maintenant que je suis Roi !* Paroles flatteuses pour les habitants de cette ville opulente : elles montrent le cas qu'il faisoit de leur attachement & de leur fidélité, & celui que la Nation elle-même en doit faire. (*Histoire du Patriotisme François*)

En 1596 les Espagnols menaçoient la ville de Calais; Henri IV dépêcha Sancy, un de ses Officiers, en Angleterre, afin d'engager la Reine Elisabeth à le secourir; ce qu'elle pouvoit faire avec d'autant plus de facilité, que le Comte d'Essex étoit dans la Manche avec une flotte nombreuse. La Reine dit à Sancy, qu'elle feroit savoir au Roi ses intentions par l'Ambassadeur qu'elle avoit auprès de lui. C'étoit Mylord Sidney, qui dit nettement à ce Prince, que la Reine avoit des desseins plus importants pour le bien de ses Etats que de secourir Calais; qu'elle feroit cependant ses efforts pour empêcher les Espagnols de le prendre, s'il vouloit consentir à l'engager à la Couronne d'Angleterre jusqu'au paiement des sommes prêtées à Sa Majesté depuis que la Reine l'aidoit à soutenir la guerre contre ses ennemis. Le Roi reçut fort mal cette proposition, & dit, en tournant le dos au Mylord, *que s'il avoit à être mordu, il aimoit autant l'être*

tre par un lion que par une lionne. (Matthieu, Liv. IV, & Histoire de Henri IV)

Le Roi résolut de tout tenter pour secourir Calais ; mais n'ayant aucunes troupes avec lui pour entreprendre de forcer le camp des assiégeants, il prit le seul parti qui lui restoit, de se jeter lui-même dans la place, à la tête de ceux qui voudroient le suivre. Il s'embarqua par deux fois, & il fut toujours repoussé par les vents contraires. Ce Prince apprit bientôt la perte de cette place. Au lieu d'en témoigner du chagrin, il s'écria avec un visage serein, comme si cet accident ne l'eût point affligé : „ Or sus, mes amis, il n'y a
 „ plus de remède, Calais est pris ; mais
 „ il ne faut pas pourtant s'étonner ni
 „ perdre courage, puisque c'est dans les
 „ afflictions que les vaillants hommes s'é-
 „ vertuent & se renforcent d'espérance.
 „ C'est une chose ordinaire à la guerre
 „ de gagner dans un temps & de per-
 „ dre dans un autre. Les ennemis ont
 „ eu leur tour, & avec l'assistance de
 „ Dieu (qui ne m'a jamais délaissé quand
 „ je l'ai prié de bon cœur), nous aurons
 „ le nôtre ; & ainsi il ne nous faut plus
 „ penser à faire des plaintes & doléances,
 „ ni user de blâme ou de reproches con-
 „ tre aucuns ; au contraire, célébrons avec
 „ honneur la mémoire des morts ; ne dé-
 „ nions point les louanges dues à la gé-
 „ néreuse défense des vivants, & regar-
 „ dons à chercher les moyens pour, avec
 „ usure, prendre notre revanche sur les

„ ennemis, & faire en sorte, comme je
„ l'espère, avec la faveur du Ciel, que
„ cette place demeure seulement autant
„ de jours entre les mains des Espagnols,
„ que nos devanciers l'ont laissée d'an-
„ nées entre les mains des Anglois,, (*Mé-
moires de Sully*)

La malheureuse situation des finances obligea ce Monarque à faire convoquer, cette même année 1596, les Notables dans la ville de Rouen. Lorsque tous ceux qui devoient se trouver à cette assemblée furent arrivés, ce Prince se rendit dans la grande salle de Saint-Oüen, accompagné du Légat, de plusieurs Cardinaux & Evêques, des plus grands Seigneurs du Royaume, des premiers Présidents des Cours souveraines, de plusieurs Gentilshommes, d'un grand nombre de Sénéchaux & Magistrats des villes, & enfin de ceux qui avoient été choisis librement pour y assister; car le Roi n'avoit voulu nommer personne. Il fit l'ouverture de l'assemblée par ce discours, bien digne de la haute idée que l'on a de ce Prince : „ Si je faisois
„ gloire, dit-il, de passer pour un excellent Orateur, j'aurois apporté ici plus
„ de belles paroles que de bonne volonté; mais mon ambition tend à quelque
„ chose de plus haut que de parler, j'aspire aux glorieux titres de *Libérateur*
„ & de *Restaurateur de la France*. Par
„ la grace divine, par les bons conseils
„ de mes Serviteurs qui ne font profession des armes, par l'épée de ma brave

„ & généreuse Noblesse, par mes peines
 „ & mes labeurs, je l'ai sauvée de per-
 „ te; sauvons - la à cette heure de ruine.
 „ Participez, mes Sujets, à cette seconde
 „ gloire avec moi, comme vous avez par-
 „ ticipé à la première. Je ne vous ai point
 „ ici appelés, comme faisoient mes Pré-
 „ décesseurs, pour vous obliger d'approu-
 „ ver aveuglément mes volontés : je vous
 „ ai fait assembler pour recevoir vos con-
 „ seils, pour les croire & pour les suivre,
 „ en un mot, pour me mettre en tutelle
 „ entre vos mains : c'est une envie qui ne
 „ prend guere aux Rois, aux barbes gri-
 „ ses & aux victorieux comme moi; mais
 „ l'amour que je porte à mes Sujets, &
 „ l'extrême desir que j'ai de conserver
 „ mon Etat, me font trouver tout facile,
 „ tout honorable „. (*Prefixe*)

Après cette première séance, le Roi
 demanda à la Duchesse de Beaufort, sa
 Maîtresse, qui avoit entendu son discours,
 cachée derrière une tapisserie, ce qu'elle
 en pensoit : „ Je n'ai jamais, dit-elle,
 „ oui mieux parler; j'ai été seulement sur-
 „ prise d'entendre Votre Majesté parler
 „ de se mettre en tutelle „. *Ventre-saint-*
gris, lui répondit le Roi, *il est vrai; mais*
je l'entends avec mon épée au côté.

Le même jour à son dîner, on parla du
 sieur Langlois, Prévôt des Marchands,
 qui avoit été chargé de haranguer Sa Ma-
 jesté pour le Tiers-Etat, & qui avoit été
 tellement embarrassé pour prononcer son
 discours, que l'Avocat Talon, alors Eche-

vin, avoit été obligé de prendre la parole pour lui ; ce qu'il fit vertueusement , dit l'Auteur du Journal de Henri IV. Le Roi dit en riant : „ si mon Prévôt a la „ langue au talon , il n'en est pas moins „ honnête homme , & je ne l'en estime „ pas moins ,,. (*Journal de Henri IV*)

Les Espagnols qui étoient toujours restés en France , avoient , en 1597 , surpris la Ville d'Amiens , qui n'étoit défendue que par ses habitants. Le 11 Mars , Hernandès - Teillo - Porto - Carrero , vieil Officier Espagnol , avoit fait déguiser en payfans & payfannes , apportant des denrées à vendre au marché , une trentaine d'Espagnols. Ceux-ci embarrassèrent une des portes de la Ville , & amusèrent le corps-de-garde , en versant à l'entrée , une charrette chargée de sacs pleins de noix , dont l'un se délia ; & pendant ce temps-là , des troupes Espagnoles , cachées à la faveur des haies , s'approchèrent , firent main-basse sur le corps-de-garde , & s'emparèrent de la Ville. Le Roi apprit cette nouvelle la nuit d'après , au sortir d'un bal que le Maréchal de Biron lui avoit donné. Il en fut consterné. „ C'est un coup „ du Ciel , dit - il ; ces pauvres gens , „ pour avoir refusé une petite garnison „ que je leur voulois donner , se sont „ perdus ,,. Puis songeant un peu : „ C'est „ assez faire le Roi de France , reprit-il , „ il est temps de faire le Roi de Navarre ,,. En se tournant vers la Duchesse de Beaufort qui pleuroit , ce Prince lui dit : „ Ma

„ Maîtresse, il faut quitter nos armes,
„ & monter à cheval pour faire une autre
„ guerre „. (*Journal de l'Etoile*)

Henri IV reprit cette Ville, malgré les efforts du Cardinal Archiduc d'Albert, qui étoit à la tête d'une puissante armée Espagnole. Ce Général n'osa présenter le combat à Henri, & se retira; ce qui fit dire à ce Prince, „ que l'Archiduc étoit „ venu en Capitaine, & s'en étoit retourné en Prêtre. Je me retire mal satisfait, dit-il encore en badinant, de la courtoisie des Espagnols, qui n'ont pas voulu s'avancer d'un seul pas pour me recevoir, & ont refusé de mauvaise grace l'honneur que je leur faisois „. (*Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, & Préfixe*)

Lorsque le Gouverneur de la Ville pour le Roi d'Espagne eut rendu les clefs aux Officiers François, on le conduisit à Henri IV, qui étoit à cheval à une demi-lieue de-là. Ce Gouverneur, avant de s'approcher du Roi, mit pied à terre, & accolant la cuisse de ce Prince, lui dit en italien, „ qu'il rendoit cette place entre les mains d'un Roi soldat, puis, „ qu'il n'avoit pas plu à son Maître de le faire secourir par des Capitaines soldats „. (*Davila*)

Il y eut en 1598, le 2 Mai, un traité de paix conclu entre la France & l'Espagne. On représentoit à Henri IV, avant la signature de ce traité, que Philippe II, son ennemi, étoit moribond, & qu'il lui

seroit facile d'abaissier une Puissance qui ne se soutenoit que par la politique raffinée de ce Monarque. Mais Henri IV répondit constamment „ que s'il desiroit la „ paix, ce n'étoit pas qu'il craignît les „ incommodités de la guerre; qu'il vou- „ loit procurer à la Chrétienté les moyens „ de se reposer; qu'il savoit bien que dans „ la situation où étoient les affaires, il „ pourroit retirer de grands avantages de „ la guerre; mais qu'étant une chose bar- „ bare, contre les loix & la nature du „ Christianisme, de faire la guerre pour „ l'amour de la guerre, un Prince Chré- „ tien ne devoit jamais refuser la paix, „ à moins qu'elle ne lui fût tout-à-fait „ défavantageuse „. (*Histoire de Hen- ri IV*)

Henri IV élevé sur le Trône de France, n'oublia jamais que Dieu s'étoit servi de ses Sujets Huguenots, & sur-tout des Villes de la Rochelle, Bergerac & Montauban, pour le tirer de l'oppression de l'Espagne, pour l'aider à faire valoir ses droits, & pour sauver sa vie même des fureurs de la Ligue. Un jour que les Députés de la Rochelle lui furent présentés, il nomma les Rochellois *ses bien bons amis*; paroles que la reconnoissance seule avoit dictées à ce Prince, qui eut plusieurs fois à se plaindre de ce que la Rochelle & les autres villes Calvinistes n'avoient rien conservé de leurs premiers sentiments d'honneur. Henri IV continua cependant toujours de leur accorder sa faveur; & pour

justifier en quelque sorte ses bienfaits, il apportoit souvent, dit Sully, différents traits de l'inviolable attachement de la Province du Poitou, lorsqu'on n'y écoutoit, suivant son expression, ni les *Bouillons*, ni les *Brouillons*. (Mémoires de Sully)

Les Protestants demandoient à Henri IV des Places de sûreté : „ Je suis, leur dit-
 „ il, la seule assurance de mes Sujets ;
 „ je n'ai encore manqué de foi à per-
 „ sonne „. Et comme on lui objectoit
 que Henri III, son prédécesseur, leur en
 avoit bien donné : „ Le temps, repli-
 „ qua-t'il, faisoit qu'il vous craignoit,
 „ & ne vous aimoit point ; moi, je vous
 „ aime & ne vous crains point „. (*Ta-
 blettes historiques des Rois de France*)

Henri IV étoit cependant persuadé que le bien du Royaume demandoit que l'on retint les Religionnaires en France & qu'on leur assurât un état. Il donna en conséquence à Nantes, en 1599, un Edit en leur faveur. Lorsqu'il fut question de le faire enrégistrer en Parlement, il s'y trouva beaucoup de difficultés & d'oppositions, tant de la part de cette Cour, que de celle du Clergé & de l'Université. Le Parlement avoit nommé des Députés pour lui faire des remontrances sur cet Edit. Après les avoir entendues, il leur dit entr'autres ces paroles remarquables : „ Messieurs,
 „ vous me voyez en mon cabinet, où je
 „ viens vous parler, non point en habit
 „ royal, ni avec la cape & l'épée, comme
 „ mes prédécesseurs, ni comme un Prince

„ qui vient recevoir des Ambassadeurs ;
 „ mais vêtu comme un pere de famille ,
 „ en pourpoint , pour parler familière-
 „ ment à ses enfants. J'ai reçu vos sup-
 „ plications & remontrances , tant de bou-
 „ che que par écrit : je recevrai toujours
 „ celles que vous me ferez de bonne part ,
 „ comme gens affectionnés à mon servi-
 „ ce. Je prends bien les avis de mes ser-
 „ viteurs : lorsqu'on m'en donne de bons ,
 „ je les embrasse ; & si je trouve leur opi-
 „ nion meilleure que la mienne , je la
 „ change fort volontiers. Il n'y a pas un
 „ de vous qui , quand il voudra me venir
 „ trouver , & me dire : Sire , vous faites
 „ telle chose qui est injuste à toute rai-
 „ son , que je n'écoute volontiers. Il ne
 „ faut plus faire de distinction de Catho-
 „ liques & de Huguenots ; il faut que
 „ tout soit bon François , & que les Ca-
 „ tholiques convertissent les Huguenots
 „ par l'exemple de leur bonne vie. Je suis
 „ Roi Berger , qui ne veux répandre le
 „ sang de mes brebis ; mais je veux les
 „ rassembler avec douceur , &c. (*His-
 toire d'Henri IV*)

Dans une autre occasion , le Parlement
 de Paris ayant refusé d'enregistrer son Edit
 des Consignations , le Président Séguier ,
 à la tête de plusieurs Députés , fut trou-
 ver le Roi pour lui faire part des motifs
 de la Compagnie. „ Je ne vous demande
 „ que celui-là , lui répondit ce Prince ,
 „ ne me refusez point ; sinon vous m'o-
 „ bligerez d'aller moi-même le vérifier ,

„ & peut-être en porterois - je une de-
 „ mi-douzaine d'autres. Eh! Messieurs,
 „ continua-t'il, avec ce badinage naïf
 & plein de bonté qui lui étoit ordinaire,
 „ traitez - moi au moins comme on
 „ traite les Moines, & ne me refusez
 „ point *victum & vestitum* : vous savez
 „ que je suis sobre; & quant à mes ha-
 „ billements, regardez, Monsieur le
 „ Président, comme je suis accoutré.
 En effet, personne de sa Cour n'étoit vêtu
 plus simplement que lui. (*Dictionnaire des
 hommes illustres*)

Il répondit aux Députés de ce même
 Parlement, qui le supplioient de prendre
 en bonne part les remontrances très-hum-
 bles d'une Compagnie qui étoit son bras
 droit : „ Si cela est ainsi, reprit-il, je suis
 „ votre Chef, & c'est au bras à obéir à la
 „ tête. „ Au reste, ce Prince eut tou-
 jours la considération la plus marquée pour
 une Compagnie qu'il regardoit avec justice
 comme le plus ferme appui de ses droits
 & de sa Couronne. (*Dictionnaire cité*)

On verra encore avec le plus vif inté-
 rêt cette réponse de Henri IV aux Dépu-
 tés du Clergé, qui lui faisoient des re-
 présentations sur le mauvais état où se
 trouvoit l'Eglise de France, & sur les dé-
 sordres qui y regnoient. „ Je reconnois,
 „ leur dit-il, que ce que vous avez dit
 „ est véritable; mais je ne suis pas auteur
 „ de tous ces maux : ils étoient introduits
 „ avant que je fusse venu. Pendant la
 „ guerre, j'ai couru où le feu étoit allumé

„ pour l'étouffer ; maintenant que nous
 „ sommes en repos, je ferai ce que veut
 „ le temps de la paix. Je fais que la Re-
 „ ligion & la Justice sont les colonnes &
 „ les fondements du Royaume ; & quand
 „ elles n'y seroient point, je les y vou-
 „ drois établir, mais pied-à-pied, comme
 „ je fais en toutes choses. Je ferai en for-
 „ te, Dieu aidant, que l'Eglise soit aussi
 „ bien qu'elle étoit il y a cent ans ; mais
 „ il faut, par vos bons exemples, que
 „ vous répariez ce que les mauvais ont
 „ détruit, & que la vigilance recouvre
 „ ce que la nonchalance a perdu. Vous
 „ m'avez exhorté à mon devoir, je vous
 „ exhorte au vôtre ; faisons bien vous &
 „ moi : allez par un chemin, & moi par
 „ l'autre ; si nous nous rencontrons, ce
 „ sera bientôt fait. Mes Prédécesseurs
 „ vous ont donné des paroles avec beau-
 „ coup d'appareil ; & moi, avec ma ja-
 „ quette grise je vous donnerai des effets :
 „ je suis gris au-dehors, mais tout or-
 „ au-dedans. J'écrirai à mon Conseil
 „ pour voir vos cahiers, & vous pourvoi-
 „ rai le plus favorablement qu'il sera pos-
 „ sible „ (*Mercur de France, année*
 1528)

Les Députés des Provinces lui ayant
 fait des remontrances sur la Pancarte
 (c'étoit ainsi qu'on nommoit l'imposition
 du sou pour livre), il les écouta avec
 beaucoup de douceur ; & s'adressant à
 ceux de Guyenne, il leur parla en Roi
 & en pere : „ Les impôts que je leve,

„ leur disoit-il, ne sont point pour enri-
 „ chir mes Ministres & mes favoris,
 „ comme faisoit mon Prédécesseur; mais
 „ pour supporter les charges de l'Etat.
 „ Si mon Domaine eût été suffisant pour
 „ cela, je n'aurois voulu rien prendre
 „ dans la bourse de mes Sujets; mais
 „ puisque j'y emploie le mien tout le pre-
 „ mier, il est bien juste qu'ils y contri-
 „ buent du leur. Je desire avec passion
 „ le soulagement de mon peuple; jamais
 „ aucun de mes Prédécesseurs n'a tant
 „ souhaité & adressé ses prières à Dieu que
 „ moi, pour bénir les années de mon
 „ regne. Les alarmes qu'on veut vous
 „ donner, que j'ai dessein de bâtir des
 „ citadelles dans vos Villes, sont fausses
 „ & séditeuses; je n'en desire point d'au-
 „ tres que dans les cœurs de mes Sujets „
 (*Perefixe*)

Les habitants des vallées près de la Loire,
 ayant été ruinés par les débordements de
 cette riviere, demandoient à être sou-
 lagés de tailles, & avoient écrit à ce sujet
 au Duc de Sully, Surintendant des Fi-
 nances. Ce Ministre le fit savoir aussi-tôt
 à Henri IV, quilui répondit en ces termes;
 „ Pour ce qui touche la ruine des eaux,
 „ Dieu m'a donné mes Sujets pour les
 „ conserver comme mes enfants; que mon
 „ Conseil les traite avec charité. Les au-
 „ mônes sont très-agréables à Dieu, par-
 „ ticulièrement en cet accident; j'en sen-
 „ tirois ma conscience chargée: qu'on
 „ les secoure donc de tout ce que l'on

„ jugera que je pourrai faire „. (*Economie Royale*)

Une autre preuve, non moins grande peut-être, que Henri donna à ses peuples de son amour pour eux, fut après avoir fait rompre son mariage avec Marguerite de Valois, dont il avoit essuyé bien des tracasseries, d'en contracter un second contre son inclination, en 1600, avec Marie de Médicis, fille de François, Grand-Duc de Toscane. Le Roi avoit cédé aux représentations de Sully, & l'avoit laissé maître de cette affaire. Ce Ministre fidele, de concert avec les Commissaires nommés avec lui, terminerent en très-peu de temps cette négociation. Joannini, qui étoit chargé de la procuration du Grand-Duc, ne fut pas plutôt arrivé, que les articles furent dressés & signés. Sully fut chargé de les aller communiquer au Roi, qui ne s'attendoit pas à une si prompte expédition. Ce Prince, en le voyant, lui demanda d'où il venoit : *Nous venons, Sire*, lui répondit Sully, *de vous marier*. Henri demeura quelque temps immobile, comme s'il eût été frappé de la foudre. Il se promena ensuite à grands pas dans sa chambre, en rongant ses ongles, & paroissant livré à des réflexions qui l'agitoient si violemment qu'il fut long-temps sans parler. Enfin revenant à lui-même comme un homme qui a pris une dernière résolution : „ Eh bien ! dit-il en frappant avec „ vivacité ses deux mains l'une contre „ l'autre, eh bien ! de pardieu, soit, il n'y

„ a remede : puisque pour le bien de mon
 „ royaume vous dites qu'il faut que je me
 „ marie , il faut donc se marier „. Il avoua
 „ à Rosny , que la crainte de ne pas mieux
 „ rencontrer la seconde fois que la premiere ,
 „ étoit ce qui avoit causé son irrésolution.
 „ Etrange bizarrerie de l'esprit humain ,
 „ s'écrie Sully ! un Prince qui s'étoit tiré
 „ avec succès & avec gloire de mille cruel-
 „ les dissensions , que la guerre & la po-
 „ litique lui avoient suscitées , tremble à
 „ la seule idée de querelles & de noises
 „ domestiques „ ! (*Mémoires de Sully*)

Le Duc de Bellegarde , Grand - Ecuyer ,
 fut député de la part du Roi pour épou-
 ser , au nom de Sa Majesté , la Princesse
 qui lui étoit destinée. Le Cardinal Aldo-
 brandin , avant de partir pour sa légation
 de France , lui avoit donné la bénédic-
 tion nuptiale le 7 Octobre 1600. Elle ar-
 riva à Marseille le 3 Novembre suivant ,
 d'où elle se rendit à Lyon. Le Roi en
 ayant été informé , prit la poste par un
 temps très-pluvieux , suivi de plusieurs
 Seigneurs de sa Cour : il étoit neuf heu-
 res du soir lorsqu'il arriva au bout du pont
 de Lyon , où on le fit attendre près d'une
 heure , parce que pour le plaisir de sur-
 prendre la Reine , il ne voulut point se
 nommer. Un Historien du temps nous ra-
 conte ainsi la premiere entrevue du Roi.
 „ La Reine étoit à souper , & le Roi la
 „ voulant voir & considérer à table sans
 „ être connu , entra jusqu'en la sallette
 „ qui étoit fort pleine. Mais il n'y eut

pas plutôt mis le pied , qu'il fut re-
connu de ceux qui étoient le plus près
de la porte : ils se fendirent pour lui
livrer passage : ce qui fit que Sa Ma-
jesté sortit à l'instant , sans entrer plus
avant. La Reine s'appereut bien de ce
mouvement , dont toutefois elle ne fit
aucune démonstration , que de pousser
les plats en arriere à mesure qu'on la
servoit , & mangeoit si peu , qu'elle
s'assit plutôt par contenance que pour
souper. Après que l'on eut desservi ,
elle sortit incontinent , & se retira en sa
chambre. Le Roi qui n'attendoit autre
chose , arriva à la porte d'icelle , &
faisoit marcher devant lui M. le Grand ,
qui frappa si fort , que la Reine jugea
que ce devoit être le Roi , & elle s'a-
vança au même instant que M. le Grand
entra , suivi de Sa Majesté , aux pieds
de laquelle la Reine se jeta. Le Roi
l'embrassant & l'ayant relevée , ce ne
furent qu'honneurs , caresses & bai-
fers , respects & devoirs mutuels. Après
que les compliments furent passés , le
Roi la prit par la main & l'approcha
de la cheminée , où il lui parla une
bonne demi-heure , & s'en alla de-là
souper ; ce qu'il fit assez légèrement.
Cependant il fit avertir Madame de
Nemours qu'elle dise à la Reine qu'il
étoit venu sans lit , s'attendant qu'elle
lui feroit part du sien , qui leur devoit
être commun dès-lors en avant. Ma-
dame de Nemours porta ce message à

„ la Reine, laquelle fit réponse, qu'elle
 „ n'étoit venue que pour complaire &
 „ obéir aux volontés de Sa Majesté,
 „ comme sa très-humble servante. Cela
 „ lui étant rapporté, Sa Majesté se fit
 „ déshabiller, & entra dans la chambre
 „ de la Reine qui étoit déjà au lit „
 (*Chronologie septenaire, année 1600*)

Le Roi donna à la Reine pour Dame d'honneur la Marquise de Guercheville, qu'il avoit aimée sans succès, en lui disant *que puisqu'elle étoit véritablement Dame d'honneur, elle le seroit de la Reine sa femme.*

Catherine de Rohan, depuis Duchesse de Deux-Ponts, répondit à Henri IV, dans une semblable occasion : „ Je suis trop
 „ pauvre pour être votre femme, & de
 „ trop bonne maison pour être votre maitresse „ (*Dictionn. des Hommes illustres*)

L'année suivante le Roi reçut deux ambassades extraordinaires. La première fut celle que le Grand-Seigneur lui avoit envoyée. Sa Hauteffe s'étoit servie en cette occasion de son Médecin, qui étoit Chrétien & originaire de Marseille. Ses lettres de créance étoient intitulées : „ Au plus
 „ glorieux, magnanime & plus grand
 „ Seigneur de la créance de Jesus, terminateur des différends qui surviennent
 „ entre les Princes Chrétiens, Seigneur
 „ de grandeur, majesté & richesse, guide
 „ des plus grands, Henri IV, Empereur
 „ de France „ (*Manuscrits de la Bibliothèque du Roi*)

Cet Ambassadeur demandoit au Roi qu'il rappellât le Duc de Mercœur qui commandoit les troupes de l'Empereur Rodolphe contre les Turcs. On fait que cette Nation a beaucoup de croyance en une de leurs prophéties, qui porte *que l'épée des François chassera les Turcs de l'Europe, & renversera leur Empire.* Le Roi répondit ainsi à cette demande : „ Quoique le Duc „ de Mercœur soit mon sujet, il est le „ premier Prince du sang de la maison „ de Lorraine, qui est une Principauté „ souveraine, indépendante de la France. „ A l'égard des troupes qu'il a conduites „ en Hongrie, il les a levées en Lorraine, „ sans mon ordre & sans ma participation „ „

Cette ambassade est sur-tout remarquable par les témoignages de la plus haute estime que l'Empereur Turc fit donner à Henri IV. L'Ambassadeur dit à ce Prince, que le Sultan ne craignoit ni le Pape, ni l'Empereur, ni le Roi d'Espagne, ni tous les Princes Chrétiens; qu'il étoit assez puissant pour les vaincre tous, pourvu que le Roi de France ne leur donnât aucun secours, & que les Turcs estimoient les François, le seul Peuple de l'Europe digne de leur amitié. (*Histoire de Henri IV*)

L'autre ambassade que Henri reçut cette année, fut envoyée de la part de la République de Venise. Cet Etat étoit uni depuis long-temps avec la France par des alliances particulieres souvent renouvelées, & par

l'intérêt commun contre la puissance Espagnole. Le Roi avoit emprunté de cette République plusieurs sommes d'argent, & entre autres un million, pour lequel il avoit fait son obligation signée de sa main : il ne l'avoit pas encore acquittée lorsque les ambassadeurs de Venise vinrent en France. Ce Prince croyoit qu'après leur audience publique ils ne manqueroient pas de lui demander le paiement de cette somme qu'il n'étoit pas encore en état d'acquitter. Mais ils ne lui en parlerent point. Sa Majesté fut au contraire fort agréablement surprise, lorsque les Ambassadeurs venant prendre leur audience de congé, l'un lui présenta un coffre riche & magnifique, & l'autre lui en offrit la clef. Le Roi l'accepta; l'ayant ouvert en leur présence & celle de toute la Cour, il y trouva son obligation. A l'instant il mit la main sur la garde de son épée, & la leur montrant, dit : *Voilà mon épée, elle sera toujours au service de vos Maîtres.* (Hist. citée)

Le 17 Septembre de cette même année 1601, Marie de Médicis accoucha d'un Prince; le Roi en donna sur le champ avis à Rosny par un billet conçu en ces termes : „ La Reine vient d'accoucher „ tout présentement d'un fils : je vous „ en donne avis, afin que vous vous en „ réjouissiez avec moi. „ Il lui en écrivit un second le même jour. Il y parloit pareillement de la naissance du Dauphin, comme d'un grand sujet de joie pour lui & pour son Royaume, qu'il ne pouvoit

assez exprimer : *Non pas encore tant pour ce qui me touche , ce sont ses termes , que pour le bien général de mes Sujets.* (Mémoires de Sully)

L'enfantement fut difficile , & l'enfant si travaillé , qu'il en étoit tout violet ; ce qui peut-être lui ruina au-dedans les principes de la santé & de la bonne constitution. Le Roi invoquant sur lui la bénédiction du Ciel , lui donna la sienne , & lui mit son épée à la main , priant Dieu qu'il lui fît seulement la grace d'en user pour sa gloire , & pour la défense de son peuple. (*Prefixe*)

Pierre Matthieu ajoute que le Roi dit à la Reine : „ Ma mie , réjouissez-vous , „ Dieu nous a donné ce que nous desirions „

Henri IV , par une de ces attentions qui justifient quelquefois bien mieux le fond des véritables sentiments , que des démarches d'éclat , voulut qu'on montrât le nouveau Prince à tout Paris. Pour cet effet , il le fit porter à découvert au travers de cette grande ville. Les Parisiens marquerent , par leurs acclamations redoublées , combien ils étoient charmés de cette popularité. (*Mémoires de Sully*)

Plusieurs Astrologues s'occupèrent à tirer l'horoscope du nouveau prince. *Ils mentiront tant* , disoit Henri IV , *qu'à la fin ils diront vrai.* Mot plein de sens , & qui nous fait sentir que l'on ne doit pas être étonné , si quelquefois ces Charlatans prédissent la vérité.

Cette même année le Roi signa un Traité à Lyon, par lequel ce Prince laissoit au Duc de Savoie le Marquisat de Saluces pour la Bresse, le Bugey & autres Terres en dépendantes, que ce même Duc lui cédoit. Le Marquisat de Saluces avoit été enlevé à la France pendant les troubles. Lorsque le Duc vint à Paris pour traiter de cette restitution, le Roi lui procura tous les amusements de sa Cour, qui n'avoit jamais été si brillante. Il lui fit voir toutes les curiosités de la Capitale, & le conduisit au Parlement. On devoit plaider ce jour-là une cause fort singulière & très-problématique. Le Duc & le Roi se placèrent dans la lanterne de la Grand'Chambre. Quand le premier Avocat eut parlé : „ Il a raison, dit le Duc de Savoie ; assurément l'autre perdra sa cause. „ *Vous ne savez pas encore ce que c'est que nos Avocats,* lui dit le Roi, *donnez-vous patience.* Effectivement, quand l'autre Avocat eut plaidé, il tomba d'accord qu'il ne savoit à qui des deux parties donner le droit. (*Ménagiana*)

Quelques jours après, le Roi alla avec ce même Prince voir jouer à la paume sur les fossés du fauxbourg Saint-Germain. Le jeu fini, ils se mirent tous deux à une fenêtre qui donnoit sur la rue. Le Duc, voyant un grand peuple, lui dit qu'il ne pouvoit trop admirer l'opulence & la beauté de la France. Il demanda ensuite au Roi ce qu'elle lui valoit de revenu. Henri IV prompt à la repartie, lui répondit : *Elle*

me vaut ce que je veux. Le Duc trouvant cette réponse vague, le voulut presser de lui dire ce que la France lui valoit. Le Roi lui repliqua : „ Oui, ce que je veux, „ parce qu'ayant le cœur de mon Peuple, „ j'en aurai ce que je voudrai : & si Dieu „ me fait la grace de vivre dix-huit mois „ ou deux ans, je veux qu'il n'y ait pas „ un paysan dans mon Royaume qui ne „ mette le Dimanche une poule dans son „ pot „. Après un instant de silence, il ajouta, „ & cela ne m'empêchera pas d'a- „ voir encore de quoi entretenir des trou- „ pes pour mettre à la raison tous ceux „ qui choqueront mon autorité „. Le Duc ne répondit rien, & se le tint pour dit. (*Tablettes historiques des Rois de France*)

Henri IV, parlant de ce Duc, disoit tout haut dans son cabinet : „ C'est un „ Prince brave & galant; mais il me re- „ tient mon Marquisat, & qui perd le sien „ ne peut rire „.

Deux Conseillers d'Etat conseillèrent à Henri IV de retenir le Duc de Savoie prisonnier en France, jusqu'à ce qu'il eût fait restitution du Marquisat de Saluces. „ Par ce moyen, disoient-ils, Votre Ma- „ jesté épargnera son temps, ses finances „ & la vie de ses soldats „. Le Roi leur répondit : „ J'ai tiré de ma naissance, & „ j'ai appris de ceux qui m'ont nourri, „ que l'observation de la foi est plus utile „ que tout ce que la perfidie permet. J'ai „ l'exemple du Roi François, qui pou-

„ voit par la tromperie retenir un plus
 „ grand morceau , favoir , Charles-Quint :
 „ si le Duc de Savoie a violé sa parole ,
 „ l'imitation de la faute d'autrui n'est
 „ point innocence , & un Roi use bien
 „ de la perfidie de ses ennemis , quand il
 „ la fait servir de lustre à sa foi „. Puis
 il ajouta : „ Qu'on le vouloit déshonorer ,
 „ & qu'il aimeroit mieux avoir perdu sa
 „ Couronne que de tomber dans le moin-
 „ dre soupçon d'avoir manqué de foi ,
 „ même au plus grand de ses ennemis „.
 (*Perefixe*)

Le Duc de Savoie , après l'invasion du Marquisat de Saluces , en 1598 , avoit fait frapper une médaille , au revers de laquelle étoit un Centaure foulant aux pieds une couronne renversée , & pour devise ce mot , *Opportunè*. Lorsque ce Duc eut consenti à ce que l'on exigeoit de lui , le Roi fit aussi frapper une médaille , sur laquelle il étoit représenté en Hercule , tenant en sa main droite élevée une massue , de la gauche une couronne royale , & foulant un Centaure renversé à ses pieds , avec cette devise : *Opportuniùs*. (*Mercure de France , année 1601*)

Les Cantons Suisses envoyerent , dans le mois d'Octobre 1602 , des Ambassadeurs à Henri IV , pour renouveler leur alliance avec ce Prince. Ces Ambassadeurs étoient au nombre de quarante-deux. La cérémonie du renouvellement d'alliance se fit avec beaucoup d'appareil & de magnificence dans l'Eglise de Notre-Dame , où

ils prêterent serment, ainsi que le Roi, d'observer le traité, tel qu'il avoit été conclu entre le Roi & leurs Cantons. Les Ambassadeurs furent ensuite conduits dans une salle de l'Archevêché, où l'on avoit préparé un repas splendide. Le Roi qui avoit dîné dans une autre salle, se rendit dans celle des Ambassadeurs sur la fin du repas, se mit debout au haut de la table, défendit que personne se levât, & s'étant fait apporter du vin, il but à la santé de ses *Comperes*, ainsi qu'il les appelloit, & de ses amis & alliés; & il voulut que les Cardinaux de Gondy & de Joyeuse, qui l'accompagnoient, en fissent autant. (*Histoire de Henri IV*)

Le Prévôt des Marchands & les Echevins avoient été chargés de recevoir les Ambassadeurs Suisses, & de les défrayer, avec leur suite, pendant leur séjour à Paris. Comme cela devoit causer à la ville une dépense qu'elle n'étoit pas en état de faire, le Prévôt des Marchands demanda à Henri IV la permission de mettre une taxe sur les fontaines. „ Cherchez, lui répondit ce bon Prince, quelque autre „ moyen qui ne soit à charge à mon Peuple, pour bien régaler mes Alliés. Il „ n'appartient qu'à Jesus-Christ de changer l'eau en vin „. (*Matthieu, Tom. II, Liv. III*)

Vers l'année 1605, Henri IV voulut faire quelque réforme au sujet du paiement des rentes sur l'Hôtel-de-Ville de Paris. Il se tint en conséquence plusieurs as-

semblées des Bourgeois, dans lesquelles François Miron, Prévôt des Marchands, parla aux Commissaires du Roi avec beaucoup de fermeté. Il se répandit en même temps parmi le peuple de Paris un bruit que l'on menaçoit son Magistrat pour avoir pris trop vivement ses intérêts : les Bourgeois s'attrouperent autour de sa maison pour le défendre. Mais Miron, dit Perefixe, les pria instamment de se retirer, & de ne le point rendre criminel ; il leur remontra qu'il n'y avoit rien à craindre, qu'ils avoient affaire à un Roi aussi grand & aussi sage que doux & équitable, & qui ne se laissoit point emporter aux mouvements des mauvais Conseillers. Cependant ceux dont Miron avoit blâmé la conduite, voulurent persuader au Roi de punir ce Magistrat & de le destituer de sa Charge, traitant sa conduite & ses discours de témérité & de désobéissance. Mais ce Prince leur répondit : L'autorité ne consiste pas
 „ toujours à pousser les choses avec la
 „ dernière hauteur. Il faut regarder le
 „ temps, les personnes & le sujet. Ayant
 „ été dix ans à éteindre le feu de la guerre
 „ civile, j'en crains jusqu'aux moindres
 „ étincelles : Paris m'a trop coûté pour
 „ me mettre en danger de le perdre ; ce
 „ qui me sembleroit infailible, si je sui-
 „ vois votre conseil, parce que je serois
 „ obligé de faire de terribles exemples,
 „ qui m'ôtéroient en peu de jours la gloire
 „ de ma clémence & l'amour de mes Peu-
 „ ples, que je prise autant & même plus

„ que ma couronne. J'ai éprouvé en cent
 „ occasions la fidélité & la probité de
 „ Miron, qui n'a point de mauvaise in-
 „ tention; mais, sans doute, il a cru
 „ être obligé, par le devoir de sa char-
 „ ge, d'agir ainsi qu'il a fait. S'il lui est
 „ échappé quelques paroles inconfidé-
 „ rées, je les veux bien pardonner à ses
 „ services passés. Après tout, si cet hom-
 „ me affectoit d'être martyr du Public,
 „ je ne veux pas lui donner cette gloire,
 „ ni m'attirer les noms de persécuteur &
 „ de tyran „.

Henri reçut humainement, continue
 Perefice, les excuses & les très-hum-
 bles soumissions de Miron, & il révo-
 qua les ordres qu'il avoit donnés pour
 cette recherche des rentes, qui avoit oc-
 casionné une si grande émotion parmi le
 peuple.

L'Etoile rapporte que le 26 Janvier
 1607, il fut joué à l'hôtel de Bourgogne
 à Paris, une plaisante farce, à laquelle
 assisterent le Roi, la Reine, & la plupart
 des Princes, Seigneurs & Dames de la
 Cour. C'étoit un mari & une femme qui
 se querelloient. La femme disoit à son ma-
 ri, qu'il ne quittoit pas le cabaret, tandis
 qu'on les exécutoit tous les jours pour
 la taille qu'il falloit payer au Roi, & qu'on
 prenoit tout ce qu'ils avoient. „ C'est
 „ pourquoi, disoit le mari en se défen-
 „ dant, il en faut faire meilleure chere;
 „ car, que diable nous serviroit tout le
 „ bien que nous pourrions amasser, puis-
 qu'aussi

„ qu'aussi bien ce ne seroit pas pour nous ,
 „ mais pour ce beau Roi. Cela fera que
 „ j'en boirai encore davantage , & du
 „ meilleur : Monsieur le Roi n'en cro-
 „ quera pas de celui-là ; va m'en quérir
 „ tout à cette heure , & marche „. *Ah !*
malheureux , repliquoit cette femme , *me*
veux-tu ruiner avec tes enfants ? Sur ces
 entrefaites arrivent trois Officiers de Jus-
 tice qui viennent demander la taille , &
 faute de paiement , veulent faire enlever
 les meubles. La femme commence à crier
 après eux , & ensuite le mari , qui leur
 demande ce qu'ils sont : *Nous sommes*
Gens de Justice , disent-ils. „ Comment ,
 „ de Justice , reprit le mari ! ceux qui
 „ sont de Justice agissent autrement : je ne
 „ pense pas que vous soyez ce que vous
 „ dites „. Pendant ces disputes , la fem-
 me s'étoit saisie d'un coffre , sur lequel
 elle s'étoit assise. On lui fit commande-
 ment *de par le Roi* d'en faire l'ouverture ,
 & après plusieurs altercations on ouvre
 le coffre , d'où sortent trois Diables qui em-
 portent les trois Officiers de Justice , chacun
 le sien. Les Magistrats , se prétendant insultés , firent arrêter les Comédiens , & les
 envoyèrent en prison ; mais ils furent mis de-
 hors le même jour par exprès commande-
 ment du Roi , qui dit à ceux qui s'en plai-
 gnoient : „ Qu'ils étoient des sots ; que s'il
 „ falloit parler d'intérêt , il en avoit reçu
 „ plus qu'eux tous ; qu'il avoit pardonné
 „ aux Comédiens , & leur pardonnoit de
 bon cœur , d'autant qu'ils l'avoient fait
Tome X. S F

„ rire, voire jusqu'aux larmes,,. (*Histoire de Henri IV*)

Dom Pedre de Toledé, voulant, en 1608, se rendre dans les Pays-Bas, passoit par Paris. Henri IV, qui n'ignoroit pas que les Espagnols, dans la vue de former plus aisément des ligues contre lui, répandoient qu'il étoit dévoré par la goutte, & qu'il ne pouvoit plus monter à cheval, crut devoir leur faire connoître que sa vigueur n'étoit pas diminuée. Il reçut Dom Pedre dans la grande galerie de Fontainebleau, lui fit faire vingt ou trente tours à si grands pas, qu'il le mit hors d'haleine, & lui dit ensuite : „ Vous
 „ voyez, Monsieur, que je me porte bien,
 „ & que je ne suis pas tellement incom-
 „ modé de la goutte, que si les Espagnols
 „ veulent avoir la guerre, je ne sois plu-
 „ tôt monté à cheval qu'ils n'aurent mis
 „ le pied à l'étrier „. (*Mercuré François*)

Dans une autre audience, Dom Pedre dit à Henri IV, que Sa Majesté Catholique souhaiteroit de s'allier plus étroitement avec lui, en faisant un double mariage de leurs enfants, pourvu qu'il voulût refuser sa protection aux Pays-Bas. „ Mes
 „ enfants sont d'assez bonne Maison, lui
 „ répondit le Roi, pour trouver parti.
 „ Je ne veux point des amitiés contrain-
 „ tes & conditionnées : je ne veux point
 „ abandonner mes amis; ceux qui n'en
 „ voudront pas être, se pourroient re-
 „ pentir d'être de mes ennemis „. Sur ce

propos , Dom Pedre voulut exalter la Puissance Espagnole. Henri IV repartit : „ Que „ cette Puissance ne l'effrayoit point ; que „ c'étoit la statue de Nabuchodonosor , „ composée de divers métaux , & qui „ avoit les pieds d'argile „. Dom Pedre piqué de ce discours , en vint aux reproches & aux menaces : „ Tout cela , re- „ prit Henri , ne m'en impose pas. Si le „ Roi votre Maître continue ses attentats , „ je porterai le feu jusques dans l'Escu- „ rial , & on me verra bientôt à Madrid „. *François premier y fut bien* , répondit fièrement l'Espagnol. „ C'est pour cela , re- „ pliqua le Roi , que j'y veux aller ven- „ ger son injure , celle de la France & „ les miennes „. Puis baissant le ton de voix , il dit : „ Monsieur l'Ambassadeur , „ vous êtes Espagnol , & moi Gascon ; „ ne nous échauffons point „. Alors la conversation continua avec beaucoup de douceur & de politesse. (*Histoire de Henri IV, par Perefixe , & Dictionnaire cité*)

Quelque temps après , Henri IV montrant à ce même Ambassadeur les bâtiments de Fontainebleau , lui demandoit comment il les trouvoit. Ce ministre , fier & mal-intentionné , lui dit que tous les appartements étoient beaux. *Mais* , ajouta-t'il en considérant la chapelle , *Dieu sera logé ici bien à l'étroit*. „ Oh ! lui dit le Roi , pi- „ qué de ce reproche , vous , Messieurs „ les Espagnols , ne savez donner à Dieu „ que des temples matériels ; nous autres „ François ne le logeons pas seulement

„ dans des pierres , mais bien mieux dans
 „ nos cœurs : & quand il seroit logé dans
 „ les vôtres , j'ai peur qu'il ne fût que
 „ dans des pierres „. Et ensuite il lui dit
 en souriant : „ Ne voyez-vous pas que
 „ l'ouvrage n'est pas encore achevé ? mon
 „ intention n'est pas de le laisser dans l'é-
 „ tat qu'il est. Il y a peu de Gentilshom-
 „ mes qui n'aient des chapelles dans
 „ leurs maisons , je ne veux pas que la
 „ mienne en soit dégarnie „. (*Le Grain*)

De Fontainebleau ils vinrent à Paris , où
 le Roi lui montrant sa galerie du Louvre ,
 & lui en demandant son avis : *L'Escorial*
est bien autre chose , dit Dom Pedre. *Je le*
crois , repartit le Roi ; puis le faisant ap-
 procher de la fenêtre & lui montrant la
 ville de Paris , *l'Escorial a-t'il d'aussi beaux*
fauxbourgs ? (Jean de Serres)

En Espagne les Grands de la premiere
 classe paroissent devant le Roi la toque ou
 le chapeau sur la tête avant que de lui
 avoir parlé. Dans une premiere audience
 que Henri IV donna à Dom Pedre , ce
 Prince voyant que cet Ambassadeur entroit
 & s'avançoit sans se découvrir , dit , pour
 humilier un peu cette fierté Espagnole ,
 aux Maréchaux de France & aux Ducs
 qui étoient présents , de se couvrir.

Dom Pedre , malgré sa hauteur , étoit
 cependant le premier à admirer le grand
 courage & la bravoure de Henri IV. Cet
 Ambassadeur voyant un jour au Louvre
 l'épée du Roi entre les mains d'un porte-
 manteau , s'avança , mit un genou en terre ,

& la baissa, *rendant cet honneur, disoit-il, à la plus glorieuse épée de la Chrétienté.*

François d'O, qui avoit été Surintendant des Finances sous Henri III, continua à les régir sous Henri IV, qui lui donna le Gouvernement de Paris. Ce Prince fut informé des richesses qu'accumuloit son Ministre; cependant il lui conserva toujours sa place, de peur d'indisposer les Seigneurs du parti Catholique, dans lequel il étoit fort aimé. Lorsque ce Ministre fut attaqué de la maladie dont il mourut, plusieurs personnes demandoient le Gouvernement de Paris & de l'Isle de France; le Roi répondit : „ Il y en aura beau-
 „ coup de fort trompés; parce que j'ai
 „ envie de me donner ce Gouvernement-
 „ là, & que de Gouverneurs de Paris,
 „ on n'en voit point de belstres : telle-
 „ ment que, mais que je le sois, je ferai
 „ mes affaires comme les autres, si à Dieu
 „ plait, & regarderai à m'acquitter „.

Durant l'administration de ce Surintendant, le Roi s'étoit trouvé dans le plus grand besoin d'argent, comme on peut juger par cette lettre qu'il écrivit à Sully : „ Mon ami, je veux bien vous dire
 „ l'état où je me trouve réduit, qui est
 „ tel que je suis proche de mes ennemis,
 „ & je n'ai quasi pas un cheval sur le-
 „ quel je puisse combattre, ni un harnois
 „ complet que je puisse endosser. Mes
 „ chemises sont toutes déchirées, mes
 „ pourpoints sont troués au coude; ma
 „ marmite est souvent renversée; & de-

„ puis deux jours je dîne & je soupe chez
 „ les uns & chez les autres ; mes pour-
 „ voyeurs disant n'avoir plus moyen de
 „ fournir pour ma table, d'autant qu'il
 „ y a plus de six mois qu'ils n'ont reçu
 „ de l'argent ; partant jugez si je mérite
 „ d'être ainsi traité, & si je dois souffrir
 „ plus long-temps que mes Trésoriers me
 „ fassent mourir de faim, & qu'eux tien-
 „ nent des tables friandes & bien servies ;
 „ que ma maison soit pleine de nécessités,
 „ & les leurs de richesses & d'opulence „
 (*Histoire d'Henri IV*)

Le Roi jouant un jour à la paume avec ce Ministre, lui fit observer que le mar-queur voloît leurs balles, & dit ensuite tout haut : *D'O, vous voyez bien que tout le monde nous dérobe.* (Le Grain, Décade de Henri le Grand)

Un autre jour le Roi ayant gagné à la paume quatre cents écus, qui étoient sous la corde, les fit ramasser par les garçons & mettre dans son chapeau : „ Je tiens
 „ bien ceux-ci, dit Henri ; on ne me les
 „ dérobera pas ; car ils ne passeront point
 „ par les mains de mes Trésoriers „
 (*Journal de Henri IV, année 1596*)

Il y eut cependant, sous le regne de Henri IV, quelques poursuites faites contre les Financiers. Le Partisan Largentier fut mis en prison, & son procès lui fut fait. Les Mémoires de l'Histoire de France, après avoir parlé de ses malversations & de ses dissipations, y joignent ce trait :
 „ Au dernier voyage du Roi à Fontaine-

„ bleau, Largentier étant venu prendre
 „ congé de Sa Majesté, lui dit que bien-
 „ tôt il s'y achemineroit pour lui baiser
 „ les mains, & y recevoir ses comman-
 „ dements, & ajouta : Ce voyage me
 „ coûtera dix mille écus. „ *Ventre-saint-*
gris, répondit le Roi, *c'est trop pour un*
voyage de Paris à Fontainebleau. „ Oui,
 „ Sire, repliqua Largentier; mais j'ai au-
 „ tre chose à faire : sous le bon plaisir de
 „ Votre Majesté, qui est de prendre le
 „ modele des frontispices de votre mai-
 „ son, pour en accommoder une des
 „ miennes que j'ai en Champagne. „
 A quoi le Roi se prit à rire, & n'y répon-
 dit rien pour lors; mais quand on lui
 porta la nouvelle de sa prison au Châtelet :
Comment, dit-il, *veut-il prendre le modele*
des frontispices du Châtelet?

Les Lettres, ornement d'un regne heu-
 reux, reprirent quelque éclat sous Hen-
 ri IV. Les talents eurent leur récompense;
 Casaubon fut fixé en France par des bien-
 faits. Le College Royal, cette noble ins-
 titution du *Pere des Lettres*, s'étoit ressenti
 des malheurs publics; les Professeurs pri-
 vés du fruit de leurs travaux, le rede-
 manderent à Henri IV. Voici sa réponse,
 on l'y reconnoitra : „ Qu'on diminue de
 „ ma dépense, qu'on ôte de ma table
 „ pour payer mes Lecteurs : je veux les
 „ contenter, Sully les paiera. „ Sully
 les paya effectivement; ce n'étoit pas
 sur de pareils objets que s'exerçoit la
 sévère économie de ce Ministre : il favoit

qu'il étoit du devoir des Rois de réprimer les Courtifans & les Financiers , & qu'il est de leur grandeur de récompenser les Savants qu'on enrichit à si peu de frais. (*Eloge de Henri IV, par M. Gaillard*)

Il récompensa libéralement Pierre Matthieu , son Historiographe , qu'il se fit un plaisir d'instruire lui-même de ses principales actions pour les transmettre à la postérité.

Un jour un Poëte qui connoissoit ses vertus éminentes & la bonté de son cœur pour les indigents , se plaignit de ce qu'on lui imposoit une trop forte taille , & lui présenta un Placet qui contenoit ces quatre vers :

Ce Poëte n'a pas la maille :
Plaife, Sire, à ta Majesté,
Au lieu de le mettre à la Taille,
De le mettre à la Charité.

Le Roi lui fit donner une gratification. (*Histoire d'Henri IV*)

Parmi les grandes qualités de Henri IV , sa tendresse & son amour pour son Peuple se faisoient principalement remarquer. Il n'avoit point de plus forte passion que de le soulager , que de le faire vivre en paix & à son aise : il n'avoit point de discours plus ordinaire que celui-là. Une maladie dangereuse faisoit craindre pour ses jours , Sully son Ministre & son ami , étoit au chevet de son lit : „ O mon ami , lui dit „ le Prince malade , vous savez si c'est la mort

„ mort que je crains ; vous m'avez vu
 „ mille fois la chercher avec vous au
 „ milieu des combats ; mais mon peuple
 „ n'est pas encore heureux ; j'espérois
 „ achever mon ouvrage, vous savez quels
 „ étoient mes projets pour sa félicité „
 (*Mémoires de Sully*)

Les acclamations & les cris de joie du
 peuple à son arrivée, étoient pour ce bon
 Prince l'encens le plus flatteur. Lorsqu'au
 retour de son expédition de 1596, il vit
 le peuple de Paris accourir au-devant de
 son Roi, & s'empresse de lui témoigner
 son attachement, il goûta cette satisfac-
 tion si naturelle aux âmes bienfaisantes :
 „ Je suis bien récompensé, disoit-il à tout
 „ le monde, des peines & des travaux que
 „ j'ai soufferts, & des soins que je me suis
 „ donnés, puisque je retrouve un peuple
 „ si reconnoissant „. (*Histoire de Hen-
 ri IV*)

Henri IV disoit quelquefois „, que Dieu
 „ lui feroit peut-être la grace dans sa vieil-
 „ lesse, de lui donner le temps d'aller
 „ deux ou trois fois la semaine au Parle-
 „ ment & à la Chambre des Comptes,
 „ comme y alloit le bon Roi Louis XII,
 „ pour travailler à l'abréviation des pro-
 „ cès, & mettre un si bon ordre à ses
 „ finances, qu'à l'avenir on ne pût plus
 „ les dissiper „. Et il ajoutoit : „ Ce
 „ seront-là mes dernières promenades „
 (*Tablettes historiques des Rois de France*)

Des troupes qu'Henri IV avoit en-
 voyées en Allemagne, ayant pillé quel-

ques maisons de paysans en Champagne, il dit aux Officiers qui étoient demeurés à Paris : „ Partez en diligence, donnez-y „ ordre; vous m'en répondrez. Quoi! „ si on ruine mon peuple, qui me nour- „ rira? Qui soutiendra les charges de „ l'Etat? Qui paiera vos pensions, Mes- „ sieurs? Vive Dieu, s'en prendre à mon „ peuple, c'est s'en prendre à moi „.

On voit une infinité de ses lettres aux Gouverneurs des Provinces, à ses Parlements, à ses ministres, dans lesquelles il emploie ces termes : *Ayez soin de mon peuple; ce sont mes enfants : Dieu m'en a commis la garde, j'en suis responsable.* (Tablettes historiques des Rois de France)

En 1601, Henri IV fit faire des recherches contre les Financiers, lesquels, pour se libérer, accorderent tous ensemble une somme de huit cent mille livres. Quand ce bon Prince vit cet argent compté, il fut fâché d'avoir fait cette poursuite, en laquelle les innocents avoient autant payé que les coupables : il dit que ce fait lui sembloit si odieux, qu'il avoit peur que ces pauvres gens-là ne l'aimassent jamais. C'est chose étrange combien il craignoit de passer pour un tyran. (*Manuscrit in-4^o.*)

Henri IV donna des témoignages de cette même bonté de cœur au milieu de son domestique. D'Aubigné, Gentilhomme de la chambre de ce Prince, & qui, comme il le disoit lui-même, avoit été élevé aux pieds de son Roi, lui adressoit quelquefois des plaintes de ce qu'il n'en recevoit point de

graces. L'ingratitude n'étoit certainement pas le vice de Henri IV ; mais ce Prince , obligé de se concilier par ses bienfaits les Seigneurs Catholiques , se voyoit souvent forcé de priver ses plus anciens Serviteurs des récompenses qu'ils méritoient. Henri , rencontrant un jour d'Aubigné à la foire Saint - Germain , lui dit qu'il vouloit lui donner sa foire. Il entra en la boutique d'un Peintre , & voyant son portrait le lui donna : d'Aubigné ne dit pas grand merci , & ne voulut pas du tableau , ains au lieu de le prendre , il écrivit au bas dudit tableau ces quatre vers :

C'est un Roi d'étrange nature ,
Je ne fais quel Diable l'a fait ;
Car il récompense en peinture
Ceux qui l'ont servi en effet.

Quand le Roi repassa , il voulut faire payer le tableau. Le Peintre lui dit que d'Aubigné n'en avoit point voulu , mais qu'il avoit écrit quelque chose au bas : le Roi lut ces vers , & n'en fit que rire. (*Manuscrit in-4^o.*)

Ce même Gentilhomme couchant dans la garde-robe du Roi , dit un soir à la Force , qui dormoit à côté de lui : „ la Force , „ ce , notre Maître est le plus ingrat mortel „ tel qu'il y ait sur la terre „. La Force qui sommeilloit , lui demanda ce qu'il disoit : *Sourd que tu es* , lui cria le Roi que l'on croyoit bien endormi , *il dit que je suis le plus ingrat des hommes.* „ Dormez ,

„ Sire , répondit d'Aubigné , nous en
 „ avons encore bien d'autres à dire „.
 Le lendemain , dit d'Aubigné dans son
 histoire , le Roi ne me fit pas plus mau-
 vais visage ; mais aussi il ne me donna
 point un sou de plus. (*Histoire de d'Au-
 bigné*)

Cette réponse libre de d'Aubigné à Hen-
 ri IV , en rappelle une autre à-peu-près
 semblable , que le Duc de Bellegarde fit
 à ce bon Prince. Ils étoient tous deux
 couchés dans la même chambre peu de
 temps après la mort de Henri III. Henri IV
 réveilla Bellegarde trois ou quatre fois
 pendant la nuit , pour lui proposer de se
 défaire de quelques-unes de ses charges
 en faveur des personnes qu'il lui nom-
 moit : „ Je le veux bien , lui dit enfin le
 „ Grand-Ecuyer ; mais , au nom de Dieu ,
 „ ne vous réveillez plus „. (*Dictionnaire
 des Hommes illustres*)

Ségur , Chef du Conseil de Henri IV ,
 avoit rapporté à ce Prince plusieurs pro-
 pos libres de d'Aubigné : il fut question
 de l'exiler. Cependant d'Aubigné eut la
 confiance de se présenter devant Henri ,
 & de lui dire : „ Mon Maître , je suis
 „ venu pour savoir quel est mon crime ,
 „ & si vous voulez payer mes services
 „ en bon Prince ou en vrai tyran „. *Vous
 savez bien* , lui répondit le Roi , *que je vous
 aime ; mais Ségur est irrité contre vous , ré-
 conciliez - vous avec lui*. D'Aubigné l'alla
 trouver , & l'effraya si fort par ses repro-
 ches menaçants , que Ségur courut dire au

Roi : „ Sire , Monsieur d'Aubigné est plus
 „ homme de bien que vous & moi „.
 (*Dictionnaire cité*)

Henri étoit si sûr de la fidélité de d'Aubigné , que nonobstant que ce Gentilhomme eût refusé de le suivre au siege de Paris , ce Prince mit en sa garde le Cardinal de Bourbon , reconnu Roi de France par la Ligue. En vain Duplessis - Mornay allégua les sujets de plaintes que d'Aubigné avoit contre la Cour. *La parole de d'Aubigné mécontent , repliqua le Roi , vaut la reconnoissance d'un autre.*

Le Duc de Sully , Surintendant des Finances , dit un jour à Casaubon , qui alloit chercher sa pension : *Vous coûtez trop au Roi , Monsieur ; vous avez plus que deux bons Capitaines , & vous ne servez de rien.* Casaubon , qui étoit fort doux , fut s'en plaindre à Henri IV. Ce bon Roi lui dit : „ Monsieur Casaubon , que cela ne vous
 „ mette en peine : j'ai partagé avec M.
 „ de Sully ; il a toutes les mauvaises graces , & moi je me suis réservé les bonnes. Quand il faudra aller à lui pour
 „ vos appointements , venez à moi auparavant , je vous dirai le mot du guet
 „ pour être payé facilement. (*Manuscrit in-4°.*)

Duplessis-Mornay , qui vient d'être nommé , mérita par sa valeur guerriere , par la sagesse de ses conseils , & par son zele ardent pour la gloire de Henri IV , d'être l'ami de ce grand Prince. Un Gentilhomme , nommé Saint-Phal , croyant avoir

fujet de se plaindre de Duplessis-Mornay, qui avoit, disoit-il, ouvert mal-à-propos ses lettres, résolut de s'en venger : il l'attendit un jour qu'il se retiroyt, & l'arrêtant en pleine rue, lui demanda raison de ce procédé. Duplessis lui ayant répondu honnêtement; l'autre sans attendre la fin de son discours, lui donna un coup de bâton sur la tête, le jetta à ses pieds, & sur le champ, montant à cheval, se retira. Duplessis écrivit au Roi pour lui demander justice, & il en reçut cette réponse : „ Monsieur Duplessis, j'ai un extrême déplaisir del'outrage que vous avez „ reçu, auquel je participe, & comme „ Roi & comme votre ami. Pour le premier „ je vous en ferai justice & à moi aussi : si je „ ne portois que le second titre, vous n'avez nul de qui l'épée fût plus prête à dégainer, ni qui y apportât sa vie plus „ gaïement que moi. Tenez cela pour „ constant, qu'en effet je vous rendrai office „ de Roi, de maître & d'ami. Sur cette vérité je finis, priant Dieu de vous tenir en „ sa garde „. Ensuite le Roi ordonna de faire le procès à Saint-Phar comme à un assassin. Sa famille obtint cependant sa grace, à condition qu'il demanderoit pardon au Roi, en présence des principaux Seigneurs de la Cour, de ses parents & du sieur Duplessis, auquel il demanderoit aussi pardon. Il étoit sans épée lorsqu'il se présenta devant le Roi, comme indigne de la porter après une action si lâche. Mais lorsque ce Prince lui eut accordé sa grace,

il ordonna que son épée lui fût rendue, disant : „ Qu'il étoit plus honorable à M. „ Duplessis d'être satisfait par un homme „ armé que désarmé „. (*Journal & Histoire de Henri IV*)

Duplessis avoit été élevé dans la Religion Protestante, & l'a servie de sa plume, après l'avoir défendue avec son épée. On l'appelloit de son temps le *Pape des Huguenots*. Il avoit publié un Livre intitulé : *L'institution de l'Eucharistie*. Du-Perron, Evêque d'Evreux, offrit de lui prouver, en la présence du Roi, & de telles autres personnes qu'il plairoit à Sa Majesté de nommer, que dans ce Livre contre la Messe il y avoit plus de cinq cents passages faussement allégués, mutilés ou falsifiés. Il y eut en conséquence des conférences qui se tinrent à Fontainebleau, dont Du-Perron sortit victorieux. Henri fit beaucoup d'éloges de l'esprit & de l'érudition de l'Evêque d'Evreux, & ensuite prenant le ton railleur, il dit à Rosny : *Que vous semble de votre Pape?* „ Il me semble, Sire, lui répondit-il sur le même ton, qu'il est plus „ Pape que vous ne pensez ; car ne voyez- „ vous pas qu'il donne un chapeau rouge „ à M. d'Evreux ? „ Peu de temps après, en effet, Du-Perron fut créé Cardinal.

On disoit alors que Henri IV n'avoit consenti à cette conférence que pour détruire les soupçons que bien des gens mal-intentionnés avoient conçus contre la catholicité. Ce Monarque n'ignoroit pas ces soupçons : „ Il y a trois choses, disoit-il

„ quelquefois , que le monde ne veut
 „ croire , & toutefois elles sont vraies &
 „ bien certaines : que la Reine d'Angle-
 „ terre (Elisabeth) est morte fille ; que
 „ l'Archiduc est grand Capitaine , & que
 „ le Roi de France est fort bon Catholi-
 „ que „. (*Journal de l'Etoile*)

Henri IV fit principalement éclater sa franchise & la candeur de son ame dans son amitié pour Sully : „ Mon ami , lui
 „ mandoit un jour ce bon Roi , venez
 „ me voir ; car il s'est passé ce matin
 „ quelque chose dans mon sein , pourquoi
 „ j'ai affaire de vous „.

Il lui écrivit une autre fois de Fontainebleau : „ Il m'est arrivé un déplaisir domestique qui me cause le plus grand
 „ chagrin que j'aie jamais eu. J'acheterois beaucoup votre présence ; car vous
 „ êtes le seul à qui j'ouvre mon cœur ,
 „ & par les conseils duquel je reçoive du
 „ soulagement „.

Henri IV fut qu'un des fils de Sully étoit malade , il lui envoya aussi-tôt son premier Médecin , & lui écrivit : „ Vous
 „ savez que je ne vous aime pas assez peu
 „ pour que je n'y allasse moi-même , si
 „ ma présence étoit nécessaire „.

Toute la vie de Henri IV est le tableau le plus satisfaisant de l'amitié la plus intime entre lui & Sully. Toutes ses lettres à ce Ministre sont empreintes de ce caractère. On y voit que ce grand Roi avoit pour Sully une affection si vive , que souvent elle se portoit aux petits soins & aux

attentions les plus marquées pour ce Ministre. En 1601, ce Prince lui écrivit en ces termes : „ Vous me ferez plaisir de „ venir coucher ce soir en ce lieu de Puy- „ zeaux, où vous n'avez que faire de „ rien apporter, ayant fait donner ordre „ pour votre logis, auquel j'ai envoyé „ mon lit de chaise, & commander à Co- „ quet de vous tenir un souper prêt & vo- „ tre déjeuné du matin; car je ne vous „ retiendrai pas davantage. Adieu mon „ ami, que j'aime bien „. (*Economies Royales*)

Un jour que Sully, qui étoit Surintendant des Finances, venoit présenter les étrennes au Roi, il le trouva encore au lit avec la Reine. Le Roi voulut qu'il entrât, & qu'il montrât les étrennes. C'étoient des jettons d'or & d'argent pour Leurs Majestés, pour les Dames d'honneur & Filles de la Reine. *Rosny* (ainsi que le Roi le nommoit), *leur baillez-vous leurs étrennes sans les venir baiser?* „ Vraiment, Sire, répondit-il, depuis que vous „ le leur avez commandé, je n'ai eu que „ faire de les en prier „. Or ça, *Rosny*, *me direz-vous la vérité? Laquelle baillez-vous de meilleur courage, & trouvez-vous la plus belle?* „ Ma foi, Sire, répondit le „ Surintendant, je ne vous le saurois dire; „ car j'ai bien d'autres choses à faire que „ de penser à l'amour, ni à juger quelle „ est la plus belle. Je les baise comme „ des reliques, en leur présentant mon „ offrande. „ *Hé bien! ne voilà-t'il pas,*

dit Henri en éclatant de rire, *un prodigue Financier que Rosny, de faire de si riches présents du bien de son Maître pour un baiser.* Ensuite, quand ceux devant qui il ne vouloit pas tout dire eurent été congédiés, poussant doucement la Reine qui dormoit ou faisoit semblant de dormir, parce qu'elle étoit un peu fâchée : „ Ré-
 „ veillez-vous, dormeuse, lui dit-il, &
 „ ne grognez plus. Vous croyez que
 „ Rosny me flatte aux petites brouilleries
 „ que nous avons ensemble. Vous en pen-
 „ seriez tout autrement, si vous saviez les
 „ grandes libertés qu'il prend à me dire
 „ mes vérités : de quoi encore que je me
 „ mette en colere, si ne lui en veux-je pas
 „ de mal pour cela. Car tout au contraire,
 „ je croirois qu'il ne m'aime plus, s'il
 „ ne me remontroit ce qu'il estime être
 „ pour la gloire & l'honneur de ma per-
 „ sonne, l'amélioration de mon Royau-
 „ me, & le soulagement de mes Peuples.
 „ Car, voyez-vous, ma mie, il n'y a
 „ point d'esprits si droituriers qui ne tré-
 „buchassent tout-à-fait, s'ils n'étoient
 „ relevés lorsqu'ils choppent, par les ad-
 „ monitions de leurs loyaux serviteurs,
 „ ou bien intimes & prudents amis „
 (*Mémoires de Sully*)

Henri IV étant dans sa chambre avec une Dame qu'il aimoit, Sully entra dans l'antichambre, & voulut passer outre. On lui dit que cela ne se pouvoit. Il se douta aussi-tôt qu'il y avoit quelque intrigue qu'on vouloit lui cacher. L'envie de savoir ce

qui se passoit, le fit appuyer sur une fenêtre qui regardoit vers le petit escalier du cabinet du Roi. Il vit sortir une Dame vêtue d'un habit verd, qu'il ne put reconnoître. Un moment après le Roi vint à lui, & lui dit : *Comment te portes-tu, Sully ?* Le Duc lui répondit : „ Sire, je suis toujours le très-humble serviteur de Votre „ Majesté. Mais, Sire, reprit le Duc qui voyoit le Roi un peu ému, „ la santé de „ Votre Majesté me paroît un peu altérée „. *C'est*, dit le Roi, *que j'ai eu la fièvre toute la matinée ; mais elle vient de me quitter.* „ Il est vrai, Sire, dit le Duc, „ je l'ai vue passer, elle étoit toute „ verte „. *Ventre-saint-gris*, lui dit le Roi, *on ne sauroit te tromper, tu vois trop clair.* (Menagiana, tome III, pag. 243, édition de 1729)

Il arriva à-peu-près dans le même temps à ce Prince d'aller trouver Sully à l'Arsenal, pour l'entretenir en particulier. Ce Ministre ne reçut point la confiance qu'on lui faisoit, sans faire une vive remontrance à Henri sur ce qu'il croyoit de contraire à la gloire de son Maître. Ce Prince, dont les passions étoient vives, reçut d'abord fort mal les représentations de son confident. Il le quitta même assez brusquement, en disant tout haut : „ Voilà „ un homme que je ne saurois plus souffrir, il ne fait jamais que me contredire & trouver mauvais tout ce que je „ veux ; mais, pardieu, je m'en ferai „ obéir : je ne le reverrai de quinze

„ jours „. Mais le lendemain , dès sept heures du matin , on vit arriver Sa Majesté à l' Arsenal , avec cinq ou six personnes qu'elle avoit dans son carrosse. Ce Prince monta à l'appartement de Sully , sans permettre qu'on l'avertît , & frappa lui-même à la porte de son cabinet. Sully ayant demandé : *Qui est là ?* ne fut pas peu surpris d'entendre répondre : *C'est le Roi* , qu'il reconnut aussi-tôt au son de la voix ; & ayant ouvert : *Hé bien , que faisez-vous-là , mon ami* , lui dit-il en entrant avec Roquelaure & quelques autres Seigneurs ? Sully lui répondit qu'il écrivoit des lettres , & qu'il préparoit du travail à ses Secretaires. *Et depuis quand êtes-vous-là ?* „ Dès les trois heures du matin , repliqua Sully „. *Hé bien , Roquelaure* , repartit ce Prince en se tournant vers lui , *pour combien voudriez-vous mener cette vie-là ?* Le Roi fit ensuite sortir tout le monde , & commença à entretenir Sully ; mais voyant qu'il lui parloit froidement : „ Oh , oh ! vous faites le „ réservé , dit-il en souriant , & lui donnant un petit coup sur la joue , vous „ êtes encore en colere d'hier ? Je n'y „ suis plus , moi , & vivons ensemble avec „ la même liberté que vous aviez accoutumé ; car je vous connois bien : si „ vous faissiez autrement , ce seroit signe „ que vous ne vous soucieriez plus de „ mes affaires. Quoique je me fâche quelquefois , ajouta-t'il avec cette candeur „ qui lui étoit naturelle , je veux que vous

„ le souffriez ; car je ne vous en aime pas
 „ moins : au contraire , dès l'heure que
 „ vous ne me contredirez plus dans les
 „ choses que je fais bien qui ne sont pas
 „ de votre goût , je croirai que vous ne
 „ m'aimez plus ,,. Après un entretien qui
 „ fut assez long , le Roi sortit. En quit-
 „ tant Sully , il l'embrassa , & dit à ceux qui
 „ l'attendoient : „ Il y en a d'assez fots pour
 „ croire que quand je me mets en colere
 „ contre M. de Sully , c'est à bon escient
 „ & pour long-temps : mais tout au con-
 „ traire ; car quand je viens à considérer
 „ qu'il ne me remontre ou ne me con-
 „ tredit que pour mon honneur , ma gran-
 „ deur , & le bien de mes affaires , & ja-
 „ mais pour les siennes , je l'en aime
 „ mieux , & je suis impatient de le lui
 „ dire ,,. (*Mémoires de Sully*)

„ Il n'y a rien , disoit Sully , dont il
 „ soit plus difficile de se défendre que
 „ d'une calomnie travaillée de main de
 „ Courtisan ,,. C'est ce qu'il pensa éprou-
 „ ver en 1605. Plusieurs Seigneurs de la Cour,
 „ qui ne desiroient rien tant que la perte
 „ d'un homme qu'ils trouvoient toujours
 „ opposé à leurs desirs , parce que rarement
 „ ces desirs étoient conformes à l'intérêt
 „ des peuples , avoient tout préparé pour
 „ sa ruine. Libelles , lettres anonymes , avis
 „ secrets & artificieux , tout fut mis en usa-
 „ ge. Henri IV conçut pour la première fois
 „ des soupçons contre Sully , & ils sem-
 „ bloient être permis à un Prince qui avoit
 „ éprouvé tant d'ingratitude de la part des

hommes. Cependant, voyant que rien de ce qu'on avoit avancé contre son Ministre ne se vérifioit, il commença à faire des réflexions. Ce Prince étoit vif; mais il étoit bon, & revenoit facilement sur lui-même. Il envoya plusieurs personnes à Sully pour l'engager à ouvrir son cœur. Mais Sully étoit résolu de se taire jusqu'à ce que le Roi lui parlât lui-même. Il croyoit avoir à se plaindre de ce Prince, qui enfin ne pouvant plus soutenir cet état d'incertitude & de froideur, chercha un éclaircissement. Etant à Fontainebleau, comme Sully prenoit congé de Henri, le Roi lui dit : „ Venez ça, n'avez - vous rien à me „ dire „ ? *Non*, répondit Sully. „ Oh! si „ bien moi à vous „, repliqua ce Prince, Aussi-tôt s'éloignant avec lui dans une des allées du parc, & faisant mettre deux Suisses à l'entrée du lieu où ils se rendoient, le Roi commença par embrasser Sully deux fois; ensuite il lui dit : „ Mon ami, je ne „ saurois plus souffrir (après vingt-trois „ ans d'expérience & de connoissance de „ l'affection & sincérité de l'un & de l'autre) les froideurs, retenues & dissimulations dont nous avons usé depuis „ un mois; car, pour vous dire la vérité, si je ne vous ai pas dit toutes mes „ fantaisies, ainsi que j'avois accoutumé, „ je crois que vous m'avez celé aussi beaucoup des vôtres; & seroient telles pro- „ cédures aussi dommageables à vous qu'à „ moi, & pourroient aller journellement „ en augmentant, par la malice & arti-

„ fice de ceux qui envient autant ma gran-
 „ deur qu'ils fauroient faire votre faveur
 „ auprès de moi. Et pour cette cause ,
 „ j'ai pris la résolution de vous dire tous
 „ les beaux contes que l'on m'a faits de
 „ vous , les artifices dont on a usé pour
 „ vous brouiller avec moi , & ce qui m'en
 „ est resté sur le cœur ; vous priant de
 „ faire le semblable , sans crainte que je
 „ ne trouve rien de mauvais de toutes
 „ les libertés dont vous pouvez user. Car
 „ je veux que nous sortions d'ici , vous
 „ & moi , le cœur net de tout soupçon ,
 „ & contents l'un de l'autre. Et par-
 „ tant , comme je veux vous offrir mon
 „ cœur , je vous prie de ne me déguiser
 „ rien de ce qui est dans le vôtre ,,. Après
 cet entretien , également nécessaire à tous
 deux , & dans lequel Sully se justifia plei-
 nement , le Roi parut sincèrement affligé
 d'avoir pu douter de l'attachement de
 son plus fidele serviteur. Sully , péné-
 tré jusqu'au fond du cœur du noble re-
 pentir de son Maître , alloit se jeter à ses
 pieds , & lui donner cette marque sou-
 mise de respect qu'un Sujet doit à son Roi.
Ah ! ne le faites pas , lui dit Henri : vous
êtes homme de bien , on nous observe , on
croiroit que je vous pardonne. Ce Prince
 sortit aussitôt de l'allée , en tenant Sully
 par la main , & demanda à tous les Cour-
 tisans quelle heure il étoit. On lui répon-
 dit qu'il étoit une heure après-midi , &
 qu'il avoit été fort long-temps. „ Je vois
 „ ce que c'est , dit ce Monarque ; il y en

„ a auxquels cet entretien a ennuyé plus
 „ qu'à moi. Afin de les consoler , je veux
 „ bien vous dire à tous que j'aime Rosny
 „ plus que jamais ; & vous , mon ami ,
 „ poursuivit-il , en se tournant de son
 „ côté , continuez à m'aimer & à me ser-
 „ vir comme vous avez toujours fait „.
 (*Mémoires de Sully*)

Deux Orateurs modernes ont conservé ce trait sublime de la vie d'Henri IV , dans les éloges qu'ils ont faits de ce grand Roi , & nous croyons faire plaisir au Lecteur qui aime à juger & à comparer , en lui mettant sous les yeux ces deux morceaux intéressants. Une calomnie *travaillée de main de Courtisan* , selon l'expression de Sully lui-même , avoit sapé les fondements de cette amitié respectable qui l'unissoit à Henri ; on avoit représenté Sully comme dangereux , comme prêt à s'armer contre son Maître des bienfaits de son ami ; on avoit cité les exemples de tant d'ingrats & de traîtres dont ces temps malheureux abondoient : les avis étoient si multipliés , si détaillés ; toutes les circonstances avoient été rassemblées avec tant d'art , qu'elles avoient ébranlé Henri. Déjà son cœur se resserre & s'éloigne ; Sully voit les progrès de la calomnie , peut l'arrêter d'un seul mot , & ne daigne pas le dire. Henri attend ce mot , & ne l'exige point ; la douce familiarité , le badinage aimable , la liberté , la confiance avoient fui de leurs entretiens : Henri n'étoit plus que poli , Sully n'étoit plus que respectueux ;
 le

le Ministre n'étoit pas renvoyé , mais l'ami étoit disgracié. Qu'il est dur & difficile de cesser d'aimer. Henri jette de temps en temps sur celui qu'il aime des regards de tendresse & de regret ; & s'il voit sur son visage quelques traces de douleur , s'il croit reconnoître à quelques marques son fidele Sully , son cœur ne se contient plus , ses bras vont s'ouvrir , il va se jeter au cou de son ami : une mauvaise honte , un reste de défiance , & toujours ce fier silence de Sully le retiennent encore. . . . Il succombe enfin : Sully , lui dit-il , n'auriez-vous rien à me dire ? Quoi ! Sully n'a plus rien à me dire. Eh bien ! c'est donc à moi à parler , . . . Il lui dévoile alors son ame toute entiere , avec tous les combats qui l'ont agitée , & toutes les douleurs qui l'ont affligée : „ Cruel ! comment pouviez-vous „ laisser à votre ami le désespoir de vous „ croire infidele „. Sully pénétré de ce tort , le seul qu'il ait pu avoir , veut tomber aux pieds de Henri. . . . „ Que faites-vous , Sully , lui dit le Roi ? vos ennemis vous voient ; ils vont penser que „ je vous pardonne : ne leur donnez point „ la satisfaction de vous avoir cru coupable „. Alors leurs embrassements sont leur seul langage ; ils versent dans le sein l'un de l'autre ces larmes dont la douceur est inexprimable. Deux cœurs qui ont ainsi pleuré ensemble , ne peuvent être enlevés l'un à l'autre. (*Eloge de Henri IV, par M. Gaillard*)

On a beau dire que le mensonge ne peut emprunter les traits de la vérité, il faut bien qu'il lui ressemble beaucoup, sans cela il ne lui seroit pas si redoutable. Henri lui-même, qu'il étoit aussi difficile de tromper que de vaincre, Henri est ébranlé. Le soupçon se glisse dans son cœur, le soupçon, cette plaie de l'ame que tout empoisonne, que tout agrandit, dont la cicatrice reste toujours douloureuse, & qui se rouvre si aisément après qu'elle a été fermée. Henri craint de s'être trompé dans son choix & dans son amitié : il souffre, il travaille toujours avec son Ministre ; mais il ne parle plus à son ami. Sully voit tout & se tait ; la Cour observe & attend les événements. On voit sur quelques visages le fourire de l'envie qui espère, sur d'autres la joie insolente de la méchanceté qui s'applaudit ; sur tous la curiosité & l'inquiétude. Le visage de Sully ne change point ; sa retraite, que ses ennemis auroient appelée sa disgrâce, & qui n'eût été que celle de la France, sembloit assurée : il ne faisoit rien pour la prévenir. Mais Henri ne peut résister plus long-temps à son agitation ; la Majesté Royale rompit le silence, quand la vertu le gardoit encore. Ce n'est point un Juge qui interroge, c'est un ami qui s'épanche. Quel entretien, que celui de ces deux grandes ames que l'on a voulu éloigner, qui se rapprochent comme par une pente invincible, & qui se reconnoissent toutes deux à leurs premiers sentiments ! Henri IV avoit douté

de Sully, mais Sully n'a jamais douté de son Roi. La sécurité & peut-être la fierté d'un cœur pur avoit fermé sa bouche ; la reconnoissance le précipite aux genoux du Prince à la vue des Courtisans. Mais ce transport si noble peut ressembler à l'humiliation d'un coupable. Henri craint que l'on ne fasse un second outrage à l'innocence : *Relevez-vous, s'écrie-t'il, relevez-vous ; ils vont croire que je vous pardonne.* (Eloge d'Henri IV par M. de la Harpe).

L'histoire rapporte un trait qui prouve que ce prince auroit craint de faire quelque chose qui pût diminuer la haute estime que Sully avoit pour son Maître. Au siege de Laon, en 1595, comme Henri veilleoit lui-même à tout, il s'étoit fatigué si fort sur un terrain extrêmement rude, qu'il s'étoit fait plusieurs contusions aux pieds, ce qui ne l'empêcha pas de faire continuer ses ouvrages, jusqu'à ce que toutes ces meurtrissures s'étant ouvertes, ses deux pieds ne furent bientôt plus qu'une grande plaie qui l'obligea de se mettre au lit & d'y faire appliquer un appareil (Il avoit couché jusques-là sur deux matelas posés à terre). Le Duc de Sully vint le voir, & Henri fit lever l'appareil en sa présence : „ afin, disoit-il, que ce Duc connût qu'il ne faisoit point le douillet mal-à-propos „. (*Mémoires de Sully*).

Le Président Jeannin, qui étoit, ainsi que Sully, un des Ministres de Henri IV, n'eut pas moins de part que ce dernier à la confiance de son Maître, qui le regar-

doit comme un homme sûr & d'une foi inviolable. On avoit traité dans le Conseil une affaire importante, & la résolution prise avoit transpiré. Henri s'en plaignit à ses Ministres, qui paroissoient vouloir faire tomber le soupçon sur Jeannin : le Roi le prenant aussi-tôt par la main, leur dit : *Je réponds pour le bon-homme ; c'est à vous autres à vous examiner.* (Eloge de Jeannin par Saumaïse)

Ce Prince se reprochoit quelquefois de n'avoir pas fait assez de bien à Jeannin, en disant : „ Qu'il doroit plusieurs de ses „ Sujets pour cacher leur malice ; mais „ que pour le Président Jeannin, il en „ avoit toujours reçu du bien sans lui en „ faire „.

Ce Ministre n'avoit pas moins de franchise que Sully ; mais peut-être plus de douceur & d'urbanité. C'est ce qu'il est facile de se persuader par ce trait ingénieux d'Henri IV, rapporté dans le Dictionnaire cité, à l'article de *Jeannin*. Ce Prince vouloit faire connoître en un moment ses Ministres à un Ambassadeur étranger : il les fit venir successivement l'un après l'autre en sa présence, & leur dit : *Voilà une poutre qui menace ruine.* Ville-roy, sans même lever les yeux, conseilla de la faire changer sur le champ. Jeannin, après avoir regardé avec attention, avoua qu'il n'en appercevoit pas le vice ; mais que pour ne rien risquer, il falloit la faire visiter par les gens de l'art. Sully répondit brusquement : Sire, qui est-ce qui a

„ pu vous donner cette terreur ? elle du-
 „ rera plus que vous & moi „.

Henri montra toujours beaucoup d'in-
 trépidité & de générosité envers ses enne-
 mis , envers ceux même qui , poussés par
 un zele fanatique , en vouloient à sa vie.
 L'historien le Grain rapporte à ce sujet
 l'aventure qui arriva à ce Prince avec le
 Capitaine Michau , qui avoit feint de quit-
 ter le service d'Espagne , & de passer à
 celui de ce Prince pour trouver les moyens
 de le tuer en trahison. „ Un jour , dit cet
 „ Historien , Henri IV chassant es forêts
 „ d'Alais , il avise à ses talons le Capi-
 „ taine Michau , bien monté , ayant une
 „ couple de pistolets à canons bandés &
 „ amorcés ; le Roi seul & mal assisté ,
 „ comme c'est la coutume des chasseurs
 „ de s'écarter ; Henri le voyant appro-
 „ cher , lui dit d'une façon hardie & af-
 „ surée : *Capitaine Michau , mets pied à*
 „ *terre , je veux essayer ton cheval , s'il*
 „ *est si bon que tu dis.* Le Capitaine Mi-
 „ chau obéit , & met pied à terre. Le
 „ Roi monte sur son cheval , & prenant
 „ les deux pistolets : *Veux-tu ,* ce dit-il ,
 „ *tuer quelqu'un ? On m'a dit que tu vou-*
 „ *lois me tuer ; mais je te puis tuer toi-*
 „ *même si je veux :* & disant cela , tira les
 „ deux pistolets en l'air , lui commandant
 „ de le suivre. Le Capitaine s'étant fort
 „ excusé , prend congé deux jours après ,
 „ & oncques depuis ne parut „. (*Dé-*
cade de Henri le Grand)

Au siege d'Essans en Guyenne , un Sol-

dat qui étoit sur le rempart reconnut Henri IV à l'écharpe blanche qu'il portoit, & le coucha en joue, en disant : *Voilà pour le Béarnois, il ne sera plus question de lui* : mais heureusement qu'il manqua son coup. La place fut emportée d'assaut. Les Assiégeants le reconnurent, & il fut aussi-tôt pendu. Le gibet tomba, & le Soldat se seroit sauvé, si un Fantassin de l'armée du Roi ne l'eût tué d'un coup de poignard. Ce Prince l'apprit, & en fut si fâché, qu'il congédia celui qui l'avoit tué, en disant : *Qu'il y avoit de l'inhumanité à arracher la vie à un malheureux que le sort avoit sauvé de la corde.* (Tablettes historiques des Rois de France)

On exhortoit ce Prince à traiter avec rigueur quelques places de la Ligue qu'il avoit réduites par la force. Il se contenta de répondre : „ La satisfaction que l'on „ tire de la vengeance ne dure qu'un mo- „ ment, mais celle que donne la clé- „ mence est éternelle „. (*Dictionnaire des Hommes illustres*)

Le Duc de Mayenne, qui étoit le Chef de la Ligue, & qui avoit osé disputer la Couronne à Henri IV, sollicita son pardon & l'obtint. Ce fut pendant le séjour du Roi à Monceaux, en 1596, que fut consommé le traité sollicité par ce Duc. Dès les premiers jours que Sa Majesté étoit à Amiens, le même Duc lui avoit envoyé un nommé d'Estienne, pour lui demander en quel lieu elle auroit pour agréable qu'il vint lui rendre ses obéissances; & elle l'a-

voit remis à Monceaux , par égard pour l'incommodité du Duc , qui ne lui permettoit plus d'aussi longs voyages que celui d'Amiens à Soissons , où il faisoit sa résidence. Le Duc de Mayenne aborda le Roi qui se promenoit dans l'étoile du parc , seul avec Sully , mit un genou en terre , lui accola la cuisse , & joignit à l'assurance de sa fidélité un remerciement *de ce que Sa Majesté l'avoit délivré , disoit-il , de l'arrogance Espagnole & des ruses Italiennes.* Henri qui avoit été à sa rencontre lorsqu'il le vit s'approcher , l'embrassa par trois fois de suite , se hâta de le faire relever , l'embrassa de nouveau avec cette bonté qui n'a jamais tenu contre un repentir ; puis le prenant par la main , il le promena dans son parc , où il l'entretint familièrement des embellissements qu'il alloit y faire. Le Roi marchoit à si grands pas que le Duc de Mayenne , également incommodé de la sciatique , de sa graisse & de la grande chaleur qu'il faisoit , ne traînant qu'à grande peine sa cuisse , souffroit cruellement sans oser en rien dire. Ce Prince s'en apperçut , voyant le Duc rouge & tout en sueur. Il dit à Sully , en se penchant vers son oreille : „ Si je promene „ encore long-temps ce gros corps-ci , me „ voilà vengé sans grande peine de tous „ les maux qu'il nous a faits. Dites le „ vrai , mon Cousin , poursuivit-il en „ se tournant vers le Duc de Mayenne ; „ je vais un peu vite pour vous , ? Le Duc lui répondit , *qu'il étoit prêt à*

étouffer, & que pour peu que Sa Majesté eût encore continué, elle l'auroit tué sans y penser. „ Touchez-là, mon cousin, reprit le Roi d'un air riant, en l'embrassant encore & lui frappant sur l'épaule ; „ car pardieu voilà toute la vengeance „ que vous recevrez de moi „. Le Duc de Mayenne, qu'une manière si franche pénétra vivement, fit encore ses efforts pour s'agenouiller & pour baiser la main que Sa Majesté lui tendoit : il lui jura qu'il le serviroit désormais contre ses propres enfants. „ Or fus, je le crois, lui „ dit Henri, & afin que vous me puissiez „ aimer & servir plus long-temps, allez „ vous reposer au château & vous rafraîchir, car vous en avez bon besoin : „ je vais vous faire donner deux bouteilles de vin d'Arbois ; car je fais bien „ que vous ne le haïssez pas. Voilà Rosny „ que je vous baille pour vous accompagner, faire l'honneur de la maison, „ & vous mener à votre chambre ; c'est „ un de mes plus anciens serviteurs, & „ un de ceux qui a reçu plus de joie de voir que vous vouliez me servir & m'aimer de bon cœur „. (*Mémoires de Sully*)

Dans le mois de Juillet qui suivit la réconciliation du Roi avec le Duc de Mayenne, le Pape envoya en France, en qualité de Légat, le Cardinal Alexandre de Médicis, auquel le Roi fit rendre les plus grands honneurs. Sachant qu'il étoit arrivé à Chartres, il voulut lui rendre visite ;
pour

pour cet effet, il prit la poste, & il mena avec lui le Duc de Mayenne, en lui disant : „ Allons, mon Cousin, voir le Légat, car vous avez aussi grand besoin „ que moi d'une bonne absolution „. Ce Cardinal étoit un homme de beaucoup de mérite; il avoit eu grande part à l'absolution que le Roi obtint du Souverain-Pontife. (*Histoire de Henri IV*)

Quelqu'un voulant engager ce bon Prince à punir l'auteur d'une Satyre amère écrite contre lui, intitulée, *l'Isle des Hermaphrodites* : „ Je ferois conscience, lui dit-il, „ de fâcher un homme pour avoir dit la „ vérité „. (*Pierre Matthieu*)

Lorsque le Parlement, qui avoit tenu ses séances à Tours pendant les troubles de la Ligue, vint rendre son hommage au Roi, ce Monarque lui dit : „ Messieurs, je vous „ prie de ne vous plus souvenir de tout „ le passé; j'ai oublié & pardonné les injures qu'on m'a faites, je vous exhorte „ d'oublier & d'abolir celles que vous avez „ reçues „.

Le Duc de Bouillon s'étoit engagé à Henri IV, lorsque Sa Majesté lui fit épouser l'héritière de Sedan, de lui amener un certain nombre de troupes; non seulement il ne remplit pas son engagement, mais il donnoit chaque jour au Roi de nouveaux sujets de mécontentement. Enfin la Duchesse mourut, & le Duc fit tenir une lettre à Sa Majesté, où il lui faisoit voir que Madame de Bouillon avoit fait un testament, par lequel elle assuroit à son

mari la Principauté de Sedan & tous ses biens, & les mettoit sous la protection du Roi de France; parce qu'on ne doutoit point que le Duc de Bouillon ne fût inquiété sur cette donation par les collatéraux. *Cela veut dire, s'écria le Roi, après avoir achevé la lecture de la lettre, que M. de Bouillon a fort affaire de moi: n'est-il pas bien honnête!* (Mémoires de Sully)

Lorsque l'Amiral de Villars, qui avoit défendu plusieurs places contre son Roi, parut à la Cour, Henri IV sembla avoir oublié tout le passé, en lui faisant l'accueil le plus favorable. Ce Seigneur s'étant jetté aux pieds de son Maître: *Monsieur l'Amiral*, lui dit Henri en l'embrassant, & mortifié de cette attitude, *cette soumission n'est due qu'à Dieu seul.* (Mémoires de Sully)

Sur les avis qui avoient été donnés à Henri IV, que le Prince de Joinville, jeune homme léger & évaporé, faisoit sa brigue en Espagne par l'entremise du Comte de Chamnite, un des Ministres de cette Cour, Sa Majesté le fit arrêter. Lorsqu'il se vit pris, il dit qu'il étoit prêt à tout déclarer, pourvu que ce fût au Roi en personne, & Sully présent. Joinville amené avoua tout ce qu'on voulut. Henri le connut bientôt pour ce qu'il étoit, & le traitant comme il méritoit, il envoya chercher la Duchesse de Guise sa mere, & le Duc de Guise son frere, auxquels il dit dans son cabinet: „ Voilà l'enfant prodigue en

„ personne, il s'est mis dans la tête des
 „ folies; je le traite en enfant, & je lui
 „ pardonne pour l'amour de vous & de
 „ M. de Rosny, qui m'en a prié à jointes
 „ mains; mais c'est à condition que vous
 „ le chapitrerez bien tous trois; & que
 „ vous, mon Neveu, dit-il en se tour-
 „ nant vers le Duc de Guise, vous en
 „ répondrez à l'avenir. Je vous le donne
 „ en garde, afin de le rendre sage, s'il
 „ y a moyen „ (*Mémoires de Sully*)

Jean Duret étoit le Médecin de Char-
 les de Bourbon, Cardinal de Vendôme,
 auteur du tiers-parti. Ce Médecin dit un
 jour chez ce Cardinal, parlant de Henri IV,
 qu'il falloit lui faire avaler des pillules Cé-
 sariennes (ce sont vingt-trois coups de
 poignard que César eut dans le Sénat),
 ce qui fut su & rapporté au Roi par Du-
 Perron. Ce Prince depuis l'a toujours fort
 haï, sans néanmoins lui faire aucun mal.
 Marie de Médicis se fioit beaucoup en ce
 Médecin, quand elle étoit malade, parce
 qu'il avoit une grande réputation. Duret
 ayant fait, par ce moyen, prier le Roi de
 lui donner la place de premier Médecin
 de Sa Majesté, vacante par la mort de M.
 de la Rivière, ce Prince répondit à ceux
 qui lui en parlerent: *Dites à Duret qu'il*
se contente que je le laisse vivre, & que je
fais bien le mal qu'il m'a voulu procurer il
y a long-temps. (*Manuscrit in-4^o.*)

Il usa de sévérité envers le Maréchal
 de Biron, qui avoit conspiré contre lui,
 & ne voulut point accorder la grace au

coupable, mais ce fut principalement l'obstination du Maréchal qui le perdit. Il étoit, dit le Laboureur, d'un esprit fier & haughty, & presque ingouvernable, ne se plaisoit qu'aux choses difficiles & presque impossibles, & envioit toute la grandeur d'autrui. Au combat de Fontaine-Françoise, le Roi dégagera le Maréchal de Biron du milieu des arquebusades. Un des serviteurs de Sa Majesté lui dit qu'il y avoit trop de hazards à se jeter au milieu des ennemis. „ Il est vrai, dit le Roi; mais „ si je ne le fais, & si je ne m'avance, „ le Maréchal de Biron s'en prévaudra „ toute sa vie „. (*Pierre Matthieu*)

Lorsque l'on commença à donner des soupçons à Henri sur les liaisons de Biron avec les ennemis de l'Etat, il ne voulut point d'abord y ajouter foi. Cependant des papiers de la dernière importance lui ayant été remis entre les mains, ce Prince, qui méritoit si peu d'être trompé, vit bientôt à découvert toute l'horreur du complot que l'on tramoit contre lui. Henri sans rien faire connoître de ce qu'il avoit appris, écrivit au Maréchal, qui étoit en Bourgogne, de se rendre à la Cour. Biron allégua plusieurs prétextes pour retarder son voyage; enfin il fallut partir. Il se présenta au Roi qui étoit à Fontainebleau. Aussi-tôt que ce Prince l'aperçut, il s'avança vers lui avec quelque précipitation, & l'embrassa, en lui disant: *Mon Cousin, vous avez bien fait de venir, car autrement je vous allois quérir.* Le Ma-

réchal se répandit en excuses ; mais le Roi, sans lui témoigner le moindre mécontentement, se mit à lui parler avec sa bonté ordinaire. Il le prit par la main, se promena avec lui dans ses jardins, lui détailla ses différents projets comme à son ami & à son égal. Ce bon Prince espéroit de Biron que la seule présence d'un Souverain dont il étoit aimé, & qu'il projettoit de trahir, feroit renaitre dans son cœur des sentiments de zele, de fidélité & d'obéissance, dont le moindre François est animé pour son Roi. Mais lorsque ce Prince vint à entamer la grande affaire qui l'agitoit, Biron ne présumant point que le Roi fût aussi-bien instruit qu'il le disoit, ne se contenta point de se tenir modestement sur la négative ; il dit au Roi que n'ayant point de fautes à se reprocher, il n'avoit pas besoin de pardon ; qu'il n'étoit point venu pour se justifier, mais pour savoir les noms de ses accusateurs ; & que si on ne lui en faisoit pas justice, il sauroit bien se la faire à lui-même. Le Roi, bien loin de relever l'insolence d'un pareil discours, quand même celui qui le tenoit auroit été innocent, continua de lui parler avec la plus grande douceur. Ce Prince eut plusieurs conférences pareilles avec le Maréchal, espérant toujours l'amener à un aveu qui lui donnât lieu d'exercer toute sa clémence envers ce malheureux Seigneur, autrefois son ami. A la fin, le Roi ennuyé un jour de ses rodomontades & de son opiniâtre-

ré, le quitta, lui disant pour toute parole :
Hé bien ! il faudra apprendre la vérité d'ail-
leurs. Adieu, Baron de Biron. Ce mot fut
 comme un éclair, avant-coureur de la
 foudre qui l'alloit terrasser, le Roi le dé-
 gradant par-là de tant d'éminentes digni-
 tés dont il l'avoit honoré. Ce même jour,
 le Comte de Soissons l'exhorta encore de
 confesser la vérité, & conclut sa remon-
 trance par cette sentence du Sage : *Le*
courroux du Roi est le messager de la mort.
 (Histoire de Henri IV, par Perefixe)

„ Après le dîné, dit le Septenaire,
 „ Biron vint trouver le Roi, qui faisoit
 „ un tour dans sa grande salle, lequel lui
 „ montrant sa statue en relief, triomphant
 „ au-dessus de ses victoires, lui dit : *Hé*
 „ *bien, mon Cousin, si le Roi d'Espagne*
 „ *m'avoit vu comme cela, qu'en diroit-il ?*
 „ Il répondit au Roi légèrement : *Sire,*
 „ *il ne vous craindrait guere ;* ce qui fut
 „ noté de tous les Seigneurs présents. Et
 „ lors le Roi le regarda d'une œillade ri-
 „ goureuse, dont il s'apperçut : & sou-
 „ dain rabillant son dire, il ajouta :
 „ *J'entends, Sire, en cette statue que voi-*
 „ *là, mais non pas en cette personne* „
 (Pierre Matthieu)

Henri fit assembler son Conseil, & ayant
 fait mettre sur le bureau les différents pa-
 piers concernant la conspiration, il s'é-
 nonça en ces termes sur le compte du
 Maréchal : „ Je ne veux point perdre cet
 „ homme ; mais il veut se perdre lui-mê-
 „ me de son bon gré ; cependant ne me

„ le faites point perdre si vous n'estimez
 „ qu'il mérite la mort : je lui veux encore
 „ dire que s'il ne se laisse mener par justice ,
 „ qu'il ne s'attende plus à grace quelcon-
 „ que de moi „ Les Ministres du Prince
 prirent une connoissance exacte de toutes
 les pieces du procès. Ils auroient voulu
 correspondre à la bonne volonté que le
 Roi avoit pour Biron ; mais étant sommés
 de dire leur avis en conscience & suivant
 les Loix, il n'y eut point de partage en-
 tr'eux ; ils répondirent unanimement que
 l'accusé méritoit la mort. Le Roi prit à
 l'instant son parti sur cette terrible répon-
 se. Biron fut arrêté, & son procès ayant
 été fait, il eut la tête tranchée sur un
 échaffaud dressé dans une des cours de la
 Bastille. (*Dictionnaire cité*)

Avant qu'il fût arrêté, quelqu'un di-
 soit un jour à Henri IV, que le Maréchal
 de Biron jouoit fort bien à la paume ; ce
 Prince, qui avoit déjà découvert la cons-
 piration, répondit : „ Il est vrai qu'il joue
 „ bien, mais il fait mal ses parties „
 (*Tablettes historiques des Rois de France*)

Henri IV, parlant de Biron, répétoit
 souvent ce discours : „ Son obstination
 „ l'a perdu ; s'il m'eût voulu dire la vérité
 „ d'une chose dont j'ai la preuve écrite
 „ de sa main, il ne seroit pas où il est.
 „ Je voudrois avoir payé deux cent mille
 „ écus, & qu'il m'eût donné lieu de lui
 „ pardonner. Il m'a bien servi, mais je
 „ lui ai sauvé la vie trois fois „ (*Mémoires
 de Sully*)

Henri accorda la confiscation des biens du Maréchal à son frere ; & comme plusieurs Magistrats lui représenterent que de semblables dons étoient contre l'usage , & qu'on ne pouvoit prendre trop de mesures pour écarter des attentats pareils à celui qui avoit donné lieu à la confiscation :
 „ C'est fort bien raisonner , dit ce Prince ;
 „ mais j'espère que la mort du coupable
 „ servira de leçon à son frere , & que ma
 „ bonté me l'attachera „. *Mémoires de Sully*)

Henri IV , qui connoissoit tout le prix de la bravoure , avoit une estime singuliere pour les gens braves. Il fit entrer dans ses Gardes-du-Corps un Soldat qui lui avoit porté de rudes coups dans une occasion importante ; jamais cet homme intrépide ne lui sortit de la mémoire. Il le montra un jour au Maréchal d'Estrées , & lui dit avec complaisance : *Voilà le Soldat qui me blessa à la journée d'Aumale.* (Dictionnaire des Hommes Illustres)

Comme on lui présentoit huit Gentils-hommes du Périgord , dont le visage étoit très-marqué des coups qu'ils avoient reçus à son service : „ Je suis ravi de les voir ,
 „ dit ce Prince ; mais je verrois encore
 „ plus volontiers ceux qui les ont ainsi
 „ traités „.

Henri aimoit sur-tout sa noblesse. Il lui avoit vu faire de si belles choses à la guerre , qu'il ne se lassoit pas de répéter , qu'avec elle rien ne lui seroit impossible. Un Ambassadeur d'Espagne lui témoignoit un jour

qu'il étoit surpris de le voir environné & pressé par quantité de Gentilshommes. *Si vous m'aviez vu un jour de bataille*, repartit vivement ce Monarque, *ils me pressoient bien davantage.*

Quand ce Prince donnoit sa parole, il ajoutoit ordinairement : *foi de Gentilhomme.* (Mémoires de Sully)

Nous sommes tous Gentilshommes, disoit-il quelquefois devant les Princes de son Sang.

Un certain jour Henri IV ayant apperçu avec le fils de la Varenne un homme qu'il ne connoissoit pas, demanda au pere de quel état étoit cet homme : *Sire*, répondit la Varenne, *c'est un Gentilhomme que j'ai donné à mon fils.* „ Comment, lui „ dit ce Prince ! donner ton fils à un Gentilhomme, je comprends bien cela ; mais „ donner un Gentilhomme à ton fils „ c'est ce que je ne puis comprendre „. Ce La-Varenne, que le Roi avoit fait son Porte-manteau, ensuite Conseiller d'Etat, & Contrôleur - Général des Postes, avoit d'abord été garçon de cuisine de Madame Catherine, sœur du Roi. Aussi cette Princesse disoit que *La-Varenne avoit plus gagné à porter les poulets de son frere, qu'à piquer les siens.* (D'Aubigné)

Henri IV aimoit à rendre justice, & n'étoit point avare d'éloges mérités. Comme il assiégeoit Dreux, il manda au Duc de Sully que l'armée du Duc de Mayenne, jointe aux Espagnols, s'étoit approchée pour lui livrer bataille. La lettre finissoit

par ces mots : „ Je vous conjure donc de
 „ venir & d'amener tout ce que vous
 „ pourrez , sur-tout votre Compagnie &
 „ les deux Compagnies d'Arquebusiers à
 „ cheval de Badet & de James , que je
 „ vous ai laissées ; car je les connois &
 „ m'en veux servir „. (*Mémoires de Sully*)

Un jour présentant le Maréchal de Bi-
 ron au Cardinal Aldobrandin , il dit ces
 paroles bien flatteuses pour Biron : „ Mon-
 „ sieur le Cardinal , voici le Maréchal de
 „ Biron que je présente volontiers à mes
 „ amis & à mes ennemis „.

Henri III avoit donné à Crillon le surnom
 de *Brave* ; Henri IV ne l'appelloit point au-
 trement que le *Brave des Braves*. Cet illustre
 Capitaine se trouvant dans le cabinet du
 Roi , qui s'entretenoit avec plusieurs Sei-
 gneurs & Ministres étrangers , la conversa-
 tion tomba sur l'éloge des grands Guerriers :
Messieurs, dit le Roi , en mettant la main
 sur l'épaule de Crillon , *voilà le premier Ca-*
pitaine du monde. „ Sire , reprit vivement
 „ Crillon , avec ce ton qui lui étoit pro-
 „ pre , vous en avez menti , c'est vous
 „ qui êtes le premier , je ne suis que le
 „ second „. (*Vie du brave Crillon*)

Cette façon singulière de s'exprimer plut
 davantage au Roi que les éloges les plus
 étudiés. Crillon joignoit à la bravoure &
 à la franchise un grand désintéressement.
 Il vit sans se plaindre des Sujets rebelles
 jouir des honneurs & des dignités qu'il
 avoit mérités. Son zèle pour son Maître
 ne se démentit jamais : aussi ce Prince ,

pour se justifier de n'avoir rien fait en sa faveur, disoit souvent : *J'étois sûr du brave Crillon, & j'avois à gagner tous ceux qui me persécutoient.* (Vie du même)

La retraite du Courtisan est suivie pour l'ordinaire de l'oubli le plus complet : il étoit réservé au brave Crillon de faire exception à cet usage. Non seulement Henri IV lui conserva toujours son estime & son amitié, mais il fit encore ses efforts pour le rappeler, en lui écrivant les lettres les plus pressantes. „ Brave Crillon, lui marque ce Prince, „ j'ai été très-aise „ de cette commodité, pour vous assurer „ de plus en plus de la continuation de „ mon amitié, & vous prie d'en vouloir „ faire état, & de me venir trouver au „ plutôt, car je vous puis bien assurer „ que vous trouverez plus de contente- „ ment près de moi qu'en lieu où vous „ puissiez être. Croyez-le, je vous prie. „ *Adieu, brave Crillon,* „

Ses blessures l'empêcherent de revenir à la Cour. Le Roi qui ignoroit sa situation, étoit impatient de le voir arriver ; & pour hâter son départ d'Avignon, il lui écrivit en ces termes : Brave Crillon, „ vous avez oublié votre Maître & vos „ amis ; aussi aimé-je mieux que vous ne „ faites.... Il y a fort long-temps que „ l'on dit que vous venez ; mais je n'en „ croirai rien que je ne vous voie & que „ je ne vous embrasse. *Adieu, brave Crillon,* „ „ (Vie du brave Crillon)

Ce Prince, parlant de Lefdiguieres, di-

„ soit : Je voudrois avoir autant de Lef-
„ diguières qu'il y a de grains dans une
„ grenade. Lefdiguières est ma créature ;
„ il n'a jamais eu d'autre Maître que
„ moi : il a mangé, comme moi, son
„ pain bis le premier, & il mange main-
„ tenant son pain blanc „. (*Pierre Mat-
thieu*)

Le Nonce du Pape demandoit à Hen-
ri IV combien de temps il avoit fait la
guerre : „ Toute ma vie, répondit ce
„ grand Prince ; & jamais mes armées
„ n'ont eu d'autre Général que moi „.
(*Folard, Commentaires sur Polybe*)

On aime à suivre les grands Hommes,
& sur-tout un homme tel que Henri IV,
jusques dans l'intérieur de sa maison : on
se plaît à l'examiner dans son déshabillé,
à prêter l'oreille à ses conversations les
plus familières. Un jour d'été de 1601,
que ce Prince avoit été à la chasse de
grand matin, & qu'il rentroit au Louvre
dans une disposition d'esprit que sa bonne
santé & l'heureuse situation de ses affaires
égayoient encore, il monta dans la grande
salle en tenant des perdreaux qu'il avoit
pris à la chasse. Appercevant Coquet (c'é-
toit un des Maîtres d'Hôtel), il lui cria :
„ Coquet, Coquet, vous ne devez pas
„ nous plaindre un dîner, à Roquelaure,
„ Termes, Fontenac, Rambures & moi,
„ car nous apportons de quoi nous trai-
„ ter ; mais allez promptement faire met-
„ tre la broche ; & leur réservant leur part,
„ faites qu'il y en ait huit pour ma fem-

„ me & pour moi; Bonneval que voilà
 „ lui portera les siens de ma part, & lui
 „ dira que je vais boire à sa santé : mais
 „ je veux qu'on garde pour moi de ceux
 „ qui sont un peu pincés de l'oiseau ; car
 „ il y en a trois bien gros que je leur ai
 „ ôtés, & auxquels ils n'avoient guere
 „ touché „. Comme ce Prince en faisoit
 le partage, arriva la Cliele & Parfait,
 deux de ses Officiers. Celui-ci portoit un
 fort grand bassin doré, couvert d'une ser-
 viette. Il cria par deux fois : *Sire, embras-*
sez-moi la cuisse; car j'en ai quantité & de
fort bons. „ Voilà Parfait bien réjoui, dit
 „ le Roi; cela lui fera faire un doigt de
 „ lard sur les côtes : je vois bien qu'il
 „ m'apporte de bons melons; j'en suis
 „ bien aise, car j'en veux manger au-
 „ jourd'hui tout mon soul : ils ne me
 „ font jamais de mal, quand ils sont fort
 „ bons, que je les mange ayant grande
 „ faim, & avant la viande, comme l'or-
 „ donnent les Médecins. Mais je veux
 „ que vous quatre y ayez aussi part : c'est
 „ pourquoi n'allez pas après les perdreaux
 „ que vous n'ayiez vos melons; je vous
 „ les donnerai après que j'aurai retenu
 „ la part de ma femme & la mienne, &
 „ de quoi en donner à qui j'en ai promis „.
 En entrant dans sa chambre il vit arriver
 Fourcy, Béringhen & La-Font; ce der-
 nier portoit un gros paquet enveloppé.
 „ La-Font, lui dit Henri, m'apportez-
 „ vous encore quelque ragoût pour mon
 „ dîner ? *Oui, Sire,* répondit Béringhen,

*mais ce sont des viandes creuses, qui ne sont
bonnes qu'à repaître la vue.* „ Ce n'est pas
„ ce qu'il me faut, reprit Sa Majesté;
„ car je meurs de faim, & veux dîner
„ avant toutes choses. Mais encore, La-
„ Font, qu'est-ce que cela? „ Sire, dit
Fourcy, *ce sont des modèles de différentes
sortes d'étoffes, de tapis & de tapisseries
que vos meilleurs Manufacturiers veulent
entreprendre de faire.* Henri replica: Cela
„ sera bon après dîner, pour le montrer
„ à ma femme; & puis aussi bien me
„ vient-il le souvenir d'un homme avec
„ lequel je ne suis pas toujours d'accord
„ en tout, principalement lorsqu'il est
„ question de ce que vous savez, qu'il
„ appelle des *babioles* & des *bagatelles*. Il
„ me dit souvent qu'il ne trouve rien de
„ beau ni de bien fait, quand il coûte
„ le double de sa vraie valeur; & que
„ je devrois penser la même chose de
„ toute marchandise extrêmement chère.
„ Je n'ignore pas sur quoi ni pourquoi il
„ dit cela, mais je ne lui en fais pas sem-
„ blant; & il ne faut pas laisser de l'en-
„ tendre parler, car il n'est pas homme
„ à un mot. Fourcy, envoyez-le cher-
„ cher en diligence, & qu'on lui mene
„ plutôt un de mes carrosses, ou bien le
„ vôtre „. C'étoit le Due de Sully qui fut
averti chez Madame de Guise, où il dînoit.
S'étant rendu au Louvre aussi-tôt, lorsque
ce Prince le vit entrer dans sa chambre,
où il étoit encore à table, il lui dit: „ Il
„ n'est pas possible que vous veniez de

„ l'Arſenal? „ *Cela eſt vrai, Sire, ré-*
 „ *pondit Sully, j'ai dîné chez Madame de*
 „ *Guiſe.* „ Cette Maïſon, repliqua le Roi,
 „ vous apparente & vous aime fort,
 „ dont je ſuis très-aïſe; car je ſuis per-
 „ ſuadé que tant qu'ils vous croiront,
 „ comme ils m'ont fait dire qu'ils étoient
 „ réſolus de faire, ils ne feront jamais
 „ rien qui nuïſe à ma perſonne, ni à mon
 „ Etat. „ Sire, lui dit Sully, *Votre Ma-*
 „ *jeſté me dit cela d'une ſi belle maniere, que*
 „ *je vois bien qu'elle eſt en bonne humeur, &*
 „ *plus contente de moi qu'elle n'étoit il y a*
 „ *quinze jours.* „ Quoi! vous ſouvient-il
 „ encore de cela, interrompit ce bon
 „ Prince? Oh! que non fait pas à moi.
 „ Ne ſavez-vous pas bien que nos petits
 „ dépits ne doivent jamais paſſer les vingt-
 „ quatre heures? Je ſais que cela ne vous
 „ a pas empêché, dès le lendemain de
 „ ma colere, d'entreprendre une bonne
 „ affaire pour mes finances. Il y a plus
 „ de trois mois, dit enſuite Henri avec
 „ beaucoup de gaieté, que je ne m'étois
 „ trouvé ſi léger, étant monté à cheval
 „ ſans aide & ſans montoir. J'ai eu un
 „ fort beau jour de chafſe. Mes oiſeaux
 „ ont ſi bien volé, mes levriers ſi bien
 „ couru, que ceux-là ont pris force per-
 „ dreaux, & ceux-ci trois grands levrauts.
 „ J'ai mangé d'excellents melons & de très-
 „ bonnes cailles; & pour vous faire voir,
 „ continua ce Monarque, que tout confi-
 „ pire à ma bonne humeur, on me mande
 „ de Provencé que les brouilleries de

„ Marseille sont entièrement apaisées ,
„ & de plusieurs autres provinces , que
„ jamais l'année n'a été si fertile , & que
„ mon peuple sera riche , si je veux ou-
„ vrir les Traites. J'ai reçu avis d'Italie
„ que les choses s'y dispoient de façon
„ que j'aurai l'honneur & la gloire d'a-
„ voir réconcilié les Vénitiens avec le
„ Pape. Bongars me fait savoir d'Alle-
„ magne , que le Landgrave de Hesse
„ m'acquiert tous les jours de nouveaux
„ amis , alliés & serviteurs assurés. Bu-
„ zenval a écrit à Villeroy que les Es-
„ pagnols & les Flamands sont réduits
„ à un tel point de foiblesse , qu'ils se-
„ ront contraints d'entendre à une paix
„ ou à une treve , dont il faudra de né-
„ cessité que je sois le médiateur ou le
„ protecteur ; ce sera pour commencer à
„ me rendre le conciliateur de tous les
„ différends entre les Princes Chrétiens.
„ Et pour surcroît de satisfaction , ajouta
„ Sa Majesté d'un air enjoué , me voilà
„ à table environné de ces gens que vous
„ voyez , de l'affection desquels je suis
„ très-assuré , & que vous jugez très-ca-
„ pables de m'entretenir de discours uti-
„ les & agréables. Cependant , je ne lais-
„ serai point passer tout ce qu'ils m'ont
„ dit , sans y contredire quelque chose.
„ J'avoue , continua ce meilleur des Prin-
„ ces , que toutes leurs louanges ne m'em-
„ pêchent pas de sentir mes défauts ; & ,
„ quant à leurs compliments sur mon bon-
„ heur , s'ils avoient toujours été près de
ma

„ ma personne depuis la mort du Roi
 „ mon pere, ils auroient vu qu'il en fau-
 „ droit bien rabattre, & que mes mé-
 „ chants moments avoient bien passé les
 „ bons „ Sur quoi ce Prince fit cette
 „ réflexion, „ qu'il n'avoit pas encore tant
 „ souffert de ses ennemis déclarés, que
 „ de l'ingratitude & de l'abandon de plu-
 „ sieurs de ceux qui se disoient ses amis
 „ & ses alliés, ou ses sujets & serviteurs „

Ces discours qui, d'abord enjoués,
 étoient devenus à la fin sérieux, furent in-
 terrompus par la présence de la Reine,
 qui dans le moment sortit de sa chambre
 pour aller dans son cabinet. Le Roi se leva
 de table pour aller au-devant d'elle, en
 lui disant, du plus loin qu'il la vit : „ Eh
 „ bien ! ma mie, ne vous ai-je pas en-
 „ voyé de bons melons, de bons perdreaux
 „ & de bonnes cailles ? Si vous avez eu
 „ aussi bon appétit que moi, vous avez
 „ fait bonne chere ; car je n'ai jamais tant
 „ mangé, ni été de si bonne humeur :
 „ demandez-le à Rosny, il vous en dira
 „ le sujet, & vous contera toutes bonnes
 „ nouvelles que j'ai reçues „ La Reine,
 qui se trouvoit aussi dans une situation
 d'esprit agréable, lui répondit que, pour
 contribuer de son côté à divertir Sa Ma-
 jesté, elle lui avoit fait préparer un Ballet
 & une Comédie ; le Ballet représentant les
Félicités de l'Age d'Or, & la Comédie, les
différents Amusements des quatre saisons de
l'année. „ Que je suis aise, ma mie, lui
 „ dit Henri, de vous voir de si bonne

„ humeur; vivons, je vous prie, tous-
„ jours de même „ (*Mémoires de Sully*)

Il arrivoit souvent à Henri IV de s'é-
carter lorsqu'il étoit à la chasse & de se
mêler ensuite familièrement avec ceux qu'il
rencontroit, afin d'apprendre ce que l'on
disoit de lui. Cette popularité lui attiroit
quelquefois des aventures plaisantes dont
il se tiroit toujours en homme d'esprit.
Un jour s'étant égaré, il pique vers le
premier village, entre dans la meilleure
auberge, & se met à table d'hôte, avec
plusieurs Marchands, sans en être recon-
nu. Après avoir dîné, il fit tomber la con-
versation sur les affaires de l'Etat, sur les
nouvelles de la Cour & du Roi : chacun
dit son sentiment. On parla de sa conver-
sion; un Marchand de bestiaux, qui étoit
auprès de lui, dit : *Ne parlons point de
cela; la caque sent toujours le hareng.* Un
moment après le Roi se leve, paie l'écot,
& se met à la fenêtre. Aussi-tôt il voit
quelques Seigneurs qui venoient chercher
à dîner dans ce village, il les appelle &
les fait monter. Ceux qui avoient dîné
avec le Roi le reconnurent aux respects
que ces Seigneurs lui rendoient; ils pa-
rurent fort interdits, & eussent bien voulu
retenir ce qu'ils avoient dit. Le Roi, sans
témoigner de mécontentement des propos
qu'ils avoient tenus, frappa, avant de
sortir, sur l'épaule du Marchand, & lui
dit seulement : „ Bon homme, la caque
„ sent toujours le hareng à votre endroit
„ & non pas au mien; car vous avez en-

„ cõre du mauvais levain de la Ligue „
 (*Mercuré François*, Tome II, page 183)

L'Auteur de ce Journal rapporte un autre trait dont il avoit été témoin. „ La
 „ dernière fois, dit-il, que je le vis passer,
 „ sans autre garde que lui sixième, au bac
 „ de Neuilly, dans lequel il y avoit quantité de paysans, il se fourra tout aussitôt parmi eux, & demandoit à l'un une chose & à l'autre une autre. Il en vit un qui avoit les cheveux blancs & la barbe noire, & lui demanda la raison de cette différence. Ce paysan matois faisoit l'ignorant ; mais Sa Majesté le pressant de répondre, il lui dit : *Sire, c'est que mes cheveux sont de vingt ans plus vieux que ma barbe.* A cette réponse le Roi se mit à rire, & la trouva si heureuse, qu'il la raconta depuis plusieurs fois „

L'historiette suivante est tirée du Journal de l'Etoile, qui dit l'avoir apprise d'un de ses amis, auquel le sieur Vitry, Officier du Roi, l'avoit racontée. „ Henri chassant vers Grosbois, se déroba à la compagnie, comme il faisoit souvent, & vint seul à Creteil : y étant arrivé sur l'heure du dîner, affamé comme un chasseur, il entra dans une hôtellerie, où ayant trouvé l'hôtesse, il lui demanda s'il n'y avoit rien pour dîner. Elle répondit que non, & qu'il étoit venu trop tard. Mais à l'instant ayant avisé une broche de rôti, il demanda pour qui donc étoit ce rôti-là. L'hôtesse lui dit que c'étoit pour des Messieurs qui étoient en haut „

„ qu'elle pensoit que ce fussent des Pro-
„ cureurs. Le Roi , qu'elle ne prenoit
„ alors que pour un simple particulier ,
„ parce qu'il étoit seul , la pria de leur
„ aller dire qu'il y avoit un honnête
„ Gentilhomme qui venoit d'arriver , qui
„ étoit las & qui avoit faim , qu'il les
„ prioit de lui donner un morceau de leur
„ rôl pour de l'argent , ou qu'ils l'accom-
„ modassent du bout de leur table , &
„ qu'il paieroit l'écot : ce qu'ils refuse-
„ rent tout à plat , disant que pour le re-
„ gard de leur rôl , il n'y en avoit pas
„ trop pour eux : & quant à dîner avec
„ eux , ils avoient des affaires ensemble ,
„ & étoient bien aises d'être seuls. Henri
„ ayant entendu cette réponse , demanda
„ à l'hôtesse quelque garçon pour lui
„ envoyer quérir de la compagnie. Lui
„ ayant donné une piece d'argent , il l'en-
„ voya au sieur de Vitry , qu'il lui dési-
„ gna par un autre nom & par une grande
„ casaque rouge qu'il portoit , & qu'é-
„ tant là , il lui dit qu'il vint trouver in-
„ continent le Maître du grand Corner.
„ Ce que le garçon ayant fait , & le sieur
„ de Vitry ayant connu par son langage
„ que c'étoit le Roi , il vint , incontinent ,
„ accompagné de huit ou dix autres ,
„ trouver Sa Majesté. Elle conta audit
„ Vitry sa déconvenue & la vilénie de ces
„ Procureurs , le chargea par même moyen
„ de s'aller saisir d'eux , de les mener à
„ Grosbois , & qu'étant là il ne faillit de
„ les faire très-bien fouetter & étriller ,

„ pour leur apprendre à être une autre
 „ fois plus courtois à l'égard des Gen-
 „ tilshommes. Ce que ledit sieur de Vi-
 „ try fit fort bien & promptement exé-
 „ cuter, nonobstant toutes les raisons,
 „ supplications, remontrances & contre-
 „ dits de Messieurs les Procureurs „

Ce même Prince, à qui il arrivoit de se promener seul dans la forêt de Villers-Coterets, sur-tout dans cette partie qui n'est pas éloignée des jardins du château, rencontra un jour le Député des habitants de Puyseux chargé d'un sac d'avoine dont le poids l'incommodoit beaucoup. Ce Prince lui demanda ce qu'il portoit & où il alloit. Le Pâtre lui expliqua tout, & ajouta que si le *Roi au long nez* faisoit bien (il désignoit par cette expression Henri IV, dont l'épouse étoit alors Marguerite Duchesse de Valois), il lui éviteroit la peine de porter à dos tous les ans cette avoine avec tant de fatigue. Le manant, qui ne connoissoit point le Roi, passa outre, & Henri IV continua de se promener. Le lendemain de cette rencontre, le Roi envoya chercher cet homme, qui, surpris de se voir ainsi mandé, ne reconnut pas sans frémir, le Roi lui-même, dans la personne à qui il avoit parlé si cavalièrement la veille. Henri IV le rassura, & lui dit qu'il le mandoit pour l'avertir que désormais il'enverroit chercher à Puyseux l'avoine de redevance, pour lui éviter la peine de la porter à dos. Ce que le Monarque promit fut exécuté, & encore

aujourd'hui la communauté de ces mêmes habitants est exempte de l'obligation de porter l'avoine aux greniers publics du Duché de Valois. (*Histoire du Duché de Valois*, édition de 1765.)

Lorsque Henri n'étoit encore que Roi de Navarre & Duc d'Albret, il faisoit sa résidence à Nérac, petite ville de Gasconne. Il vivoit en simple Gentilhomme, & chassoit souvent dans les Landes, pays abondant en toutes sortes de gibiers. Au milieu de sa chasse, il alloit souvent se délasser & prendre quelque nourriture chez un *Berret* (c'est ainsi qu'on appelle les Paysans du Béarn, du nom d'un bonnet de laine d'une façon particulière, qu'ils portent ordinairement). D'aussi loin que le nouveau *Philemon* & sa femme voyoient arriver le Prince, ils couroient au-devant de lui; & prenant chacun une de ses mains, ils répétoient dans leur patois, avec une satisfaction peinte sur leur visage : *Eh, bon jour, mon Henri! bon jour, mon Henri!* Ils le menaient en triomphe dans leur cabane, & le faisoient asseoir sur une escabelle. Le *Berret* alloit tirer de son meilleur vin; la femme prenoit dans son bahut du pain & du fromage. Henri, plus satisfait du bon cœur & de la simplicité de ses hôtes qu'il ne l'eût été de la chère la plus délicate, mangeoit avec appétit, & s'entretenoit familièrement avec eux des choses qui étoient à leur portée. Son repas fini, il prenoit congé de ces bonnes gens, en leur promettant de revenir

toutes les fois que sa chasse le conduiroit de leur côté : ce qui arrivoit fréquemment. Lorsque ce Prince fut devenu paisible possesseur du Trône de France, le Berret & sa femme apprirent cet événement avec une joie qu'il seroit difficile d'exprimer. Ils se rappellerent qu'il mangeoit avec plaisir de leurs fromages ; & comme c'étoit le seul présent qu'ils fussent en état de lui offrir, ils en mirent deux douzaines des meilleurs dans un panier. Le Berret se chargea de les porter lui-même, embrassa sa femme & partit. Au bout de trois semaines il arriva à Paris, courut au Louvre, dit à la sentinelle, dans son langage : *Je veux voir notre Henri, notre femme lui envoie des fromages de vache.* La sentinelle surprise de l'habillement extraordinaire, & plus encore du jargon de cet homme, qu'il n'entendoit pas, le prit pour un fou, & le repoussa, en lui donnant quelques bourrades. Le Berret fort triste, & se repentant déjà de son voyage, descend dans la cour, & se demande à lui-même ce qui peut lui avoir attiré une si mauvaise réception, à lui qui venoit faire un présent au Roi. Après en avoir long-temps cherché la raison, il se met dans l'esprit que c'est parce qu'il a dit *des fromages de vache* : il se promet bien de se corriger. Pendant que notre homme est plongé dans ces belles réflexions, Henri IV, regardant par hazard à travers la fenêtre, voit un Berret qui se promène dans la cour. Cet habillement, qui lui étoit connu, le frappe, &

cédant à sa curiosité, il ordonne que l'on fasse monter ce Payfan. Celui-ci se jette aussi-tôt à ses pieds, embrasse ses genoux, & lui dit affectueusement : *Bon jour, mon Henri, notre femme vous envoie des fromages de bœuf.* Le Roi, presque honteux qu'un homme de son pays se trompât aussi grossièrement devant toute sa Cour, se pencha avec bonté, & lui dit tout bas : *Dis donc des fromages de vache.* Le Payfan qui pensoit toujours au traitement qu'on venoit de lui faire, répondit en son patois :
 „ Je ne vous conseille pas, mon Henri,
 „ de dire des fromages de vache ; car pour
 „ m'être servi, à la porte de votre cham-
 „ bre, de cette façon de parler, un grand
 „ drôle, habillé de bleu, m'a donné vingt
 „ bourrades de fusil, & il pourroit bien
 „ vous en arriver autant „. Le Roi rit beaucoup de la simplicité du bon homme, accepta ses fromages, le combla d'amitié, fit sa fortune & celle de toute sa famille.
 (*Histoire de Henri IV, & Année Littéraire, 1754*)

Quelques jours avant la bataille d'Ivry, Henri IV arriva un soir *incognito* à Alençon, avec peu de suite, & descendit chez un Officier qui lui étoit fort attaché. Cet Officier étoit absent, & sa femme, qui ne connoissoit pas le Roi, le reçut comme un des principaux Chefs de l'armée, c'est-à-dire de son mieux, & avec d'autant plus d'empressement qu'il se disoit l'ami de son mari. Cependant, vers le soir, ce Prince croyant appercevoir quelques marques d'inquié-
 des.

des sur le visage de son hôtesse : „ Qu'est-
 ce donc, lui dit-il, Madame ? Vous cau-
 „ ferois-je ici quelque embarras ? A mesure
 „ que la nuit vient, je vous trouve moins
 „ gaie. Parlez-moi librement, & soyez
 „ sûre que mon intention n'est pas de
 „ vous gêner en rien. — Monsieur, lui
 „ répondit la Dame, je vous avouerai
 „ franchement l'espece d'embarras où
 „ je me trouve. C'est aujourd'hui Jeudi ;
 „ pour peu que vous connoissiez la Pro-
 „ vince, vous ne ferez pas étonné de la
 „ peine où je suis pour pouvoir, aussi-bien
 „ que je le voudrois, vous donner à sou-
 „ per. J'ai vainement fait parcourir la
 „ Ville entiere, il ne s'y trouve exacte-
 „ ment rien, & vous m'en voyez déses-
 „ pérée. Un de mes voisins seulement dit
 „ avoir à son croc une dinde grasse, &
 „ qu'il me cédera volontiers, pourvu qu'il
 „ vienne en manger sa part. Cette con-
 „ dition me paroît d'autant plus dure,
 „ que cet homme n'est en effet qu'une
 „ espece d'Artisan renforcé, que je n'o-
 „ serois admettre à votre table, & qui
 „ pourtant tient si fort à sa dinde, que
 „ quelques offres que je lui fasse, il pré-
 „ tend ne la lâcher qu'à ce prix. Tel est,
 „ au vrai, le sujet de mon inquiétude „
 „ Cet homme, dit le Roi, est-il un bon compa-
 „ gnon ? — Oui, Monsieur, c'est le plai-
 „ sant du quartier ; honnête homme d'ail-
 „ leurs, bon François, très-zélé Roya-
 „ liste, & assez bien dans ses affaires. —
 „ Oh ! Madame, qu'il vienne, je me

„ sens beaucoup d'appétit , & dût-il nous
„ ennuyer un peu , il vaut encore mieux
„ souper avec lui , que de ne point sou-
„ per du tout „. Le Bourgeois averti
arriva *endimanché* , avec sa dinde : & tan-
dis qu'elle rôtissoit , il tint les propos les
plus naïfs & les plus gais , raconta les
histoires scandaleuses de la Ville , assai-
sonna ses récits de saillies aussi vives que
plaisantes , amusa enfin le Roi , de façon
que ce Monarque , quoique mourant de
faim , attendit le souper sans impatience.
La gaieté de cet homme , quoiqu'il ne
perdit pas un coup de dent , se soutint ,
augmenta même tant que dura le repas.
Le bon Roi rioit de tout son cœur ; &
plus il s'épanouissoit , plus le joyeux Con-
vive étoit à son aise & redoubloit de bonne
humeur. Au moment où Sa Majesté quitta
la table , l'honnête Bourgeois tombant
tout-à-coup à ses pieds : „ Sire , s'écria-
„ t'il , pardon ! ce jour est certainement
„ pour moi le plus beau de ma vie. J'ai
„ vu passer Votre Majesté lorsqu'elle est
„ arrivée ici : j'étois assez heureux pour
„ la reconnoître : je n'en ai rien dit , pas
„ même à Madame , lorsque j'ai vu qu'elle
„ ne connoissoit point notre grand Roi...
„ Pardon , Sire ! pardon !... Je préten-
„ dois vous amuser quelques instants ;
„ j'aurois sans doute été moins bon , &
„ Votre Majesté n'eût pas joui de la sur-
„ prise de ma voisine „. La Dame en
ce moment étoit également aux pieds du
Roi , qui les fit relever avec cette bonté

qui fut toujours la base de son caractère.
 „ Non, Sire, s'écria le Bourgeois, en
 s'obstinant de rester à genoux! „ Non,
 „ Sire, je resterai comme je suis, jusqu'à ce
 „ que Votre Majesté ait daigné m'enten-
 „ dre encore un instant. „ *Eh bien! parle*
donc, lui dit le Monarque, vivement en-
 chanté de cette scène. „ Sire, lui dit cet
 „ homme d'un air & d'un ton également
 „ grave, la gloire de mon Roi m'est che-
 „ re, & je ne puis penser qu'avec dou-
 „ leur combien elle seroit ternie d'avoir
 „ souffert à sa table un faquin tel que
 „ moi.... & je ne vois qu'un seul moyen
 „ de prévenir un tel malheur. „ *Quel est-*
il, repliqua Henri? „ C'est, reprit le
 „ Bourgeois, de m'accorder des Lettres
 „ de Noblesse. „ — *A toi?* — „ Pour-
 „ quoi non, Sire? Quoique jadis Arti-
 „ san, je suis François; j'ai un cœur
 „ comme un autre: je m'en crois digne
 „ du moins par mes sentiments pour mon
 „ Roi. „.... *Fort bien, mon ami!.... Mais*
quelles armes prendrois-tu? — „ Ma din-
 „ de, elle m'a fait aujourd'hui trop d'hon-
 „ neur pour cela. „ *Eh bien, soit*, s'é-
 cria le Monarque, en éclatant de rire!
Ventre-saint-gris, tu seras Gentilhomme,
& tu porteras ta dinde en pal. Depuis cette
 époque, soit que ce particulier fût déjà
 assez riche, soit que par la suite il le fût
 devenu, il acheta dans les environs d'A-
 lençon une Terre qui a été érigée en Châ-
 tellenie sous son nom, qu'il ne voulut
 jamais changer. Ses descendants la possé-

dent encore actuellement, & portent en effet pour armes *une dinde en pal.* (Mercur de France du mois de Juillet 1761)

Au mois de Décembre 1609, Henri IV, dans une partie de chasse, suivit le cerf avec tant d'ardeur qu'il s'égara, & n'arriva à Meudon que fort tard. Il envoya sa suite dans les auberges, & descendit chez un Bourgeois de Paris qui avoit une maison à Meudon. Il trouva le maître soupant avec sa famille. Il leur défendit de rien ajouter à leur repas, se mit à table, sans permettre qu'on changeât de place, ni que le maître quittât la sienne, but & mangea avec beaucoup d'appétit, & alla se coucher. Il ne s'éveilla le lendemain que fort tard, & dit aux Seigneurs de sa suite, *qu'il n'avoit jamais si bien reposé, ni dormi si tranquillement.* (Tablettes historiques des Rois de France)

Henri IV, après s'être entretenu avec un Vigneron du Blésois, sans en être connu, finit son entretien par demander à ce Vigneron combien il gagnoit par jour. — Quarante sous. — *Que fais-tu de cet argent?* — „ Quatre parts — „ *Et comment les disperses-tu, ces quatre parts?* — „ De la premiere je me nourris, avec la „ seconde je paie mes dettes, je place la „ troisieme, & la quatrieme je la jette „ dans l'eau „ — *Ceci est une énigme pour moi.* — „ Je vais vous l'expliquer, „ Vous entendez que je commence par „ me nourrir du quart de mon gain. Un „ autre quart sert à nourrir mon pere &

„ ma mere qui m'ont nourri. Le troi-
 „ sieme quart est employé à élever mes
 „ enfants qui me nourriront un jour. La
 „ derniere part est pour mon roi, qui
 „ n'en touche rien ou presque rien : par-
 „ tant perdu pour lui & pour moi „.

Peu de temps après la paix de Vervins ,
 ce Prince revenant de la chasse , vêtu sim-
 plement , & n'ayant avec lui que deux ou
 trois Gentilshommes , passa la riviere au
 quai Malaquais , à l'endroit où on la passe
 encore aujourd'hui. Voyant que le Bate-
 lier ne le connoissoit pas , il lui demanda
 ce que l'on disoit de la paix : „ Ma foi ,
 „ je ne sais pas ce que c'est que cette
 „ belle paix , répondit le Batelier ; il y a
 „ des impôts sur tout , & jusques sur ce
 „ misérable bateau , avec lequel j'ai bien
 „ de la peine à vivre „. *Et le Roi , con-*
tinua Henri , ne compte-t'il pas mettre ordre
à tous ces impôts-là ? „ Le Roi est un assez
 „ bon homme , repliqua le rustre ; mais
 „ il a une Maîtresse à qui il faut tant de
 „ belles robes & tant d'affiquets , & c'est
 „ nous qui payons tout cela ! passe en-
 „ core si elle n'étoit qu'à lui ; mais on
 „ dit qu'elle se fait caresser par bien d'au-
 „ tres „. Henri IV , que cette conversa-
 tion avoit beaucoup amusé , envoya cher-
 cher le lendemain ce Batelier , & lui fit
 répéter devant la Duchesse de Beaufort
 tout ce qu'il avoit dit la veille. La Du-
 chesse , fort irritée , vouloit le faire pen-
 dre : „ Vous êtes folle , dit le Roi , c'est
 „ un pauvre diable que la misere rend de

„ mauvaise humeur. Je ne veux plus qu'il
„ paye rien pour son bateau, & je suis
„ sûr qu'il chantera tous les jours : *Vive*
„ *Henri, vive Gabriëlle* „. (Sauval &
Essais historiques sur Paris)

Ce même Prince étant à la chasse dans
le Vendômois, & s'étant écarté de sa sui-
te, rencontra un Paysan assis au pied d'un
arbre. *Que fais-tu là*, lui dit Henri IV ?
Ma finte, Monsieur, j'étois là pour voir
passer le Roi. „ Si tu veux, ajouta ce
„ Prince, monter sur la croupe de mon
„ cheval, je te conduirai dans un endroit
„ où tu le verras tout à ton aise „. Le
Paysan monte, & chemin faisant, demande
comment il pourra reconnoître le Roi.
„ Tu n'auras qu'à regarder celui qui aura
„ son chapeau pendant que tous les au-
„ tres auront la tête nue „. Le Roi joint
la chasse, & tous les Seigneurs le saluent.
„ Hé bien, dit-il au Paysan, qui est le
„ Roi „ ? *Ma finte, Monsieur*, répondit
le rustre, *il faut que ce soit vous ou moi ;*
car il n'y a que nous deux qui avons notre
chapeau sur la tête. (Lettres récréatives
& morales par le Marquis Caraccioli)

Cette gaieté étoit si naturelle à Henri IV,
que la maladie même ou différents acci-
dents fâcheux ne pouvoient la lui ôter.
Ce Prince avoit eu quelques attaques de
goutte : „ J'étois allé à l'arsenal avec ma
„ femme, disoit-il un jour assez gai-
ment en parlant d'une de ces attaques de
goutte ; „ Monsieur de Sully me dit : Sire,
„ vous avez de l'argent ici, & vous ne le

„ voyez point ; comme de fait je me con-
 „ tente de favoir que j'en ai , sans m'a-
 „ muſer au plaſir de le voir. Nous allâ-
 „ mes à la Baſtille , & il nous montra
 „ comme cela étoit ordonné : je vous aſ-
 „ ſure qu'au même inſtant la goutte me
 „ prit , & me fit ſouvenir du proverbe :
 „ *Ceux qui ont la goutte ont des écus* „
 „ (Matthieu , Tome II)

„ Le Vendredi 9 Juin 1606 , le Roi &
 „ la Reine paſſant au bac de Neuilly , re-
 „ venant de Saint-Germain-en-Laye , &
 „ ayant avec eux M. de Vendôme , fail-
 „ lirent à être noyés tous trois , princi-
 „ palement la Reine , qui but plus qu'elle
 „ ne voulut ; & ſans un ſien Valet-de-pied ,
 „ & un Gentilhomme nommé la Châ-
 „ taigneraie , qui la prit par les cheveux ,
 „ s'étant jetté à corps perdu dans l'eau
 „ pour l'en tirer , couroit fortune inévi-
 „ table de ſa vie. Cet accident guérit le
 „ Roi d'un grand mal de dents qu'il avoit ,
 „ dont le danger étant paſſé , il ſ'en gaul-
 „ ſa , diſant que jamais il n'avoit trouvé
 „ meilleure recette ; au reſte qu'ils avoient
 „ mangé trop de ſalé à dîner , & qu'on
 „ les avoit voulu faire boire après „
 „ (Journal du regne de Henri IV)

Cet accident arriva , ſelon le Mercure
 François , parce qu'en entrant dans ce
 bac , lequel peut-être n'avoit point de
 parapet , les deux chevaux de volée tirant
 trop à côté , tomberent dans l'eau , & par
 leur poids entraînerent le carroſſe où étoit
 le Roi avec la Reine , M. le Duc de Ven-

dôme, la Princesse de Conty & le Due de Montpensier, que la pluie avoit empêché de mettre pied à terre. Les Seigneurs qui étoient à cheval se jetterent dans l'eau, sans se donner le temps d'ôter ni leurs manteaux, ni leurs épées, & accoururent vers l'endroit où ils avoient vu le Roi. Ce Prince échappé à son danger, se remit aussi-tôt dans l'eau, malgré les prières de ses Officiers, pour aider à retirer la Reine & le Duc de Vendôme.

Henri IV avoit un tempérament ardent qui le livroit aux femmes; mais son attachement pour ses maîtresses n'a jamais influé sur le sort de ses Serviteurs, & ne l'a détourné en aucune occasion de ses principaux devoirs. La Duchesse de Beaufort avoit exigé de Sully des graces qu'il ne pouvoit lui accorder. Elle en porta des plaintes ameres au Roi, qui dit à son Ministre de l'aller trouver, & de chercher à la satisfaire par de bonnes raisons : *Et si cela ne suffit pas, ajouta-t'il, je parlerai en maître.* Rosny s'étant rendu chez la Duchesse, voulut commencer par une espece d'éclaircissement, mais elle ne lui donna pas le temps de l'achever. La colere dont elle étoit animée, ne lui permettant pas de mesurer ses termes elle l'interrompit en lui reprochant *qu'il séduisoit le Roi, & lui faisoit croire que le noir étoit blanc.* „ Oh! oh! Madame, lui dit Rosny à l'instant, en l'interrompant à son tour, mais d'un air très-froid, „ puis-
„ que vous le prenez sur ce ton, je vous

„ baïse les mains , mais je ne laisserai
 „ pas pour cela de faire mon devoir „ ;
 & sortit sans vouloir en dire ni enten-
 dre davantage. Lorsqu'il rapporta au Roi
 les paroles de la duchesse , il le mit de
 fort mauvaise humeur contre elle. „ Al-
 „ lons , dit ce Prince , venez avec moi ,
 „ & je vous ferai voir que les femmes ne
 „ me possèdent pas „. Son carrosse tar-
 dant trop à venir à son gré , il monta dans
 celui de Rosny. La Duchesse de Beaufort
 qui s'étoit attendue , voyant sortir Rosny
 de chez elle , d'y voir bientôt arriver le Roi ,
 avoit bien étudié son personnage pendant
 ce temps-là. Lorsqu'on lui annonça ce
 Prince , elle vint le recevoir jusqu'à la porte
 de la première salle. Henri , sans l'embras-
 ser , ni lui faire les caresses ordinaires :
 „ Allons , Madame , lui dit-il , dans vo-
 „ tre chambre , & qu'il n'y entre que
 „ vous , Rosny & moi ; car je veux vous
 „ parler à tous deux , & vous faire bien
 „ vivre ensemble „. Il fit fermer la por-
 te , regarda s'il n'y avoit personne dans
 l'anti-chambre & dans le cabinet ; puis
 prenant Sully d'une main , pendant qu'il
 tenoit sa maîtresse de l'autre , il dit à cel-
 le-ci , d'un air qui dut la surprendre beau-
 coup : „ Que le véritable motif qui l'a-
 „ voit déterminé à s'attacher à elle , étoit
 „ la douceur qu'il avoit cru remarquer
 „ dans son caractère ; qu'il s'apercevoit
 „ par la conduite qu'elle tenoit depuis
 „ quelque temps , que ce qu'il avoit cru
 „ véritable n'étoit qu'une feinte , &

„ qu'elle l'avoit trompé; qu'elle suivoit
„ de mauvais conseils, qui lui faisoient
„ faire des fautes dont les suites pou-
„ voient devenir irréparables „; & finit
par lui ordonner de surmonter son aversion
pour Sully, parce qu'assurément il ne l'é-
loigneroit pas pour l'amour d'elle. La
Duchesse se mit à verser des larmes; elle
prit un air caressant & soumis: elle voulut
baïser la main de Henri; elle n'omit rien
enfin de ce qu'elle connoissoit le plus ca-
pable pour attendrir le cœur de ce Prin-
ce. Lorsqu'elle crut l'avoir touché, elle
se plaignit de ce qu'au lieu du retour
qu'elle auroit dû attendre d'un Prince au-
quel elle avoit donné toute sa tendresse,
elle voyoit qu'il la sacrifioit aussi cruelle-
ment. Elle rappella tout ce que Rosny
avoit dit & fait contre ses enfants; puis fei-
gnant de succomber à son désespoir, elle
se laissa tomber sur un lit, où elle protesta
qu'elle étoit résolue d'attendre la mort,
après un aussi sanglant affront. Henri fut
sensible à cette scene; mais il se remit si
promptement, que sa maîtresse ne s'en
apperçut point. Il continua à lui dire du
même ton: „ Qu'elle auroit pu s'épar-
„ gner la peine de recourir à tant d'ar-
„ tifices pour un si léger sujet „. Ce re-
proche la piqua sensiblement; elle redou-
bla alors ses pleurs en s'écriant: „ Qu'elle
„ voyoit bien qu'elle étoit abandonnée;
„ que c'étoit sans doute pour augmenter
„ encore sa honte & le triomphe de Rosny,
„ que Sa Majesté avoit voulu le rendre

„ témoin des choses les plus dures qu'une
 „ femme puisse entendre „. Après ces
 dernières paroles, elle parut se livrer au
 plus grand désespoir. „ Pardieu, Mada-
 „ me, c'est trop, reprit le Roi en per-
 „ dant patience; je vois bien qu'on vous
 „ a dressée à tout ce badinage, pour es-
 „ sayer de me faire renvoyer un serviteur
 „ dont je ne puis me passer : je vous
 „ déclare que si j'étois réduit à la néces-
 „ sité de choisir de perdre l'un ou l'autre,
 „ je me passerois mieux de dix maîtresses
 „ comme vous, que d'un Serviteur com-
 „ me lui „. (*Mémoires de Sully*)

Après ce discours, le Roi s'étant avancé
 brusquement pour sortir de la chambre,
 la Duchesse de Beaufort, qui appréhen-
 doit que ce ne fût pour n'y plus revenir
 jamais, changea de batterie. Elle courut
 au-devant de ce Prince pour l'arrêter :
 elle se jeta à ses genoux; elle lui prit
 les mains pour les baiser : elle le supplia
 de lui pardonner sa faute, & fit quelques
 excuses à Rosny sur son emportement.
 Le Roi s'attendrit : on promit d'oublier
 tout le passé, & ils se séparèrent tous
 trois fort bons amis. Lorsque le Roi fut
 sorti de l'appartement de la Duchesse, il
 prit la main de Rosny, & la serrant avec
 vivacité : *Eh bien, mon ami!* lui dit ce
 Monarque; *n'ai-je pas tenu bon?*

Henri IV avoit commencé à connoître
 Gabriëlle d'Estrées, depuis Duchesse de
 Beaufort, lorsqu'il étoit occupé au siège
 de Paris. Un jour qu'il vantoit fort les char-

mes de Marie de Beauvilliers , sa maîtresse actuelle , disant qu'il la préféroit à toutes les femmes , le Duc de Bellegarde , Grand-Ecuyer de France , prétendit qu'il changeroit de sentiment s'il avoit vu Mademoiselle d'Estrées. Il lui en dit tant de bien & lui en fit un si beau portrait , qu'il lui donna envie de la voir. Bellegarde , qui étoit amoureux de cette belle , sentit la faute qu'il avoit faite d'en parler au Roi , mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire. Henri la vit à Cœuvres , où elle demouroit , & la trouva encore au-dessus du beau portrait qu'on lui en avoit fait. Gabriëlle ne répondit pas d'abord aux empressemens du Prince , & cette molle résistance ne servit qu'à le rendre plus enflammé. Ce Monarque auroit désiré de ne laisser aucun jour sans voir sa nouvelle maîtresse ; mais la difficulté pour lui étoit de se rendre à Cœuvres sans beaucoup de risque. Il falloit faire sept lieues en pays ennemis , traverser un grand bois , & passer à la vue de deux garnisons de la Ligue. Un jour cependant il résolut de tout risquer. Il monta à cheval avec quelques Officiers de confiance , & fit quatre lieues avec eux. Lorsque ce Prince fut à trois lieues de la maison de sa maîtresse , il renvoya sa compagnie , mit pied à terre , s'habilla en paysan , se chargea d'un sac plein de paille & acheva son voyage avec son sac sur le dos. Gabriëlle le reçut encore assez froidement , & ne demeura que quelques moments avec lui. Dans la suite

l'élévation de M. d'Estrées, pere de la belle, le sincere attachement que Henri témoigna à sa maîtresse, ses manieres affables & pleines de bonté, obligerent cette belle à mieux traiter un amant si généreux, si bienfaisant. Cependant Gabriëlle continua à aimer Bellegarde, dont le Roi avoit quelque soupçon; mais à la moindre caresse qu'elle lui faisoit, il condamnoit ses pensées comme criminelles & s'en repentoit. Il arriva un petit accident qui faillit à lui en apprendre davantage; ce fut, qu'étant en l'une de ses maisons pour quelque entreprise qu'il avoit de ce côté-là, & étant allé à trois ou quatre lieues pour cet effet, Gabriëlle étoit demeurée au lit, disant qu'elle se trouvoit incommodée, & Bellegarde avoit feint d'aller à Mantes, qui n'en étoit pas fort éloigné. Si-tôt que le Roi fut parti, Arphure, la plus intime confidente des femmes de Gabriëlle, & sur laquelle elle se reposoit entièrement, fit entrer Bellegarde dans un petit cabinet, dont elle seule avoit la clef; & après que sa maîtresse eut fait retirer tous ceux qui étoient dans sa chambre, son amant y fut reçu. Comme ils étoient ensemble, le Roi, qui n'avoit pas trouvé ce qu'il avoit été chercher, revint plutôt que l'on ne croyoit, & pensa trouver ce qu'il ne cherchoit pas. Tout ce que l'on put faire, ce fut que Bellegarde entrât dans le cabinet d'Arphure, dont la porte se trouvoit au chevet du lit de Gabriëlle, & où il y avoit une fenêtre qui avoit vue sur le jardin. Aussi-

tôt que le Roi fut entré, il demanda Arphure pour avoir des confitures qu'elle gardoit dans ce cabinet. Gabriëlle dit qu'elle n'y étoit pas, & qu'elle lui avoit demandé permission d'aller visiter quelques parents qu'elle avoit à la ville. „ Si est-
„ ce, dit le Roi, que je veux manger des
„ confitures, que si Arphure ne se trou-
„ ve, que quelqu'un vienne ouvrir cette
„ porte, ou qu'on la rompe „. Lui-même commença à donner des coups de pieds dedans. Dieu fait en quelles alarmes étoient ces deux personnes, si proches d'être découvertes. Gabriëlle, feignant un grand mal de tête, se plaignoit que ce bruit l'incommodoit fort : mais pour cette fois le Roi voulut rompre cette porte. Bellegarde voyant qu'il n'y avoit pas d'autre remède, se jeta par la fenêtre, & fut si heureux qu'il se fit fort peu de mal, bien que la fenêtre fût assez haute. Et aussi-tôt Arphure, qui s'étoit seulement cachée pour ne point ouvrir cette porte, entra bien échauffée, s'excusant sur ce qu'elle ne pensoit pas qu'on dût avoir affaire d'elle. Arphure alla donc quérir ce que le Roi avoit si impatiemment demandé; & Gabriëlle, voyant qu'elle n'étoit découverte, reprocha au Roi mille fois cette façon d'agir. „ Je vois bien,
„ lui dit-elle, que vous voulez me traiter
„ comme les autres que vous avez aimées,
„ & que votre humeur changeante
„ veut chercher quelque sujet pour rompre avec moi, qui vous préviendrai, me

„ retirant avec mon mari, que vous m'a-
 „ vez fait laisser d'autorité. Je confesse que
 „ l'extrême passion que j'ai eue pour vous
 „ m'a fait oublier mon devoir & mon
 „ honneur ; & cependant vous payez l'un
 „ & l'autre d'inconstance , sous ombre de
 „ soupçons , dont je ne vous ai jamais
 „ donné sujet par pensée seulement „.
 Et là-dessus les larmes ne manquèrent
 pas ; ce qui mit le Roi en tel désordre ,
 qu'il lui demanda mille fois pardon ; qu'il
 confessa d'avoir trop failli , & qu'il fut
 long-temps depuis sans témoigner au-
 cune jalousie. (*Histoire des Amours de
 Henri IV*)

Le courage de ce Prince ne s'amollit
 point auprès de cette belle ; témoin cette
 Lettre qu'il lui écrivit dans une occasion
 périlleuse , & par laquelle il lui mandoit :
 „ Si je suis vaincu , vous me connoissez
 „ assez pour croire que je ne fuirai point ;
 „ mais ma dernière pensée sera à Dieu ,
 „ & l'avant-dernière à vous „. (*Manus-
 crits de la Bibliothèque du Roi*)

Après la mort de la Duchesse de Beau-
 fort, Mademoiselle d'Entragues, depuis
 Marquise de Verneuil, acquit tout pou-
 voir sur le cœur du sensible Monarque.
 La Demoiselle, dit Sully, n'étoit pas
 novice : quoique touchée du plaisir de se
 voir l'objet des poursuites d'un grand
 Roi, elle donnoit encore davantage à l'am-
 bition qui la flattoit, que dans la con-
 joncture présente, il ne seroit pas impossible
 de jouer si bien son personnage, qu'elle

obligerait son amant à convertir ce titre en celui d'époux. Elle ne se pressa donc point de satisfaire ses desirs. La fierté & la pudeur furent employées tour-à-tour, & ensuite l'intérêt. Elle ne demanda pas moins de cent mille écus pour prix de sa dernière complaisance. Henri promit cette somme, & passa une nuit avec la Marquise. Le lendemain Sully qui avoit reçu ordre de payer les cent mille écus, fit apporter la somme dans le cabinet du Roi, les compta, & affectoit de les étaler devant ce Prince, pour lui faire connoître à quoi il s'étoit engagé. Henri demanda pour qui étoit cet argent. On lui répondit que c'étoit pour la Marquise de Verneuil. *Ventre-saint-gris*, dit-il, *voilà une nuit qui me coûte bien cher.*

La Marquise de Verneuil porta ses vues & son ambition jusqu'à prétendre engager son Amant à contracter avec elle un mariage légitime; mais comme ce Prince n'étoit pas encore dans la situation de pouvoir lui donner cette preuve de son amour, elle lui demanda un écrit, par lequel il promettoit de l'épouser dans l'année, si elle avoit le bonheur de mettre un fils au monde. Henri, trop foible pour résister à son penchant, lui donna cette promesse. Mais comme il avoit une droiture & une grandeur d'ame qui lui faisoient avouer ses fautes à ceux auxquels il avoit donné sa confiance, il fit un jour appeler Sully dans la galerie de Fontainebleau, lui remit entre les mains cette promesse de mariage,

riage, & lui demanda ce qu'il en pensoit. Sully, après l'avoir lue, la lui rendit avec une froideur qui marquoit assez qu'il ne l'approuvoit pas. „ Là, là, lui dit le Roi, „ ne faites pas tant le discret : vous pouvez sans m'offenser, dire & faire tout ce que vous avez dans l'esprit : c'est un dédommagement qu'il est juste de vous accorder pour les trois cent mille livres que je vous ai arrachées. „ Sully fit répéter plusieurs fois au Roi la promesse qu'il avoit faite à sa Maîtresse ; & n'hésitant plus à faire connoître à ce Prince ce qu'il pensoit, il lui reprit le papier des mains, & le mit en pieces. *Comment, s'écria Henri extrêmement surpris de la hardiesse de cette action, que prétendez-vous faire ? je crois que vous êtes fou.* „ Il est vrai, Sire, répondit-il, je suis un fou, & plutôt à Dieu que je fusse le seul en France. „ Sully remarquant le dépit du Roi, se crut disgracié ; mais ce Prince que la passion avoit d'abord aveuglé, n'écoutant plus que la bonté de son cœur & la raison, fut gré à son Ministre de sa généreuse hardiesse, & lui donna quelques jours après la charge de Grand-Maître de l'Artillerie. (*Mémoires de Sully*)

Henri IV, dit M. de Sainte-Palaye, avoit conservé le caractère de l'ancienne Chevalerie. Sa franchise, son respect pour les Dames pouvoient bien l'égaliser à ces Héros auxquels on a donné le titre de *Chevaliers sans reproche*. Comme eux il

aimoit la gloire, & comme eux il se plaisoit à se parer des enseignes qu'il avoit gagnées dans les combats. La Duchesse de Guise, qu'il appelloit *sa bonne cousine*, lui ayant demandé un passeport, il ne se contenta pas de le lui accorder, il alla au-devant d'elle, & l'ayant conduite dans sa chambre, il lui dit : *Ma cousine, vous voyez comme je vous aime; car je me suis paré pour l'amour de vous.* „ Sire, lui dit la „ Duchesse en riant, je ne vois pas que „ vous soyez aussi paré que vous le dites, „ & vous n'avez pas sujet de vous en „ vanter „. *Si ai*, dit le Roi, *mais vous ne vous en amusez pas.* Alors montrant son chapeau : *Voilà*, continua-t'il, *une enseigne que j'ai gagnée à la bataille de Coutras pour ma part du butin & victoire. Cette autre, je l'ai gagnée à la bataille d'Ivry. Voulez-vous donc, ma cousine, voir sur moi deux plus belles marques & parures pour memontrer bien paré?* Madame de Guise en convint : „ mais, lui repliqua-t'elle fièrement, vous ne sauriez, Sire, m'en „ montrer une seule de Monsieur mon mari „. Non, dit ce Prince, *d'autant que nous ne nous sommes jamais rencontrés ni attaqués; mais si nous en fussions par cas venus-là, je ne sais ce que c'en fût été.* Le Roi dans cette conversation ne montra pas le moindre ressentiment, & ne parut occupé que de sa gloire. (*Tablettes historiques des Rois de France*)

Les Lettres que Henri IV écrivoit à ses Maitresses sont, pour le plus grand nom-

bre, conservées en original dans la Bibliothèque du Roi. Elles sont vives & agréables, & portent le caractère de son génie. J'en ai lu une entre autres, disoit Ménage, qui est fort belle, & qui finit ainsi : *Garde-toi bien de manquer (au rendez-vous s'entend), car autrement je te ferai voir que je suis Roi, & de plus Gascon.* (Menagiana)

Peut-on voir rien de plus noble & de plus galant que ce billet d'Henri IV à la Duchesse de Beaufort ? „ Mes belles amours, „ deux heures après l'arrivée de ce porteur, vous verrez ce Cavalier qui vous aime fort, qu'on appelle le Roi de France & de Navarre, titre certainement honorable, mais bien pénible ; celui de votre amant est bien plus délicieux. Tous trois ensemble sont bons, à quelque fauce qu'on les puisse mettre, & je suis bien résolu à ne les céder à personne... Je suis bien aise que vous aimiez ma sœur ; c'est un des assurés témoignages que vous puissiez me donner de votre bonne grâce, que je chéris plus que ma vie, encore que je l'aime bien... *Ce 12 Septembre, de nos délicieux déserts de Fontainebleau* „. (Histoire des amours de Henri IV)

Henri IV connoissoit ses défauts, & étoit assez sincère & assez grand pour en convenir. „ Les uns, écrivoit-il à Sully, me „ blâment d'aimer les bâtimens & les riches ouvrages ; les autres les Dames,

„ les délices de l'amour. En tous lesquels
„ discours je ne nierai point qu'il n'y ait
„ quelque chose de vrai ; mais dirai - je
„ que ne passant pas mesure , il me de-
„ vroit plutôt être dit en louange qu'en
„ blâme ; & , en tous cas , devroit - on
„ excuser la licence de tels divertisse-
„ ments , qui n'apportent nul dommage
„ & incommodité à mes Peuples , par
„ forme de compensation de tant d'amer-
„ tumes que j'ai goûtées , & de tant d'an-
„ ciens déplaisirs , fatigues , périls , dan-
„ gers , par lesquels j'ai passé depuis mon
„ enfance , jusqu'à cinquante ans. L'E-
„ criture n'ordonne pas absolument de
„ n'avoir de péchés ni de défauts , d'au-
„ tant que de telles infirmités sont atta-
„ chées à l'impétuosité & promptitude
„ de la nature humaine ; mais bien de n'en
„ être pas dominés , ni les laisser regner
„ sur nos volontés ; qui est ce à quoi je
„ me suis étudié , ne pouvant mieux faire.
„ Vous savez beaucoup de choses qui se
„ sont passées touchant mes Maîtresses
„ (qui ont été les passions que tout le
„ monde a cru les plus puissantes sur
„ moi) , si je n'ai souvent maintenu vos
„ opinions contre leurs fantaisies , jusqu'à
„ leur avoir dit , lorsqu'elles faisoient les
„ acariâtres , que j'aimerois mieux avoir
„ perdu dix mille Maîtresses comme el-
„ les , qu'un Serviteur comme vous ,
„ qui m'étiez nécessaire pour les choses
„ honorables & utiles ,. (*Mémoires de
Sully*)

Henri IV étoit d'un caractère bouillant & aisé à s'enflammer ; mais ce Prince , par de continuelles réflexions sur les effets de la colere , par l'usage d'une longue adversité , par la nécessité de se faire des partisans , enfin par la trempe d'un cœur tourné vers la tendresse , avoit converti ces premiers transports si bouillants en de simples mouvements qui les marquoient sur son visage , dans ses gestes , & plus rarement dans ses paroles. Un jour que Crillon vint dans le cabinet de Henri , pour s'excuser sur quelques reproches qu'on lui faisoit , il passa des excûses aux contestations , & des contestations aux emportemens & aux blasphêmes. Le Roi , irrité de ce qu'il continuoit si long-temps sur le même ton , lui commanda de sortir ; mais comme Crillon revenoit à tout moment de la porte , & qu'on s'apperçut que le Roi pâlissoit de colere & d'impatience , on eut peur que ce Prince ne se fassît del'épée de quelqu'un , & qu'il n'en frappât un homme aussi insolent. Enfin s'étant remis , après que Crillon fut sorti , & se tournant du côté des Seigneurs qui l'accompagnoient , & qui , avec de Thou , avoient admiré sa patience , après un emportement si criminel , il leur dit : „ La nature m'a formé colere ; mais „ depuis que je me connois , je me suis „ toujours tenu en garde contre une passion qu'il est dangereux d'écouter : je „ fais par expérience que c'est une mauvaise conseillère , & je suis bien aise „ d'avoir de si bons témoins de ma mo-

„ dération „. (*Mémoires de la vie du
Président Thou*)

Quelques jours après Crillon reconnut l'excès de son emportement, & qu'il avoit manqué à son Maître : il en fut vivement affligé, & n'eut rien de plus pressé que de lui marquer son repentir. Il va chez le Roi, la douleur peinte sur le visage, & se jette à ses pieds. Ce Prince, plein de bonté, le relève & l'embrasse :

„ Je vous aime, lui dit-il, vous le savez
„ bien ; n'ai-je pas toujours rendu justice à votre fidélité & à votre attachement pour moi ? Votre bouillante ardeur, si estimable dans les combats, devient criminelle quand vous vous y livrez en parlant devant un maître qui connoît tout ce que vous avez fait pour lui. Imiter-moi, Crillon, apprenez à vous modérer „. (*Vie du brave Crillon*)

Un jour M. du Maine vint se plaindre à ce Prince de l'insolence de M. de Balagny, qui avoit fait appeller en duel le Duc d'Aiguillon son fils : „ Balagny est bienheureux, disoit M. du Maine, que je n'aie pas été chez moi, je l'aurois fait pendre à la grille de mon château „. Le Roi ne fit que se retourner vers ceux qui étoient dans la chambre, & leur dit : *Le bon homme se sent encore de la Ligue.* (*Mémoires de Choisy*)

Ce Prince a été taxé d'être un peu trop ménager ; mais ce ne fut que par ceux qui ignoroient qu'un Roi n'est que l'économe du bien de ses Sujets, ou qui mettoient

leurs services à trop haut prix. Henri IV étoit instruit de ces reproches : „ On „ m'accuse, dit-il un jour, d'être chi- „ che ; je fais trois choses bien éloignées „ d'avarice : je fais la guerre, je fais l'a- „ mour & je bâtis. (*Le Grain*)

Il avoit amassé près de quinze millions, somme alors très-considérable, & qu'il destinoit peut-être à son expédition d'Allemagne. Cette somme étoit renfermée dans une des tours de la Bastille, & cette tour se nomme encore aujourd'hui la Tour du Trésor. Henri voulut que le Duc de Sully, comme Surintendant des Finances, & les premiers Présidents, tant du Parlement que de la Chambre des Comptes, en eussent chacun une clef, afin, disoit-il, que le Trésor fût mieux gardé, & que rien ne pût être tiré sans que tout le monde le fût. On lui représenta les oppositions & les remontrances éternelles qu'il auroit à essuyer de la part de ces deux Compagnies, par rapport à l'emploi de cet argent. „ C'est pour cela même, répondit „ le Roi, que je veux qu'elles en aient „ les clefs, n'étant pas raisonnable qu'un „ argent levé sur mes Sujets, & qui leur „ appartient encore plus qu'à moi, puisse „ jamais être dépensé que bien à propos „ & pour leur avantage „ (*Mémoires de Sully*)

La Ville de Paris pouvoit se glorifier de lui devoir ses plus beaux édifices. Les Ambassadeurs d'Espagne qui vinrent dans cette Capitale signer le traité de Vervins, fu-

rent étonnés de la voir si brillante & si différente de ce qu'elle avoit été pendant les guerres civiles. Un d'eux dit un jour au Roi : *Sire , voilà une ville qui a bien changé de face , depuis que nous l'avons vue.*

„ Ne vous en étonnez pas , lui répondit

„ Henri IV : quand le Maître n'est pas

„ dans sa maison , tout y est en désor-

„ dre ; mais quand il est revenu , sa pré-

„ sence sert d'ornement , & tout y va

„ bien , , ,

Ce Prince , qu'on accusoit d'être si ménager , ne manquoit point encore de payer

de nouveaux services par de nouvelles libéralités : „ Je n'attends pas , écrivoit-

„ il à Sully , que ceux qui me servent

„ bien me demandent. Vous m'aidez si

„ bien à faire mes affaires , que je veux

„ aussi vous aider à faire les vôtres ; je

„ vous donne vingt mille écus sur mes

„ affaires extraordinaires : faites-en ex-

„ pédier les dépêches nécessaires. J'ai su ,

„ lui écrit-il une autre fois , que vous fai-

„ tes bâtir à la Chapelle , & que vous y

„ faites un parc ; comme ami des bâtis-

„ seurs , & votre bon Maître , je vous

„ donne six mille écus , pour vous aider

„ à faire quelque chose de beau , , , (*Mé-*

moires de Sully)

Henri IV , dit Perefixe , n'étoit point

bigot , mais véritablement pieux & Chrétien : il avoit de beaux sentiments sur la

grandeur de Dieu & sur sa bonté infinie.

Il disoit , „ qu'il trembloit de crainte , &

„ qu'il devenoit plus petit qu'un atome ,

quand

„ quand il se voyoit en la présence de
 „ cette Majesté, qui a tiré toutes les
 „ choses du néant, & qui les y peut ré-
 „ duire, en retirant le concours de sa
 „ main toute-puissante; mais qu'il se sen-
 „ toit transporté d'une joie indiscible,
 „ quand il contemploit que cette sou-
 „ veraine Bonté tenoit tous les hommes
 „ sous ses ailes comme ses enfants, &
 „ principalement les Rois, à qui elle
 „ communique son autorité, pour faire
 „ du bien aux autres hommes „. (*His-
 toire de Henri IV, par Perefixe*)

Henri IV ne pouvoit voir qu'avec cha-
 grin les Prélats de mauvaise vie, & les
 Juges corrompus. Il disoit, en parlant
 des premiers : „ Je voudrois bien faire
 „ ce qu'ils disent; mais ils ne pensent
 „ pas que je sache tout ce qu'ils font „.
 Et en parlant des autres, „ Je ne puis
 „ comprendre comment il y a des gens
 „ si méchants, qu'ils jugent contre leur
 „ science & leur conscience „. (*Perefixe*)

Il avoit nommé Chevalier de son Or-
 dre un Seigneur de la Cour, qui n'a-
 voit obtenu cette distinction qu'à la sol-
 licitation de M. de Nevers. Il est d'usage
 que le Récipiendaire, en recevant le col-
 lier, récite le *Domine, non sum dignus*.
 Le nouveau Cordon-bleu ayant prononcé
 ces paroles, le Roi lui dit : „ Je le fais
 „ bien, aussi ne vous l'ai-je accordé qu'aux
 „ prières de mon Cousin de Nevers „.

Quelqu'un demandoit à Henri IV l'abo-
 lition d'un excès commis contre des Of-

ficiers de Justice : „ Je n'ai , répondit ce
 „ Roi , que deux yeux & deux pieds ;
 „ en quoi serois-je différent du reste de
 „ mes Sujets , si je n'avois la force de la
 „ justice en ma disposition „ ? (*Prefixe*)

Ce monarque répondit à un Courtisan
 qui sollicitoit la grace d'un neveu coupable
 d'un assassinat : „ Je suis bien fâché
 „ de ne pouvoir vous accorder ce que
 „ vous me demandez. Il vous sied bien
 „ de faire l'oncle , & à moi de faire le
 „ Roi : j'excuse votre demande , excusez
 „ mon refus „. (*Prefixe*)

Le Maréchal de Boisdauphin deman-
 doit à Henri IV la grace d'un Gentilhom-
 me nommé Berthaut , Lieutenant du Ma-
 réchal , & qui avoit été condamné à perdre
 la tête par Arrêt du Parlement. Le Roi
 la lui avoit accordée. La Cour en fut aver-
 tie , & députa le Président de Thou , pour
 remontrer au Roi de quelle conséquence
 il étoit que l'Arrêt fût exécuté. Le Ma-
 réchal étoit présent. Le Roi touché des
 raisons du Président de Thou & des prie-
 res de Boisdauphin , étoit fort embarrassé ;
 mais s'adressant au dernier , il lui dit :
 „ Monsieur de Boisdauphin , n'est-ce pas
 „ l'amitié que vous avez pour Berthaut
 „ qui vous détermine à me parler en sa
 „ faveur „ ? *Oui* , *Sire* , lui répondit le
 Maréchal. „ Mais , dit le Roi , ne puis-
 „ je pas croire que vous avez pour moi
 „ autant d'amitié que pour lui „ ? *Ah !*
Sire , quelle comparaison , repliqua Bois-
 dauphin ! „ Eh bien , continua Henri IV ,

„ laissons donc à la Justice son libre cours,
 „ puisqu'en sauvant Berthaut vous me
 „ faites perdre mon ame & mon honneur :
 „ je n'offense déjà Dieu que trop souvent,
 „ sans ajouter ce péché aux autres „
 L'Arrêt fut exécuté, & Berthaut eut la
 tête tranchée. (*Tablettes historiques des*
Rois de France)

Ce bon Prince aimoit la plaisanterie, &
 la permettoit volontiers aux Compagnons
 de ses victoires. Se promenant un jour
 aux environs de Paris, il s'arrêta; & se
 mettant la tête entre les jambes, il dit
 en regardant cette Ville: *Ah! que de nids*
de cocus! Un Seigneur qui étoit près de
 lui, fit la même chose, & se mit à crier:
Sire, je vois le Louvre. (*Dictionnaire des*
Hommes illustres)

M. de Noailles avoit écrit sur le lit
 de Marguerite de Bourbon, Comtesse de
 Cleves.

Nul heur, nul bien ne me contente
 Absent de ma Divinité.

Le Roi ajouta de sa main:

N'appellez pas ainsi ma tante,
 Elle aime trop l'humanité.

(*Dictionnaire cité*)

Voici un autre impromptu que ce
 Prince fit un soir, à table, chez la Du-
 chesse de Sully. Cette femme étoit d'une
 hauteur ridicule, & il y a toute apparence

que Henri l'auroit volontiers apprivoisée.
Il lui dit donc en lui présentant rasade :

Je bois à toi , Sully ;

Mais j'ai failli :

Je devois dire à vous , adorable Duchesse ,

Pour boire à vos appas

Faut mettre chapeau bas.

(Dictionnaire cité)

On verra encore avec plaisir le Sonnet & les vers suivans , rapportés par M. de Bury , dans son *Histoire de Henri IV.* Ils sont adressés à Madame de Montaignu. On y a suivi l'orthographe de ce Prince.

S O N N E T

Fait par celui qui vous l'envoie.

Nous ne sommes pas nés pour avoir cette vie
Seulement en fous , en joie & en plaisir ,
Et pour ne nous voir rien contre notre desir :
Vous le savez assez , sans que je vous le die ,
Une joie quelquefois de tristesse est suivie ,
Qui offusque le bien par un grand déplaisir.
Ne laissez pour cela à l'ennui vous saisir ,
Nos ennemis auroient en effet leur envie ,
Mais Dieu qui voit nos cœurs , pour vous a combattu.
Il ne permet enfin que l'on fasse aucun tort
A qui a , comme vous , dans le cœur la vertu.
En lui devez avoir votre plus grand confort.
Mais si vous desirez que je vous favorise ,
N'éparguez point Henri , car il aime trop Life.



Je ne fais par où commencer
 A louer votre grande beauté ;
 Car il n'est rien , ni n'a été ,
 Que vous ne puissiez effacer ,
 Je ne vois rien de plus aimable ,
 Ni qui les cœurs puisse enflammer ,
 Tant que ces beaux yeux desirables ,
 A moi qui meurt pour tant aimer ,
 Quelque chose que Dieu ait faite ,
 Il n'a jamais rien fait de tel ,
 Que vous qui êtes si parfaite ,
 Au jugement de tout Mortel .

Henri IV sortant de la Messe des Feuillants , rencontra Bassompierre & M. de Guise , qu'il prit à ses côtés , quittant Mademoiselle de Villeroy , avec qui il étoit . Ce Prince leur dit : Je viens des Feuillants , & j'ai vu la pierre que Bassompierre a fait mettre au-dessus de la porte , avec cette inscription : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* J'ai ajouté pour lui : *Calicem salutaris accipiam* . M. de Guise ne put s'empêcher de rire , & dit au Roi : „ Vous êtes à mon gré un des hommes les plus agréables du monde , & notre destin portoit que nous fussions l'un à l'autre . Si vous n'eussiez été qu'un homme d'une condition médiocre , j'aurois voulu vous avoir à mon service , à quelque prix que c'eût été ; mais puisqu' Dieu vous a fait naître un grand

„ Roi, il ne pouvoit pas être autrement
 „ que je ne fusse à vous „. Henri IV
 l'embrassa & lui repliqua : Vous ne me
 „ connoissiez pas encore, vous autres ;
 „ mais je mourrai un de ces jours, &
 „ quand vous m'aurez perdu, vous con-
 „ noîtrez ce que je valois, & la différence
 „ qu'il y avoit de moi aux autres hom-
 „ mes „. Bassompierre lui dit alors :
 „ Mon Dieu ! Sire, ne cesserez-vous ja-
 „ mais de nous affliger, en nous disant
 „ que vous mourrez bientôt ? Il n'y a
 „ point de félicité au monde pareille à la
 „ vôtre ; vous n'êtes qu'en la fleur de
 „ votre âge, en parfaite santé & force
 „ de corps, plein d'honneurs, jouissant
 „ en toute tranquillité du plus florissant
 „ Royaume du monde, aimé & adoré de
 „ vos Sujets, plein de bien & d'argent,
 „ belles maisons, belle femme, beaux en-
 „ fants qui deviennent grands : que vous
 „ faut-il de plus, & qu'avez-vous à de-
 „ sirer davantage „ ? Le Roi se mit alors
 à soupirer, & lui répondit : Mon ami, il
 faut quitter tout cela „. Et il ajouta ces
 vers d'Horace : *Linquenda tellus, & do-*
mus, & placens uxor, &c. (Mémoires de
 Bassompierre)

La première année du mariage de Hen-
 ri IV, la Reine sa femme fit un ballet com-
 posé de quinze femmes des plus belles &
 des plus qualifiées de sa Cour, qu'elle
 choisit pour y danser. Le Nonce du Pape
 s'y trouva. Le Roi lui dit : *Monseigneur le*
Nonce, je n'ai jamais vu de plus bel es-

cadron , ni de plus périlleux que celui-la (Tablettes historiques des Rois de France)

Quand le Chancelier de Chiverny fut baptisé à Saint-Germain-en-Laye , Madame d'Angoulême , sa marraine , disoit qu'elle n'avoit jamais tenu un enfant si lourd. Le Roi lui répondit : *Il peut bien être lourd , ma cousine ; ne voyez-vous pas que les sceaux lui pendent au cul ?* (Manuscrit in-4^o.)

Un Seigneur de la Cour étant venu en poste demander une grosse Abbaye qui vaquoit par la mort du Chevalier d'Aumale , qui fut tué par de Vic en 1591 , à la reprise de Saint-Denis (c'étoit l'Abbaye du Bec en Normandie) , le Roi lui dit : *Elle est donnée.* „ Et comment , Si-
 „ re , s'écria l'autre , je suis le premier
 „ qui vous la demande , puisque je suis
 „ arrivé avant le Courier qui vous ap-
 „ porte la nouvelle de la reprise de Saint-
 „ Denis „. *Monsieur* , repliqua le Roi très-finement , *vous ne savez donc pas que de Vic n'a tué le Chevalier d'Aumale que pour faire avoir son Abbaye à son fils ?* (Mémoires de la Houffaye , Tome I)

Un Capitaine vint un jour demander son congé à Henri IV , avec la liberté que la circonstance des temps sembloit autoriser : *Sire , trois mots ; argent ou congé.* Henri lui repliqua sur le champ , & d'un style aussi laconique : *Capitaine , quatre : ni l'un , ni l'autre.* Cependant quelques jours après le Roi , qui l'estimoit , lui fit don-

mer plus qu'il n'eût demandé. (*Tablettes historiques des Rois de France*)

Les tours de la Métropole de Tours peuvent être regardées comme une miniature en fait d'architecture gothique. Elles sont travaillées avec tout l'art & toute la délicatesse possible; aussi Henri IV, la première fois qu'il les vit, demanda assez plaisamment si elles avoient des étuis.

Henri IV méloit assez souvent à ses bons mots de petits traits historiques qui leur donnoient une sorte de sel.

Dans un ballet exécuté au Louvre, parurent neuf Dames conduites par la Reine; & parmi ces neuf Dames, la femme de d'O, Surintendant des Finances. Toutes avoient des coëffures plutôt chargées qu'enrichies de pierreries; mais sur-tout la Surintendante. Un Suisse ivre tomba de son haut près la porte de la Salle du bal. Le Roi qui le vit tomber, en demanda la cause. Sire, lui dit-on, *il ne faut pas s'en étonner, il avoit un pot de vin sur la tête.* „ Ah! ce n'est pas là une „ bonne raison, dit ce Prince: voyez comme Madame la Surintendante est droite „ & ferme sur ses pieds, cependant elle „ a plus d'un pot de vin sur la sienne „. On fait ce que signifie *pot de vin* en matière de Finance. (*Tablettes historiques des Rois de France*)

Un particulier ayant présenté l'anagramme de Henri le Grand à ce Prince, dans l'espérance d'en recevoir une récom-

pense, le Roi lui demanda quelle étoit sa profession. Sire, lui dit-il, *ma profession est de faire des Anagrammes, mais je suis fort pauvre.* „ Il n'est pas étrange que „ vous le soyiez, reprit le Roi; car vous „ faites là un pauvre métier „. (*Dictionnaire des Hommes Illustres*)

Un Prélat parlant un jour de guerre à Henri IV, & en parlant fort mal, ce Prince affecta de paroître n'avoir rien entendu, & lui demanda *de quel Saint étoit l'Office ce jour-là dans son Bréviaire.* (*Tablettes historiques des Rois de France*)

Le Comte de Gourdon, qui étoit bossu, demandoit à Henri IV l'investiture de tous les Gouvernements de M. le Duc d'Epéron : *Vous vous moquez,* lui dit le Roi : *contentez-vous du haut-de-chauffe; car le pourpoint n'iroit point à votre taille.* Ce Comte étoit Ecossois, bel esprit & faiseur d'Anagrammes. Il avoit trouvé dans HENRI DE BOURBON, DE BON ROI BONHEUR. Le Roi l'ayant vue, & l'ayant approuvée, on dit à Sa Majesté qu'il y avoit un O d'ajouté. *Cela est indifférent,* dit le Roi qui venoit de succéder à Henri III; *s'il n'y a que deux O dans mon nom, ma Couronne formera le troisieme.* (*Tablettes historiques de Rois de France*)

Henri IV rencontra un jour dans les appartements du Louvre un homme qui lui étoit inconnu, & dont l'extérieur n'annonçoit rien de fort distingué. Il lui demanda à *qui il appartenoit,* le croyant de la suite de quelque Seigneur. „ J'ap-

„ partiens à moi-même, „ lui dit ce personnage d'un ton fier & peu respectueux. *Mon ami*, reprit le Roi en lui tournant le dos, *vous avez un sot maître.* (Tablettes citées)

Henri IV passoit-auprès des Tuileries, suivi de toute sa cour; il rencontra une femme qui conduisoit une vache devant elle. *Combien votre vache, ma comere?* lui demanda le Roi d'un ton sérieux. Elle lui en indiqua un prix. *Ah! vous me surfaîtes*, lui dit-il, *elle ne vaut pas cela.* „ C'est, dit la femme, que vous ne vous „ y connoissez pas, mon bon Monsieur; „ vous n'êtes pas marchand de vaches „. *Vous vous trompez, ma bonne*, reprit le Roi; *ne voyez-vous pas tous ces veaux qui me suivent?* (Tablettes citées)

Son Jardinier de Fontainebleau se plaignoit un jour à lui, en présence du Duc d'Epéron, qui étoit Gascon, qu'il ne pouvoit rien faire venir dans ce terrain-là : *Mon ami*, lui dit Henri en regardant le Duc, *sèmes-y des Gascons, car ils prennent par-tout.* (Mémoires pour servir à l'Histoire de France)

Henri IV passant par une petite Ville, il vint plusieurs Députés au-devant de lui pour le haranguer; un d'entr'eux ayant commencé son discours, il fut interrompu par un âne qui se mit à braire : „ Messieurs, dit le Roi, parlez chacun à „ votre tour, s'il vous plaît, je n'entends „ pas „. (Pitaval)

Les Députés de Provence étant venus

à Lyon pour complimenter ce Prince, celui qui portoit la parole demeura court. Le Roi se tourna vers les autres & leur dit : „ Je vous entends, vous voulez me „ dire que la Provence est à moi, & non „ au Duc de Savoie „.

Il arriva pareillement à un Président du Parlement de Rouen qui s'étoit présenté pour haranguer Henri IV, de rester court. Le Roi sourit, & dit à ceux qui l'accompagnoient : *Il n'y a rien d'extraordinaire : les Normands sont sujets à manquer de parole.* Cette anecdote fait le fond de l'Epigramme qui suit :

Un Normand député pour haranguer le Roi :
Sire, dit-il tout court, sans pouvoir passer outre,
Se frottant à la nuque & regardant la poutre.
A faute de mémoire, il tombe en désarroi.
Ses amis l'excusant, disoient, il s'est mépris ;
Mais le peuple criant, à l'école, à l'école :
Tout beau, leur dit le Roi, je n'en suis point surpris,
Les Normands sont sujets à manquer de parole.

(*Tablettes citées*)

Quelqu'un le haranguant pour la Compagnie dont il étoit député, fut si longtemps à finir son discours, que le Roi, ennuyé de l'entendre depuis une heure, le prit par la main & lui fit voir sa galerie du Louvre, en lui disant : „ Que pensez-
„ vous de ce bâtiment ; quand il sera
„ achevé, ne sera-ce pas une belle chose ? „ *Assurément*, Sire, dit l'éternel discoureur. „ Eh bien ! reprit le Roi, il „ en est de même de votre harangue. Au

„ reste, continua-t'il d'un ton de bonté,
„ j'ai bien démêlé vos raisons; j'y aurai
„ égard en temps & lieu „.

Henri IV étant allé à Notre-Dame de Paris pour entendre prêcher Fenouillet, Evêque de Montpellier, se rendit après le Sermon dans le chœur de cette Eglise pour entendre les Vêpres. Sa Majesté à genoux dans les hautes stales, attendoit, en faisant sa prière, que l'Office commençât : elle s'aperçut qu'une dispute s'élevoit entre ses Musiciens & ceux de la Cathédrale; elle en demanda la cause. Le grand Chantre, en chape & le bâton à la main, s'avança vers le Roi, & dans un discours fort long, soutint le droit des Chantres de Notre-Dame contre ceux de Sa Majesté. Henri IV lui répondit : „ Ecoutez ce que
„ mon Aumônier va vous dire à ce sujet; après qu'il se sera expliqué, je déciderai votre différend „. L'Aumônier fit valoir le privilege de la Chapelle, & le Monarque fatigué de cette dispute, qui duroit depuis une heure, dit : „ Eh bien!
„ chantez tous, mais que les Musiciens de
„ ma Chapelle commencent „. Cette anecdote peut servir à prouver que la Chapelle & la Chambre du Roi ont la prééminence dans toutes les cérémonies où elles accompagnent Sa Majesté, que ce n'est que par tolérance & par égard qu'on permet aux autres Musiciens de chanter avec elles. (*Etat actuel de la Musique du Roi*)

Henri alloit quelquefois dîner chez Za-

met, un de ses favoris, & le plus riche partisan de son temps, pour y lier de petites parties de plaisir. Un jour, après le repas, Zamet fit voir au Roi sa maison qu'il avoit fait reconstruire; & lui faisant remarquer tous les coins & recoins, & les pieces qu'il y avoit pratiquées, il lui dit ;
 „ Sire, j'ai ménagé ces deux salles & ces
 „ trois cabinets que voit Votre Majesté,
 „ de ce côté. . . . „ *Oui, oui*, dit le Roi,
 & *de la rognure j'en ai fait des gants.*

Zamet étoit Italien, & Henri l'aimoit parce qu'il étoit plaifant & enjoué. Lorsque ce Zamet maria une de ses filles, le Notaire qui dresseoit le contrat de mariage lui demanda quelles étoient ses qualités.

„ Je suis, lui répondit Zamet, Seigneur
 „ suzerain de dix-sept cent mille écus „

C'est ce même Zamet qui disoit à Henri IV : „ J'ai fait une grande fortune en
 „ achetant bien chèrement des marchan-
 „ dises & en les donnant à bon mar-
 „ ché. Je les achetois cher pour n'avoir
 „ que du bon, je les donnois à beaucoup
 „ meilleur marché que les autres Négoc-
 „ cians; mais je vendois cent fois plus
 „ qu'eux „

Le Président Chevalier n'ayant jamais pu devenir Premier-Président du Parlement de Paris, tels moyens qu'il eût employés, voulut avoir la charge de Président à Mortier du Président d'Ambouille; mais d'autres concurrents l'en empêchèrent, ce qui faisoit dire à Henri IV : *Le Chevalier est bien malheureux, il ne sauroit*

faire ses affaires avec de l'argent. (Manuscrit in-4^o.)

Le Tailleur de Henri IV avoit fait imprimer un petit Livre contenant des Réglemens qui, selon cet homme, étoient nécessaires au bien de l'Etat. Il eut la hardiesse de le présenter au Roi. Ce Prince le prit en riant, & après en avoir lu quelques pages, il dit à un de ses Valets-de-chambre : „Allez chercher mon Chance-
„lier, qu'il vienne me prendre la mesure
„d'un habit, voici mon Tailleur qui fait
„des Réglemens „. (*Tablettes citées*)

Le Duc de Mayenne importunoit Henri IV pour le paiement des sommes qui lui avoient été promises par le Traité fait avec ce Prince en 1596. Le Roi lui répondit, en souriant ; „Monsieur, je ne saurois
„vous payer; il me seroit plus aisé de
„vous donner une nouvelle bataille d'I-
„vry que de l'argent „. (*Tablettes historiques des Rois de France*)

On disoit devant Henri IV que la Maréchale de Retz, illustre par ses connoissances, son érudition & son esprit, avoit fait un legs considérable à son Médecin & à son Avocat : „Pour une femme de
„tant d'esprit, dit le Roi, elle en a bien
„manqué à la fin de ses jours, d'avoir
„enrichi son Médecin qui l'a fait mourir,
„& son Avocat qui ruinera sa mai-
„son „. (*Tablettes historiques des Rois de France*)

La Reine Marie de Médicis devenue grosse, il fallut chercher des nourrices pour

M. le Dauphin. La Riviere, premier Médecin de Henri IV, homme intéressé & vilain, en produisit une qui lui avoit fait présent d'une tapisserie de quatre cents écus. Le Roi témoignant que cette nourrice ne lui plaisoit pas, vouloit en prendre une autre, qui montrait, par diverses attestations de plusieurs Médecins, que son lait étoit excellent. La Riviere dit au Roi : „ Elle n'est pas meilleure, Sire, „ pour toutes ces attestations; j'en ferai „ faire autant pour une couple d'écus à „ tel Médecin de Paris que je voudrai „. Le Roi lui repliqua : *Pourquoi ne prendroient-ils pas bien deux écus pour cela; vous avez bien reçu une tapisserie de quatre cents écus?* Le Roi ne voulut pas de sa nourrice. (*Manuscrit in-4°.*)

Henri, Comte de Bouchage, frere puîné du Duc de Joyeuse tué à Coutras, passoit un jour à Paris à quatre heures du matin près du Couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauches. Il s'imagina que les Anges chantoient les Matines dans le Couvent. Frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de *Frere Ange*. Depuis il quitta le froc & prit les armes contre Henri IV. Enfin il fit son accommodement avec le Roi; mais un jour ce Prince étant avec lui sur un balcon, au-dessous duquel beaucoup de peuple étoit assemblé : *Mon Cousin*, lui dit le Roi, *ces gens-ci me paroissent fort aises de voir ensemble un Apostat & un Renegat.* Cette parole du

Roi fit rentrer Joyeuse dans son Couvent,
où il mourut. (*Henriade*)

Henri IV rioit de ceux qui venoient
étaler à la Cour des habits magnifiques,
& qui portoient, disoit-il, leurs moulins
& leurs bois de haute futaie sur le dos.
(Thomas, Eloge de Sully)

Ce Prince railloit assez souvent le Connétable de Montmorency sur son ignorance; mais il ne pouvoit s'empêcher d'admirer la sagacité & le génie naturel de cet homme illustre. Henri, qui avoit tenu le fils du Connétable sur les Fonts Baptismaux, disoit un jour : „ Avec mon Compere,
„ qui ne fait pas lire, & mon Chance-
„ lier, qui ne fait pas le latin, il n'y a
„ rien que je ne sois en état d'entreprendre „. (*Dictionnaire des Hommes Illustres*)

Henri IV se permettoit quelquefois des pointes : c'étoit d'ailleurs le goût du temps.
„ Le meilleur canon que j'aie employé,
„ disoit-il, c'est le canon de la Messe. Il
„ a servi à me faire Roi „. (*Tablettes historiques des Rois de France*)

Un Recteur de l'Université de Paris, qui haranguoit le Roi, s'étant écarté dans son discours du sujet pour lequel il étoit député, le Roi lui demanda de quelle Faculté il étoit; le Recteur répondit qu'il étoit Médecin. Alors Henri se tourna vers les Seigneurs qui étoient présents, & dit : „ Mon Université est bien malade,
„ de, elle est entre les mains des Médecins „.

Il répéta cette même plaisanterie à l'occasion d'un Médecin Calviniste, qui venoit d'embrasser la Religion Catholique :
 „ Mon ami, dit-il à Sully, ta Religion
 „ est bien malade, les Médecins l'aban-
 „ donnent „.

Un Provincial qui avoit acheté bien cher un office de Président, & en avoit emprunté l'argent, l'étant venu saluer, il dit tout bas à un Seigneur qui étoit près de lui : „ voilà un bon Justicier, je pense
 „ qu'il s'acquittera bien de sa charge,
 „ & en peu de temps „. (*Perefixe*)

Une Dame de condition, déjà fort vieille & fort sèche, étant venue, avec un habit verd, à un bal que ce Monarque donnoit, il lui dit assez plaisamment, „ qu'il lui
 „ étoit bien obligé de ce qu'elle avoit
 „ employé le verd & le sec pour faire hon-
 „ neur à la Compagnie „. (*Perefixe*)

Ce goût de plaisanterie ne le quittoit pas, même dans les choses où il sembloit mettre le plus de sérieux. Il dit aux Députés des Parisiens qui marchandoient pour se rendre, & ne faisoient que l'amuser & traîner le siege en longueur : „ s'ils veu-
 „ lent attendre à capituler quand ils n'au-
 „ ront plus que pour un jour de vivres,
 „ je les laisserai dîner & souper ce jour-
 „ là ; mais le lendemain ils seront con-
 „ traints de se rendre. Au lieu de la *mi-*
 „ *séricorde* que je leur offre, j'en ôterai
 „ la *misere* & ils auront la *corde* ; car j'y
 „ serai contraint par mon devoir, étant
 „ leur vrai Roi & leur Juge, pour faire

„ pendre quelques centaines d'eux, qui,
„ par leur malice ont fait mourir de faim
„ plusieurs innocents & gens de bien : je
„ suis débiteur de cette justice envers
„ Dieu „.

Une des maximes de Henri IV étoit,
que si la guerre est un remede, ce remede
est aussi dangereux que le mal.

„ Les grands Hommes, disoit-il quel-
„ quefois, sont toujours les derniers à
„ conseiller la guerre & les premiers à
„ l'exécuter.

Une autre maxime de ce Prince étoit,
qu'il ne falloit pas qu'un Roi, pour bien
„ regner, fit tout ce qu'il pouvoit faire.
(*Perefixe*)

Son ame franche & vraiment royale étoit
ennemie de toutes les petites ruses. „ Si
„ nos ennemis, disoit-il ordinairement,
„ nous font la guerre en renards, nous
„ devons la faire en lions „. (*Mémoires
de Sully*)

Ce Prince eut le malheur d'exercer pres-
que toujours ses talents militaires dans les
guerres civiles. Aussi paroissoit-il affligé
après la victoire : „ Je ne puis me réjouir,
„ disoit-il, de voir mes Sujets étendus
„ morts sur la place : je perds, lors mê-
„ me que je gagne „.

Il répétoit souvent ce mot qu'il tenoit
de la Riviere, son Médecin. Le Royaume
de France est semblable à une boutique
de Droguiste, où l'on trouve également
les remedes les plus salutaires & les poi-
sons les plus subtils : c'est au Roi à tirer

parti des uns & des autres, comme fait un habile Médecin, en les mixtionnant à propos. (*Mémoires de Sully*)

Lorsqu'on lui représentoit que sa trop grande clémence pour ses ennemis pourroit lui être nuisible, il répondoit : „ On „ prend plus de mouches avec une cuil- „ lerée de miel qu'avec dix tonnes de vi- „ naigre „ (*Histoire de France de Mat- thieu*)

Quand on supplioit Henri IV d'avoir plus soin de la conservation de sa per- sonne qu'il n'en avoit, & de ne pas aller si souvent seul ou mal accompagné, com- me il faisoit, il répondoit : „ La peur ne „ doit point entrer dans une ame royale : „ qui craindra la mort, n'entreprendra „ rien sur moi ; qui méprisera la vie, sera „ toujours maître de la mienne, sans que „ mille Gardes l'en puissent empêcher : „ je me recommande à Dieu quand je me „ leve & quand je me couche ; je suis „ entre ses mains ; & après tout, je vis „ de telle façon que je ne dois point entrer „ en ces défiances. Il n'appartient qu'aux „ tyrans d'être toujours en frayeur „ (*Prefixe*)

On parloit devant Henri IV des grandes affaires que Philippe de Valois avoit eues sur les bras, & de son grand courage, peu secondé de la fortune : „ C'étoit un „ grand Prince, dit ce Monarque ; mais „ il avoit des finesse plus dignes d'un „ homme qui veut tromper des enfants „ que d'un Souverain, dont la parole &

„ les actions ne doivent être fondées que
 „ sur la bonne foi. Philippe de Valois ,
 „ ajouta-t'il , avoit traité avec l'Empe-
 „ reur Louis de Baviere , & s'étoit obligé
 „ par le traité à ne pas faire la guerre à
 „ l'Empire. Cependant il arma par terre &
 „ par mer , & donna le commandement de
 „ ses troupes à son aîné , Jean Duc de Nor-
 „ mandie , qui fut battu à la bataille de
 „ l'Ecluse. Le Prince ayant assiégé la
 „ Ville de Thyn , Philippe s'y trouva
 „ sous les ordres de son fils , prétendant
 „ qu'en ne prenant que la qualité de
 „ soldat , quoique Chef des Conseils , il
 „ ne contrevenoit point à l'engagement
 „ qu'il avoit pris de ne pas armer contre
 „ l'Empire , parce qu'il n'étoit pas à la
 „ tête des troupes. MAUVAISE SUBTILI-
 „ TÉ , disoit Henri IV , QUI FAIT TORT A
 „ LA MÉMOIRE DE PHILIPPE DE VALOIS , , ,
 „ (*Tablettes historiques des Rois de France*)

Nérestan , très-brave Officier , leva un
 fort beau Régiment , & il assuroit Hen-
 ri IV qu'il ne desiroit pour récompense que
 la gloire de le servir. Ce Monarque lui
 dit : „ C'est ainsi que doivent parler les
 „ bons Sujets : ils doivent oublier leurs
 „ services , mais c'est au Prince à s'en
 „ souvenir. Ils doivent être fideles ; le
 „ Prince doit être juste , , , (*Tablettes ci-
 tées*)

Henri IV combloit de caresses un Mar-
 chand célèbre , qui faisoit de grandes en-
 treprises. Ce Marchand s'avisa d'acheter
 des Lettres de Noblesse ; le Roi ne le

regarda plus. Il osa en demander la raison à ce Monarque : „ C'est, lui répondit-il, „ que je vous considérois comme le premier Marchand de mon Royaume, & „ que je vous regarde à présent comme le „ dernier des Gentilshommes „. (*Tablettes citées*)

Un homme qui mangeoit autant que six, se présenta à Henri IV, dans l'espérance que ce grand Prince lui donneroit de quoi entretenir un si grand talent. Le Roi, qui avoit déjà entendu parler de cet illustre Comestor, lui demanda si ce que l'on disoit de lui étoit vrai, qu'il mangeât autant que six ? Oui, Sire, répondit-il. „ Et tu travailles à proportion, ajouta le „ Roi ? Sire, repliqua-t'il, *je travaille autant qu'un autre de ma force & de mon âge.* „ Ventre-saint-gris, dit le Roi, „ si j'avois six hommes comme toi dans „ mon Royaume, je les ferois pendre ; „ de tels coquins l'auroient bientôt affamé „. (*Vigneuil, Mélanges de Littérature*)

„ Les grands mangeurs & les grands „ dormeurs, disoit Henri IV, ne sont „ capables de rien de grand. Une amé „ que le sommeil & la bonne chère ensevelissent dans la masse de la chair, ne „ peut avoir de mouvements nobles ni „ généreux. Si j'aime, ajouta-t'il, la table & la bonne chère, c'est pour m'égayer l'esprit „. (*Prefixe*)

Un Ambassadeur Turc exagéroit les forces du Sultan son maître, & paroïsoit

étonné qu'un Roi qui, comme Henri, n'étoit monté sur le Trône & ne s'y étoit affermi qu'à force de victoires, n'eût qu'une très-petite armée : „ Où regne la „ justice, repartit ce grand Prince, la force „ n'est guere nécessaire „.

Henri IV paroissoit persuadé qu'il n'y a que les personnes dépourvues de bonnes qualités qui n'ont pas la force d'avouer leurs foiblesses. Ce Prince demanda un jour à l'Ambassadeur de Rodolphe II, si cet Empereur avoit des Maitresses : *Si mon Maitre en a, elles sont secretes*, répondit cet Ambassadeur : „ Il est vrai, repliqua „ Henri, qu'il y a des hommes qui n'ont „ pas assez de grandes qualités pour n'être pas obligés de cacher leurs foiblesses „. (*Pierre Matthieu*)

Quand il travailloit à des affaires pressantes, & qu'il ne pouvoit assister à la Messe les jours ouvriers (car les Fêtes & Dimanches il n'y manquoit jamais), il en faisoit comme ses excuses aux Prélats qui se trouvoient à la Cour, & leur disoit : „ Quand je travaille pour le Public, il „ me semble que c'est quitter Dieu pour „ Dieu même „. (*Prefixe*)

Ce Prince avoit pris l'habitude d'employer cette expression, *ventre-saint-gris*, comme une espece de jurement. Lorsqu'il étoit encore enfant, ses Gouverneurs craignant qu'il ne prit l'habitude de jurer, comme faisoient tant d'autres, lui avoient permis de dire, *ventre-saint-gris*, qui étoit un terme de dérision qu'ils avoient

donné aux Moines , & sur-tout aux Franciscains , nommant ordinairement saint François , *Saint-Gris* , apparemment de la couleur de leur habillement. Brantôme , dans la vie de François I , rapporte un mauvais quatrain de ce temps-là , fait sur le serment de ce Prince , & ceux de ses trois Prédécesseurs.

Quand la *Pâque Dieu* décéda . (Louis XI)
Par le jour Dieu lui succéda , (Charles VIII)
Le Diable m'emporte s'en tint près , (Louis XII)
Foi de Gentilhomme vint après . (François I)

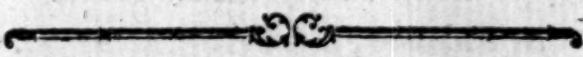
COMME Henri IV a toujours vécu au milieu de son Peuple, on a pu aisément recueillir les anecdotes les plus particulières de sa vie privée. Les Lettres qu'il écrivoit peuvent servir encore à nous peindre l'ame franche & pleine de bonté de ce Prince. Ces Lettres d'ailleurs contiennent plusieurs faits, qui ne peuvent manquer de nous intéresser, puisqu'elles concernent Henri IV. Nous rapporterons ici celles qu'il écrivit à Corisande d'Andouin, veuve de Philibert, Comte de Grammont. Les originaux de ces Lettres, dont nous avons seulement rétabli l'orthographe, existent dans la bibliothèque de M. le Président Hénault, à qui elles ont été léguées par M. le Comte d'Argenson. Ces Lettres ont été imprimées avec l'ancienne orthographe dans les *Mercures* de 1765 & années suivantes, par les soins de M. de la Place. Ce qui nous reste d'un si grand Roi, dit cet Ecrivain distingué, doit être précieux pour les François & pour les Etrangers mêmes : le Public partagera sans doute la reconnoissance que nous devons à M. le Président Hénault, qui s'est fait un plaisir de les communiquer.

LETTRES



LETTRES

D' H E N R I IV.



LETTRE PREMIERE.

JE ne te saurois qu'écrire, sinon que je suis ici depuis hier à boire de l'eau, qui me fait tout le bien du monde. Monsieur de Montluc y est aussi, qui dit qu'il est plus à moi qu'à homme qui vive. Je le gouverne. A propos de cela, je te prie, recherche dedans mon petit coffre la Lettre qu'il m'écrivit, dans laquelle il me mande qu'il ne me peut continuer la garnison de ma Compagnie si près de moi, puisque je l'emploie ailleurs qu'au service du Roi. Dedans celle-là même, il dit aussi qu'il a entendu qu'aux Etats qui se sont tenus en Béarn, je me suis déclaré contre le service du Roi. Envoie-moi le double de cette Lettre, & garde bien l'original; car devant que nous départions il faut qu'il m'en fasse un petit de réparation: mais je te prie, envoie-la-moi par homme ex-

Tome X.

§ P

près & à diligence, car une autre fois je ne serois pas à telle commodité. Je ferai cela bien joliment & gracieusement, & seront, & lui & les siens, beaucoup plus mes amis après. Je te prie, n'y manque point. Je t'envoie les mulets & les.... pour apporter une partie des meubles. D'aussi-tôt qu'ils seront de retour, je m'en irai. Je fais besogner à Sêmeac en diligence. Recommande-moi à la fillette. J'ai envoyé chercher maître Amanin. Adieu.

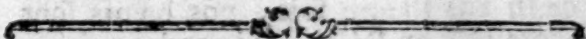
De Baigneres, le 12 de Septembre 1570.

L E T T R E II.

Tu dis que je ne fais compte de mes enfans; Dieu te veuille garder d'en être tant en peine comme je suis: j'en suis si tourmenté que j'en suis à presque mourir. Il faut prendre patience, je te prie, pour l'amour de Dieu; & si tu m'aimes, ne t'en fâche point, & garde que ta femme ne s'en fâche point. Je t'envoie maître Côme en diligence, qui te dira tout ce qui en est. Cela ne lui part que de langueurs; mais il me déplaît de s'en être allé ainsi. Ce sont des tours de ton frere. L'on tient la Rochelle pour rendue. Ils sont contents de recevoir Monsieur de Biron pour Gouverneur, avec six enseignes de gens de pied. Que les rebelles & mutins de Béarn pensent hardiment en

leurs affaires, ils auront bientôt plus de mal qu'ils ne pensent; & de quoi, quand je les en voudrois garder, je ne saurois, & ce n'étoit pas mon intention. Il est passé plus de deux cents Gentilshommes par cette Ville, qui m'ont tous promis de me venir trouver si j'en ai affaire. J'ai, incontinent que j'eus reçu ta Lettre, & celle que Monsieur de Belfunce t'écrivoit, dépêché en poste vers le Roi de Navarre, pour demander la Commanderie d'Orion. Je m'assure qu'il l'aura. Je te prie, mande-lui avec mes recommandations, & qu'il me tarde bien fort que je ne le voie. Je ne te saurois écrire davantage. Je suis bien fort malade & du corps & de l'esprit. Adieu.

De Bordeaux, ce 10 de Mars 1574.



L E T T R E III.

P O U R le moins, graces à Dieu, ai-je si bien fait que j'ai repris les places qui avoient été occupées en ce pays ici par ces voleurs & larrons qui s'en étoient saisis; car ayant une entreprise sur Ranson, je l'envoyai hier exécuter, laquelle Dieu favorisa tant, qu'elle réussit ainsi que je desirois. La place fut prise, ces brigands chassés, une partie de tués, & d'autres prisonniers, de maniere que ce pays est à présent en liberté, qui sera cause

que , après avoir parlé à Monsieur de la Valette , je me disposerai de tant plus volontiers à m'en aller de delà , puisque j'ai rendu du tout ce pays si libre que dorénavant ils se garderont bien , s'ils veulent , combien que je me résous de faire ce que ledit sieur de la Valette trouvera bon que je fasse. Tu pourras avertir nos voisins de Bayonne & de Dax de ce dessus , & leur dire que je t'ai mandé que tu leur fisses savoir , afin aussi qu'ils voient que je ne suis point inutile là où je demeure. J'ai envoyé le tapissier chercher tes garderobes à Monréal , elles seront tantôt , je crois , ici ; mais de les envoyer en là par Béarn , je ne sais si elles seroient sûres : par l'autre côté elles le seroient encore moins , de manière que je ne les ferai point partir que tu n'en aies bonne assurance ; car sous le passeport que tu eus l'autre fois , nos bœufs sont encore pris en Béarn , & je ne les puis avoir : voilà tout ce que je t'en puis dire. Je partirai Vendredi d'ici pour aller trouver Monsieur de la Valette à Aulx. De-là je te manderai de mes nouvelles. Adieu.

De Sèmeac , le 30 de Juin 1579.

Si Gabriël n'étoit point empêché de delà , je voudrois bien qu'il vint jusqu'ici pour faire ce que je veux faire. Je te prie , mande-moi s'il y pourra venir , car j'en chercherois un autre.

L E T T R E IV.

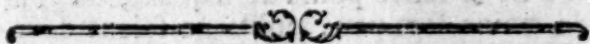
IL vient d'arriver un de vos laquais qui a été prisonnier dix jours au Brouage ; l'on lui a retenu votre Lettre & de ma sœur : toutefois craignant la façon dont Saint-Luc s'est assuré que je m'en ressentirois, il me les renvoie par un des siens qui ne doit arriver que ce soir. Le vaisseau où étoit venu ce porteur, part dans une heure, ce qui me le fait renvoyer, ayant retenu Esprit pour des raisons dont vous entendrez bientôt parler. J'eus hier nouvelles d'Allemagne ; notre armée sera le dernier de Juillet, à l'ancien calcul, à la Place Montre, qui est en France. La charge de cheval de bled en Champagne & Bourgogne, vaut cinquante livres, à Paris trente : c'est pitié de voir comme le peuple meurt de faim. Si vous avez besoin d'un cheval de coche, il y en a un dans ma troupe, tout comme les vôtres, fort beau. J'arrivai au soir de Marans, où j'étois allé pour pourvoir à la garde d'icelui. Ah ! que je vous y ai souhaité ! c'est le lieu le plus selon votre humeur que j'ai jamais vu ; pour ce seul respect suis-je après à l'échanger. C'est une isle renfermée de marais bocageux, où, de cent en cent pas, il y a des canaux pour aller chercher le bois par bateau ; l'eau claire, peu coufante, les canaux de toutes largeurs, des

bateaux de toutes grandeurs : parmi ces déserts font mille jardins où l'on ne va que par bateau. L'isle a deux lieues de tour, ainsi environnée ; passe une riviere par le pied du château , au milieu du bourg , qui est aussi logeable que Pau ; peu de maisons qui n'entrent de sa porte dans son petit bateau. Cette riviere s'étend en deux bras qui portent non seulement grands bateaux , mais les navires de cinquante tonneaux y viennent ; il n'y a que deux lieues jusqu'à la mer : certes c'est un canal , non une riviere ; contremont vont les grands bateaux jusqu'à Nyort , où il y a douze lieues : infinis moulins & métairies insulées ; tant de sortes d'oiseaux qui chantent ; de toutes sortes de ceux de mer , je vous en envoie des plumes : de poissons , c'est une monstruosité que la quantité , la grandeur & le prix ; une grande carpe trois sous , & cinq un brochet. C'est un lieu de grand trafic , & tout par bateaux ; la terre très-pleine de bleds , & très-beaux. L'on y peut être plaisamment en paix , & sûrement en guerre ; l'on s'y peut rejouir avec ce que l'on aime , & plaindre une absence : ah ! qu'il y fait bon chanter ! Je pars Jeudi pour aller à Pons , où je serai plus près de vous ; mais je n'y ferai guere de séjour. Je crois que mes autres laquais sont morts ; il n'en est revenu nul. Mon ame , tenez-moi en votre bonne grace , croyez ma fidélité être blanche & hors de tache ; il n'en fut jamais sa pareille. Si cela vous apporte du contentement ,

D' H E N R I IV. 183

vivez heureuse, votre esclave vous adore
violemment. Je te baise, mon cœur, un
million de fois les mains.

Ce 17 Juin.



L E T T R E V.

M O N G L A S vient d'arriver. Il me hâte plus que les autres, & avec des raisons qui sont fort à craindre, & qui ne se doivent écrire; elles vous seront dites. Il n'y a eu nul combat depuis celui d'auprès Montargis. Le Duc du Maine s'est retiré à son gouvernement, & M. d'Aumale chez lui. Paris n'a pas voulu recevoir les Suisses du Roi, ni M. de Guise aussi, qui s'est présenté au fauxbourg. J'ai l'ame fort traversée, & non sans cause. Regardez si la rançon de Navailles pourroit être modérée par votre faveur. Je vous supplie, employez-vous-y pour l'amour de Tach & de moi; ce porteur passe par Saint-Sever, & y repassera au retour. Tenez-moi en votre bonne grace, comme celui qui vous sera fidele esclave jusqu'au tombeau.

Du Mont, ce 8 Décembre.

J'ai deux petits sangliers privés, & deux faons de biche. Mandez-moi si vous les voulez.

L E T T R E VI.

IL ne se sauve point de laquais, ou pour le moins fort peu, qu'ils ne soient dévalisés, ou les lettres ouvertes. Il est arrivé sept ou huit Gentilshommes de ceux qui étoient à l'armée étrangere, qui assurent (comme il est vrai, car l'un est M. de Montlouet, frere des Rambouillet, qui étoit un des Députés pour traiter), qu'il n'y a pas dix Gentilshommes qui aient promis de ne porter les armes. M. de Bouillon n'a point promis : bref, il ne s'est rien perdu qui ne se recouvre pour de l'argent. M. du Maine a fait un acte dont il ne sera guere loué. Il a tué Sacremore, lui demandant récompense de ses services ; à coups de poignard : l'on me mande que ne le voulant contenter, il craignoit qu'étant mal content, il ne découvrit ses secrets qu'il savoit tous, même l'entreprise contre la personne du Roi, de quoi il étoit chef de l'exécution. Dieu les veut vaincre par eux-mêmes ; car c'étoit le plus utile serviteur qu'ils eussent : il fut enterré qu'il n'étoit pas encore mort. Sur ce mot vient d'arriver Morlants & un laquais de mon cousin, qui ont été dévalisés de lettres & d'habillement. M. de Turenne fera ici demain. Il a pris autour de Syjac dix-huit forts en trois jours. Je ferai peut-être quelque chose de meilleur bientôt,

s'il plaist à Dieu. Le bruit de ma mort allant à Pau & Meaux, courut à Paris, & quelques Prêcheurs en leurs Sermons la mettoient pour un des bonheurs que Dieu leur avoit promis. Je te baise un million de fois les mains.

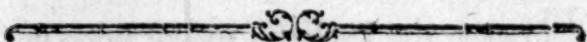
De Montauban, ce 14 Janvier.

LE T T R E VII.

HIER revint Pychery, qui me porta une courte lettre de vous, & me dit que l'on lui en avoit pris une autre : tout fut ouvert; regardez ce que vous me mandiez. Il me vint hier un homme de Paris avec amples avis de tout. Le roi y est arrivé fort applaudi du menu peuple, disant tout haut que les Ligueurs ne faisoient que menacer, mais que le Roi avoit chassé les Etrangers. La Reine mere n'a montré joie de son arrivée, ains dit par-tout que sans le Roi, M. de Guise les eût défaits. Il y a des particularités que je ne puis écrire, pour avoir perdu le chiffre que j'avois avec vous. Guitry & Clervant n'ont voulu signer la capitulation, & ont répondu qu'ils aimoient mieux perdre leur bien que de manquer à servir leur Maître. Ils sont à Geneve, je les aurai au premier jour. La capitulation consiste en trois points : ceux qui voudront obéir à l'Edit demeureront

libres en leurs maisons ; ceux qui ne le voudront faire , & promettront de ne porter plus les armes , jouiront de leurs biens en pays étranger ; ceux qui ne feront ni l'un ni l'autre , seront conduits hors de France en sûreté. Tygnoville fera demain ici. Il ne vient encore nulle armée sur nos bras. Mon cœur , tenez - moi en votre bonne grace , & vous assurez toujours de ma fidélité qui sera inviolable. Je vous baise un million de fois les mains , & à petite sœur.

Ce 12 Janvier.



LET T R E V I I I .

Vous ne trouvez point les chemins dangereux pour faire plaisir au moindre de vos amis ; mais s'il me faut écrire pour me donner du contentement , les chemins sont trop dangereux. Voilà les témoignages que j'ai de la part que je possède en votre bonne grace. J'écris la lettre à Meryteyn , que vous demandez , & vous l'envoie toute ouverte ; je crois qu'il se mécontentera ; mais j'aime mieux votre bonne grace que la sienne. J'avois bloqué le Masdagenes , mais je n'y avois mené l'artillerie , craignant que l'armée du Maréchal ne me la fît lever de devant en diligence , le Grand-Prieur de Toulouse étant joint avec l'armée de Languedoc à lui : je vais monter à cheval avec trois cents chevaux ,

& donnerai jusqu'à la tête de leur armée ; ce sera grand cas si je ne fais quelque chose. Je finis , croyant certainement que vous ne me voulez point de bien. Il est en vous de m'en donner telle impression qu'il vous plaira. Je vous baise un million de fois les mains.

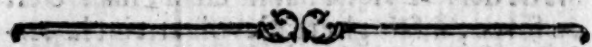
Ce 23 Février.

L E T T R E IX.

J'AI reçu une Lettre de vous , ma M... par laquelle vous me mandez que ne me voulez mal ; mais que vous ne vous pouvez assurer en chose si mobile que moi. Ce m'a été un extrême plaisir de savoir le premier , & vous avez grand tort de demeurer au doute que vous êtes. Quelle action des miennes avez-vous connu muable , je dis pour votre regard ? Votre soupçon tournoit , & vous pensiez que ce fût moi ; j'ai demeuré toujours fixe en l'amour & service que je vous ai voués , Dieu m'en est témoin. Vous avez opinion que l'homme de delà est piqué : aussi est-il ; mais c'est de force ; il fait gloire d'avoir atteint la perfection de dissimuler. Je lui rabas cette opinion tant que je puis ; il ne le faut être qu'en affaires d'Etat , encore le faut-il bien accompagner de prudence. Hier le Maréchal & le Grand-Prieur vinrent nous présenter la bataille , sachant bien que j'avois con-

gédié toutes mes troupes ; ce fut au haut des vignes , du côté d'Agen. Ils étoient cinq cents chevaux & près de trois mille hommes de pied. Après avoir été cinq heures à mettre leur ordre , qui fut assez confus , ils partirent résolus de nous jeter dans les fossés de la Ville ; ce qu'ils devoient véritablement faire , car toute leur infanterie vint au combat. Nous les reçûmes à la muraille de ma vigne , qui est la plus loin , & nous retirâmes au pas , toujours escarmouchant , jusqu'à cinq cents pas de la Ville , où étoit notre gros , qui pouvoit être de trois cents Arquebusiers. L'on les ramena de-là , jusqu'ou ils nous avoient assaillis : c'est la plus furieuse escarmouche que j'aie jamais vue , & de moindre effet ; car il n'y a eu que trois Soldats blessés , tous de ma garde , dont les deux n'est rien. Il y demeura deux des leurs , de qui nous eûmes la dépouille , & d'autres qu'ils retirèrent à notre vue & force blessés que nous voyons amener. Mon ame , tenez-moi en votre bonne grace : c'est ce que je desire le plus du monde. Sur cette vérité je vous baise un million de fois les mains.

Ce premier Mars.



L E T T R E X.

Pour achever de me peindre , il m'est arrivé l'un des plus extrêmes malheurs que je pouvois craindre , qui est la mort

subite de M. le Prince. Je le plains comme ce qu'il me devoit être, non comme ce qu'il m'étoit. Je suis à cette heure la seule butte où visent tous les perfides de la Messe. Ils l'ont empoisonné les traîtres ; si est-ce que Dieu demeurera le maître, & moi, par sa grace, l'exécuteur. Ce pauvre Prince (non de cœur) Jeudi ayant couru la bague, soupa se portant bien ; à minuit lui prit un vomissement très-violent, qui lui dura jusqu'au matin : tout le Vendredi il demeura au lit ; le soir il soupa ; & ayant bien dormi, il se leva le Samedi matin, dîna debout, & puis joua aux échecs. Il se leva de sa chaise, se mit à se promener par sa chambre, devisant avec l'un & l'autre ; tout d'un coup il dit : *battez-moi ma chaise, je sens une grande foiblesse*. Il ne fut pas plutôt assis qu'il perdit la parole, & soudain après il rendit l'ame assis. Les marques de poison sortirent soudain. Il n'est pas croyable l'étonnement que cela a apporté en ce pays-là. Je pars dès l'aube du jour pour y aller pourvoir en diligence. Je me vois en chemin d'avoir bien de la peine ; priez Dieu hardiment pour moi : si j'en échappe, il faudra bien que ce soit lui qui m'ait gardé jusqu'au tombeau, dont je suis peut-être plus près que je ne pense. Je vous demeurerai fidele esclave. Bon soir, mon ame, je vous baise un million de fois les mains,

L E T T R E X I.

DIEU fait quel regret ce m'est de partir d'ici sans vous aller baiser les mains ; certes , mon cœur , j'en suis au grabat. Vous trouverez étrange (& direz que je ne me suis point trompé) ce que Lyceran vous dira : le diable est déchaîné ; je suis à plaindre , & c'est merveille que je ne succombe sous le faix. Sije n'étois Huguenot , je me ferois Turc. Ah ! les violentes épreuves par où l'on fonde ma cervelle ; je ne puis faillir d'être bientôt ou fou ou habile homme : cette année sera ma pierre de touche ; c'est un mal bien douloureux que le domestique. Toutes les peines que peut recevoir un esprit sont sans cesse exercées sur le mien ; je dis toutes ensemble. Plaignez-moi , mon ame , & n'y portez point votre espece de tourment , c'est celui que j'appréhende le plus. Je pars Vendredi , & vais à Clayrac. Je retiendrai votre précepte , qui est de me taire. Croyez que rien qu'un manquement d'amitié ne me peut faire changer la résolution que j'ai d'être éternellement à vous , non toujours esclave , mais oui bien forçat. Mon tout , aimez-moi ; votre bonne grace est l'appui de mon esprit au choc des afflictions ; ne me refusez ce soutien. Bon soir , mon ame , je te baise les mains un million de fois.

De Nérac , ce 8 Mars à minuit.

L E T T R E XII.

IL m'arriva hier, l'un à midi, l'autre au soir, deux Couriers de Saint-Jean d'Angeli; le premier rapportoit comme Belcalstel, Page de Madame la Princesse, & son Valet-de-chambre, s'en étoient enfuis soudain, après avoir vu mort leur maître, avoient trouvé deux chevaux valant deux cents écus à une hôtellerie du fauxbourg, que l'on y tenoit il y avoit quinze jours, & avoient chacun une mallette pleine d'argent. Enquis, l'hôte dit que c'étoit un nommé Bryllant qui lui avoit baillé les chevaux, & lui alloit dire tous les jours qu'ils fussent bien traités; que s'il bailloit aux autres chevaux quatre mesures d'avoine, qu'il leur en baillât huit, qu'il paieroit aussi le double, (ce Bryllant est un homme que Madame la Princesse a mis dans la maison, & lui faisoit tout gouverner). Il fut tout soudain pris, confessa avoir baillé mille écus au Page, & lui avoir acheté ses chevaux par le commandement de sa maîtresse pour aller en Italie. Le second confirme & dit de plus, que l'on avoit fait écrire une lettre par ce Bryllant au Valet-de-chambre, qu'on savoit être à Poitiers, par où il lui mandoit être à deux cents pas de la porte, qu'il vouloit parler à lui; l'autre

tre sortit soudain ; l'embuscade qui y étoit là le prit, & fut mené à Saint-Jean. Il n'avoit encore été oui ; mais bien disoit-il à ceux qui le menoient : *Ah ! que Madame est méchante ! que l'on prenne le Tailleur, je dirai tout sans gêne ;* ce qui fut fait. Voilà ce que l'on en fait jusqu'à cette heure. Souvenez-vous de ce que je vous en ai dit d'autres fois ; je ne me trompe guere en mes jugements, c'est une dangereuse bête qu'une mauvaise femme. Tous ces empoisonneurs sont Papistes. Voilà les instructions de la Dame. J'ai découvert un tueur pour moi. Dieu me gardera, & je vous en manderai bientôt davantage. Le Gouverneur & les Capitaines de Tay-lebourg m'ont envoyé deux Soldats, & écrit qu'ils n'ouvriroient leur Place à personne qu'à moi ; de quoi je suis fort aise. Les ennemis les pressent, & ils sont si empressés à la vérification de ce fait, qu'ils ne leur donnent nul empêchement. Ils ne laissent sortir homme vivant de Saint-Jean, que ceux qu'ils m'envoient. M. de la Trimouille y est lui vingtieme seulement. L'on m'écrit que si je tardois beaucoup, il y pourroit avoir du mal, & grand, cela me fait hâter, de façon que je prendrai vingt Maîtres, & m'y en irai jour & nuit pour être de retour à Sainte-Foi à l'assemblée. Mon ame, je me porte assez bien du corps, mais fort affligé de l'esprit. Aime-moi, & me le faites paroître ; ce sera une grande consolation pour moi : je ne manquerai point à la fidélité que je vous ai vouée.

Sur

Sur cette vérité je vous baise un million
de fois les mains.

D'Aynset, ce 13 Mars.

L E T T R E XIII.

JE vous écrivis hier tout ce que je savois : il est arrivé depuis des nouvelles de la Cour. Le Duc d'Epéron a querelle avec le Maréchal d'Aumont, & son frere avec Crillon. Leur dispute est si violente que l'on ne peut les accorder; l'autorité du Roi y interviendra. Cependant la Ligue se remue fort; ce nous est autant de loisir. Je serai Jeudi à Saint-Jean, d'où je vous manderai toutes nouvelles. Je fais aujourd'hui deux lieues, & tout en pays ennemi. Bon jour, mon ame. Assurez-vous de la fidélité de votre esclave; il ne vous manquera jamais. Il vous baise un million de fois les mains.

Ce quinzieme Mars.

L E T T R E XIV.

ÉTANT arrivé à Taylebourg, je trouve que Laverdyn avoit pris l'isle de Marants avec son armée, qui est de quatre ou cinq

mille hommes, & qu'il ne restoit plus que le château, qu'il battoit de deux pieces de canon. Soudain je m'achemine en ce lieu de la Rochelle, pour tâcher de les secourir, & assemble mes troupes, lesquelles j'estime être assez fortes pour faire un échec à Laverdyn. Je ne crains autre chose, sinon que ledit château soit mal pourvu, & qu'il se rende, ne sachant point de mes nouvelles. J'ai repris un des forts, & suis jour & nuit à faire des ponts, car l'eau est haute au marais. Il fut tué hier deux Albanois & pris deux qui vouloient reconnoître notre pont. Depuis que je suis ici je n'ai couché qu'une heure, étant toujours à cheval. Mon ame, tenez-moi en votre bonne grace, & n'entrez jamais en doute de ma fidélité. Que je sache souvent de vos nouvelles. Adieu, mon cœur; votre esclave vous baise un million de fois les mains.

Ce vingt-unieme Mars.

L E T T R E X V .

LA maladie commence tellement parmi nos troupes, qu'elle nous fera plutôt quitter la campagne que les ennemis. Je suis sur le point de vous recouvrer un cheval qui va l'entrepas, le plus beau que vous vîtes jamais & le meilleur; il a force panaches & des aigrettes. Bonyere est allé

à Poitiers pour acheter des cordes de luth pour vous ; il sera ce soir de retour. J'eus hier des nouvelles de la Cour : M. de Guise y est encore. Le Prince de Parme ayant assiégé une ville, il a été contraint par les Anglois de la quitter. Le combat a été grand : il est mort deux mille cinq cents hommes, & quinze cents Espagnols naturels, dont il y a vingt-deux Capitaines ; le reste sont des Anglois. Je ne me porte guere bien, & crains de tomber malade. Le Maréchal de Biron fait ce qu'il peut pour assembler des forces. Il ne nous fera point quitter la campagne, s'il ne lui en vient de France ou de Gascogne. Mon cœur, souvenez-vous toujours de *Petyot* ; certes sa fidélité est un miracle. Il vous fouhaite mille fois le jour dans les allées de Lyranuse. Vous pouvez penser s'il ne vous y baille pas Rosambeau pour vous garder d'ennuyer. Certes il faudroit que le lieu fût bien sauvage où vous vous ennuieriez ensemble. Ceux que nous cherchions hier s'en sont allés ; ils ne sont encore échappés. Adieu, mon cœur. Je te baise un million de fois les mains. Aimez-moi plus que vous-même.

Ce vingtieme Mai. De Lusignan.

L E T T R E X V I .

JE m'étois acheminé en ce lieu de Montguyon, pensant faire quelque bel effet sur nos ennemis ; il a fait un temps si enragé, qu'il a rompu tous nos desseins. Je m'en retourne à la nuit coucher à Barbesyeux, & demain à Pons. Que vous me faites plaisir d'aller à Pau. Ah ! ma chere maîtresse, combien acheterois-je de m'y pouvoir trouver ! Un tel contentement est hors de prix. Je vous envoie les copies des lettres que la Reine d'Angleterre écrit au Roi & à la Reine sa mere sur la paix de la Ligue. Vous y verrez un brave langage & un plaisant style. Mon cœur, je ne la puis faire plus longue, parce que je vais monter à cheval. Bon jour, ma vie, je te baise un million de fois les mains.

Ce vingt-cinquieme Juin. De Montguyon.

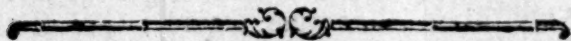
L E T T R E X V I I .

DIEU a plus fait que les hommes n'espéroient, ni moi-même certes, comme vous le verrez par la lettre que je vous écrivis hier. Il nous envoyoit un temps terrible, qui étonnoit tout le monde ; mais

d'autre part il rendoit les plus braves de ceux de dedans qui étoient malades, & augmentoit l'étonnement des foibles de cœur; de façon qu'au soir il m'inspira, après l'avoir prié, de les envoyer sommer à dix heures de nuit, contre tout ordre de guerre, ayant tiré la journée cinquante coups de canon sans effet. Au premier son de la trompette, ils parlerent, & nouâmes si bien le traité, qu'à dix heures ils se sont rendus, & suis dedans par la grace spéciale de Dieu. C'est un lieu de grande importance & fort. Dans Mardi nous tenterons, je crois, le grand fait. Aussi dirai-je comme David : Qui m'a donné jusqu'ici victoire sur mes ennemis, me rendra cette affaire facile. Ainsi soit-il, par sa grace. Mon cœur, je suis plus homme de bien que vous ne pensez. Votre dernière dépêche me rapportera la diligence d'écrire que j'avois perdue. Je lis tous les soirs votre lettre. Si je l'aime, que dois-je faire de celle d'où elle vient? Jamais je n'ai eu une telle envie de vous voir que j'ai. Si les ennemis ne nous present après cette assemblée, je veux dérober un mois. Envoyez-moi Lyceran, disant qu'il va à Paris. Il y a toujours mille choses qui ne se peuvent écrire. Dites la vérité, que vous faisoit Castille devant que vous lui voulussiez mal? Ah! mon ame, vous êtes à moi! faites pour Dieu ce que votre lettre porte. Sera-t'il bien possible qu'avec un si doux couteau j'aie coupé le filet de vos bizarreries? Je le

veux croire. Je vous fais une priere, que vous oubliez toute haine qu'ayiez voulue à qui que ce soit des miens. C'est un des premiers changements que je veux voir en vous. Ne craignez ni croyez que rien ne puisse jamais ébranler mon amour; j'en ai plus que je n'en eus jamais. Bon soir, mon cœur; je m'en vais dormir, mon ame étant plus légère de soins que je n'ai fait depuis vingt jours. Je baise vos beaux yeux par millions de fois.

Ce vingt-unieme Octobre.



LE T T R E X V I I I .

RENVOYEZ-moi Bryquesieres, & il s'en retournera avec tout ce qu'il vous faut, hormis moi. Je suis fort affligé de la perte de mon petit *, qui mourut hier. Il commençoit à parler. Je ne sais si c'est par acquit que vous m'avez écrit pour Doyfit; c'est pourquoi je fais la réponse que vous verrez sur votre lettre, par celui que je desire qui vienne. Mandez-m'en votre volonté. Les ennemis sont devant Montaigu, où ils seront bien mouillés; car il n'y a couvert à demi-lieue autour. L'assemblée sera achevée dans douze jours. Il m'arriva hier force nouvelles de Blois. Je vous envoie un extrait des plus véri-

* C'étoit un fils que Henri IV avoit eu de Corisande.

tables. Tout à cette heure me vient d'arriver un homme de Montaigu. Ils ont fait une très-belle sortie & tué force ennemis. Je mande toutes mes troupes, & espère, si ladite place peut tenir quinze jours, y faire quelque bon coup. Ce que je vous ai mandé de ne vouloir mal à personne, est requis pour votre contentement & le mien. Je parle à cette heure à vous comme étant mienne. Mon ame, j'ai un ennui étrange de vous voir. Il y a ici un homme qui porte des lettres du Roi d'Ecosse à ma sœur : il me presse plus que jamais du mariage ; il s'offre de me venir servir avec fix mille hommes à ses dépens, & venir lui-même offrir son service. Il s'en va infailliblement être Roi d'Angleterre. Préparez ma sœur de loin à lui vouloir du bien, remontrant l'état auquel nous sommes, & la grandeur de ce Prince, avec sa vertu. Je ne lui en écris point. Ne lui en parlez que comme discourant, qu'il est temps de la marier, & qu'il n'y a point d'autre parti à espérer pour elle que celui-là ; car de nos parents c'est pitié. Adieu, mon cœur, je te baise cent millions de fois.

Ce dernier Novembre.

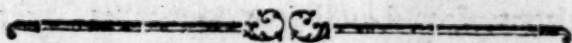
LE T T R E X I X

IL n'est rien si vrai qu'ils m'apprenent tout ce qu'ils peuvent. Ils pensoient que

j'allasse de Grenade vous voir. Il y avoit au moulin de Montgaillard cinquante Arquebusiers qui prirent mon laquais, & le retinrent jusqu'à ce qu'ils eussent su que j'étois parti de Grenade pour venir ici. Ne craignez rien, mon ame. Quand cette armée, qui est à Noguaro, m'aura montré son dessein je vous irai voir (& passerai sur les ailes d'amour hors de la connoissance de ces misérables Terriens), après avoir pourvu, avec l'aide de Dieu, à ce que ce vieux renard n'exécute son dessein. Il est venu un homme de la part de la Dame, avec Chameaux, me demander passeport pour passer cinq cents tonneaux de vin sans payer aucun droit, *pour sa bouche*, & ainsi est écrit en une patente. C'est se déclarer ivrognesse en parchemin. De peur qu'elle ne tombât de si haut que le dos de ses bêtes, je le lui ai refusé. C'est être *gargouille* à toute outrance. La Reine de Tarnasset n'en fit jamais tant. Si je me croyois, toute cette feuille seroit remplie de bons contes. Mais la crainte que j'ai que ceux de Saint-Sever y participassent, me fait finir, en vous suppliant de croire que je vous serai fidele jusqu'au tombeau. Sur cette vérité, ma chere M... je vous baise un million de fois les mains.

Ce septieme, à dix heures du soir.

LETTRE



L E T T R E XX.

MON ame, ce Laquais qui me revint hier, fut pris près Montgaillard, mené à M. de Poyanne, qui lui demanda s'il n'avoit point de lettre. Il lui dit qu'oui, une que vous m'écriviez. Il la prit & l'ouvrit, & la lui rendit après. Le sieur du Plessis est arrivé, & le reste de ma troupe de Nérac. Je vous irai voir de façon que je ne craindrai point la garnison de Saint-Sever. Il y a encore un homme qui vient de l'armée étrangere à Castel-Jalous, qui arrivera ce matin. Je vous porterai toutes nouvelles & le pouvoir de faire vider les forts. Dimanche il se fit près Moneurt une jolie charge, qui est certes digne d'être sue. Le Gouverneur, avec trois Cuirassiers & dix Arquebusiers à cheval, rencontra le Lieutenant de la Brunyere, Gouverneur du Masdagenois, qui en avoit douze, & autant d'Arquebusiers, tous à cheval. Le nôtre, se voyant foible, & comme perdu, dit à ses Compagnons : il les faut tuer ou périr. Il les charge de façon qu'il tue le Chef & deux Gendarmes, & en prend deux prisonniers, les met à vauderoute, gagne cinq grands chevaux, & tous ceux des Arquebusiers, & n'eut qu'un bleslé des siens. Je fais la nuit force dépêches; demain à midi elles par-

tiront, & moi aussi pour vous aller baiser les mains. Bonjour, mon souverain bien. Aimez *Petyot*.

Ce neuvieme Décembre.

Faites tenir, s'il vous plait, la lettre à Tacht. Je lui mande de se trouver chez vous; j'ai affaire à lui.

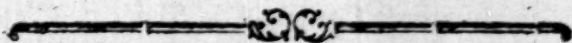
Il ne se parle point du Maréchal.

L E T T R E X X I .

Vous me pensiez soulagé, pour être retiré en nos garnisons. Vraiment s'il se refaisoit encore une assemblée, je deviendrois fou. Tout est achevé, à bien, Dieu merci. Je m'en vais à Saint-Jean assembler nos troupes pour visiter M. de Nevers, & peut-être lui faire un signalé déplaisir, non en sa personne, mais en sa charge. Vous en ouirez parler bientôt. Tout est en la main de Dieu, qui a toujours béni mes labeurs. Je me porte bien, par sa grace, n'ayant rien sur le cœur qu'un violent desir de vous voir; je ne sais quand je serai si heureux. S'il s'en présente occasion, je lui montrerai bien que je sais qu'elle est échue. Je ne vous prierai point de m'aimer; vous l'avez fait que vous n'en aviez pas tant d'occasion. Il y a deux choses de quoi je ne douterai jamais, de vous, de mon amour

& de sa fidélité. J'attends Lyceran : les bons amis sont rares. Vraiment j'acheterois bien cher trois heures de parlement avec vous. Bon soir, mon ame : je voudrois être au coin de votre foyer pour réchauffer votre potage. Je vous baise un million de fois.

C'est le vingt-deuxieme Décembre.



L E T T R E XXII.

NE vous manderai-je jamais que prises de Villes & Forts ? La nuit se sont rendus à moi Saint-Maixant & Maillesaye, & espère devant la fin de ce mois que vous ouirez parler de moi. Le Roi triomphe ; il a fait garrotter en prison le Cardinal de Guise : il l'a montré sur la place vingt-quatre heures. Le Président de Neuilly & le Prévôt des Marchands ont été pendus, & le Secrétaire de feu M. de Guise, & trois autres. La Reine mere lui dit : *Mon fils, octroyez-moi une requête que je vous veux faire.* „ Selon ce que ce sera, „ Madame „ ? *C'est que vous me donniez M. de Nemours & le Prince de Guise : ils sont jeunes, ils vous feront un jour service.* „ Je le veux bien, dit-il, Madame ; je vous donne les corps & retiendrais les têtes „. Il a envoyé à Lyon pour attraper le Duc du Maine ; l'on ne

fait ce qu'il en est réussi. L'on se bat à Orléans & encore plus près d'ici à Poitiers, d'où je ne serai demain qu'à sept lieues. Si le Roi le vouloit je les mettrois bien d'accord. Je vous plains s'il fait tel temps où vous êtes qu'ici ; car il y a dix jours qu'il ne dégele point. Je n'attends que l'heure d'ouïr dire que l'on aura envoyé étrangler la feue Reine de N... Cela, avec la mort de sa mere, me feroit bien chanter le Cantique de Siméon. C'est une trop longue lettre pour un homme de guerre. Bon soir, mon ame. Je te baise cent millions de fois. Aimez-moi, comme vous en avez sujet.

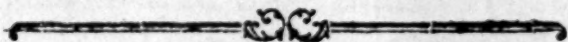
C'est le premier de l'An.

Le pauvre Harambure est borgne.
Et Fleurimont s'en va mourir.

LE T T R E X X I I I .

JERE n'a pu être dépêché à cause de ma maladie d'où je vais dehors, Dieu merci. Vous ouïrez parler bientôt de moi à d'aussi bonnes enseignes que Nyort. Si vous voulez dire vrai, cette Dame qui étoit venue, étoit bien fâcheuse. Je crois qu'elle vous a bien importunée. Je ne puis guere écrire. Certes, mon cœur, j'ai vu les Cieux ouverts ; mais je n'ai pas été assez homme de bien pour y entrer. Dieu se veut ser-

vir de moi encore. En deux fois vingt-quatre heures je fus réduit à être tourné avec les linceuls. Je vous eusse fait pitié. Si ma crise eût demeuré deux heures à venir, les vers auroient fait grande chere de moi. Sur ce point me vient d'arriver des nouvelles de Blois. Il étoit sorti deux mille cinq cents hommes de Paris, pour secourir Orléans, menés par Saint-Pol : les troupes du Roi les ont taillés en pieces, de façon que l'on croit qu'Orléans sera pris par le Roi dans douze jours. M. le Duc du Maine ne s'émeut guere. Il est en Bourgogne. Je finis, parce que je me trouve mal. Bon jour, mon ame.



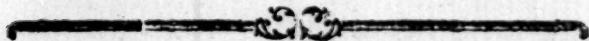
L E T T R E XXIV.

MON cœur, Dieu me continue ses bénédictions. Depuis la prise de Châtellerault, j'ai pris l'isle Bouchart, passage sur la Vienne & la Creuse, bonne Ville & aisée à fortifier. Nous sommes à Montbazou, six lieues après de Tours, où est le Roi. Son armée est logée jusqu'à deux lieues de la nôtre, sans que nous nous demandions rien. Nos gens de guerre se rencontrent & s'embrassent, au lieu de se frapper, sans qu'il y ait treve ni commandement exprès de ce faire. Force de ceux du Roi se viennent rendre à nous, & des miens nul ne veut changer de Maître. Je crois que Sa

Majesté se servira de moi , autrement il est mal , & sa perte nous est un préjugé dommageable. Je m'en vais à Châtellerault prendre quelques maisons qui font la guerre. Dites à Castille qu'il se hâte de se mettre aux champs. C'est à ce coup qu'il faut que tous mes serviteurs fassent merveilles ; car , par raison naturelle , Avril & Mai prépareront la ruine d'un des partis. Ce ne sera pas du mien , car c'est celui de Dieu. Mon ame , le plus grand regret que j'ai en l'ame , c'est de me voir si éloigné de vous , & que je ne vous puis rendre témoignage que par écrit de l'amour que j'ai & aurai toute ma vie pour vous.

Ce huitieme Mars. De Montbazon.

Je vous prie , envoyez-moi votre fils.

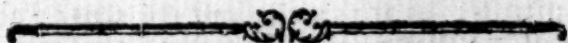


L E T T R E X X V .

MON cœur , j'ai fait un voyage de huit jours vers le Berry , où je n'ai été inutile , ayant pris miraculeusement le château d'Argenton , place plus forte que Leytoure , défait une troupe de cinquante hommes choisis de la Ligue qui la venoient secourir , réduit bien trois cents Gentilshommes Ligueurs , les uns à porter les armes avec moi , les autres promis de ne bouger , & ont pris sauve-garde ; les autres contrainsts

de ne bouger de chez eux, de peur qu'on leur prenne leurs maisons : j'ai pris aussi le Blanc au Berri, & dix ou douze autres forts ; cela s'appelle cent mille écus de revenu. Je me porte très-bien, Dieu merci, n'aimant rien comme vous au monde. J'ai reçu votre lettre, il n'a fallu guere de temps à la lire. Bon soir, mon ame, je vous baise un million de fois.

C'est le dix-huitieme Mars. De Châtel-lerault.



L E T T R E XXVI.

Vous entendrez de ce porteur l'heureux succès que Dieu nous a donné au plus furieux combat qui se soit fait de cette guerre ; il vous dira aussi comme MM. de Longueville, de la Noue & autres ont triomphé près de Paris. Si le Roi use de diligence, comme j'espère qu'il fera, nous verrons bientôt les clochers de Notre-Dame de Paris. Je vous écrivis il n'y a que deux jours par Petit-Jean : Dieu veuille que cette semaine nous fassions encore quelque chose d'aussi signalé que l'autre. Mon cœur, aimez-moi toujours, comme vous n'êtes à moi, ni moi à vous ; sur cette vérité je vous baise les mains. Adieu, mon ame.

C'est le vingt-unieme Mai. De Boisjancy.
R iv

L E T T R E X X V I I .

J'ATTENDS votre fils , qui n'est loin ; toutefois ce qu'il a à faire est le plus dangereux. Il s'accompagnera de quelques troupes qui me viennent. Nous sommes devant Pontoise , que je crois que nous ne prendrons pas ; on l'a attaqué contre mon opinion : les plus vieux ont été crus ; j'ai pensé qu'ils révoient. Hautefort fut tué hier , qui est perte pour la Ligue. Les ennemis & nous avons été en bataille tout cejour-d'hui pêle-mêle , la rivière entre-deux ; leurs troupes ne sont égales aux nôtres , ni en nombre , ni en bonté. L'isle Adam s'est rendue aussi , qui est un pont sur la rivière d'Oise ; j'y vais loger demain ; il n'y aura plus d'eau entre M. du Maine & moi : il est à Saint-Denis. Nous nous joindrons aux Suisses dans six jours : M. de Longueville & de la Noue les menent. Bien que nous soyons jour & nuit à cheval , si est-ce que nous nous trouvons cette guerre bien plus douce ; l'esprit y est plus content. Avant-hier je fis voir mes troupes au Roi , passant sur le pont de Poissy : je lui montrai douze cents Maîtres & quatre mille Arquebusiers. Mon cœur , j'enrage quand je vois que vous doutez de moi , & de dépit je ne tâche point de vous ôter cette opinion : vous avez tort , car

je vous jure que jamais je ne vous ai aimée plus que je fais ; & aimerois mieux mourir que de manquer à rien que je vous aie promis. Ayez cette créance , & vivez assurée de ma foi. Bon soir , mon ame ; je vous baise un million de fois.

Ce quatorzieme Juillet. Du Camp à Pontoise.

L E T T R E XXVIII.

M O N cœur , c'est merveille de quoi je vis au travail que j'ai ; Dieu a pitié de moi , & me fait miséricorde. Bénissant mes labeurs , comme il fait , au dépit de beaucoup de gens , je me porte bien , & mes affaires vont bien ; au prix de ce que pensoient beaucoup de gens. Je pris hier Eu ; les ennemis qui sont forts au double de moi à cette heure , m'y pensoient attraper. Ayant fait mon entreprise , je me suis rapproché de Dieppe , & les attends à un Camp que je fortifie. Ce sera demain que je les verrai , & espère , avec l'aide de mon Dieu , que s'ils m'attaquent , ils s'en trouveront mauvais marchands. Le porteur part par mer ; le vent & mes affaires me font finir , en vous baisant un million de fois.

Ce neuvieme Septembre , dans la tranchée à Arques.

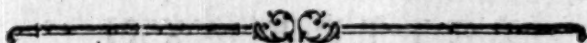
L E T T R E XXIX.

MON ame , depuis le partement de Lycerace , j'ai pris les villes de Sééz , Argentan & Falaise , où j'ai attrapé Brissac , & tout ce qu'il avoit mené de secours pour la Normandie. Je pars demain pour aller attaquer Lisieux , en m'approchant du Duc de Mayenne , qui tient assiégé Pontoise. Mes troupes sont crues , depuis le départ de Lycerace , de bien six cents Gentilshommes , & deux mille hommes de pied , de façon que , par la grace de Dieu , je ne crains rien de la Ligue. J'ai fait la Cene la nuit , que je ne pensois pas faire en Normandie il y a un an. Je vous dépêcherai dans trois jours un de mes Laquais par mer ; car je suis sur le bord. Certes , je fais bien du chemin , & vais comme Dieu me conduit ; car je ne fais jamais ce que je dois faire au bout : cependant mes effets sont des miracles , aussi sont-ils conduits du grand Maître. Je n'aime rien que vous , & en cette résolution je mourrai , si vous ne me donnez occasion de changer. Je me porte très-bien , Dieu merci , fort à votre service. Adieu , mon cœur , je te baise un million de fois.

De Falaise , ce huitieme Janvier.

En achevant cette Lettre , ceux de

Bayeux m'ont apporté les clefs , qui est
une très-bonne Ville.



L E T T R E X X X.

M O N cœur , vous n'avez pas daigné
m'écrire par Bycose. Pensez-vous qu'il
vous sied bien d'user de ces froideurs ?
Je vous en laisse à vous-même le jugement.
J'ai été très-aise de savoir de lui le bon
être auquel vous êtes. Dieu vous y main-
tienne , & me continue ses bénédictions
comme il a fait jusqu'ici. J'ai pris cette
place sans tirer le canon que par moque-
rie , où il y avoit mille soldats & cent
Gentilshommes ; c'est la plus forte que
j'aie réduite à mon obéissance , & la plus
utile , car j'en tirerai soixante mille écus.
Je vis bien à la Huguenote ; car j'entre-
tiens dix mille étrangers , & ma raison ,
de ce que j'acquiers chacun jour , & vous
dirai que Dieu me bénit tellement , qu'il
n'y a que peu ou point de maladies en
mon armée , qui augmente de jour à au-
tre. Jamais je ne fus si sain , jamais vous
aimant plus que je fais. Sur cette vérité ,
je te baise , mon ame , un million de fois.

De Lysieux , ce seizieme Janvier.

LETTRE XXXI.

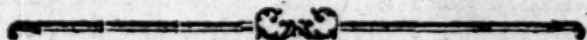
MON cœur, j'ai achevé mes conquêtes jusqu'au bord de la mer ; Dieu bénisse mon retour comme il a fait le venir. Il le fera par sa grace, car je lui rapporte tous les bonheurs qui m'arrivent. J'espère que vous entendrez bientôt parler de quelques-unes de mes faillies : Dieu m'y assiste, par sa grace. Le Légat, l'Ambassadeur d'Espagne, le Duc de Mayenne, tous les Chefs des ennemis sont assemblés à Paris. Les oreilles me devoient bien corner, car ils parlent bien de moi. J'ai reçu hier de vos lettres par l'homme de Revignan. Je fus très-aise de savoir votre bon état ; pour moi, je me porte à souhait, vous aimant plutôt trop qu'autrement. J'ai failli à être trente fois à ce bor..., Dieu est ma garde. Bon soir, mon *Came* : je m'en vais plus dormir cette nuit que je n'ai fait depuis huit jours. Je te baise un million de fois.

Ce 29 Janvier.

LETTRE XXXII.

MON cœur, ne doutez pas que je ne prenne bien garde à moi ; mais ma prin-

clpale assurance est en Dieu , qui me gardera par sa grace. Votre fils sera ici la nuit du tout guéri. Nous sommes devant Vendôme , que j'espère prendre demain & veux nettoÿer les environs de Tours devant que d'y aller. Il n'est pas croyable les menées qui se font par-tout. Je dis dedans moi-même , le Diable est déchaîné , Dieu sera sur tout ; par conséquent mes affaires iront bien , car j'ai en lui toute ma confiance. Soyez toujours assurée de ma foi , elle est inviolable. Bon jour , mon ame ; je m'en vais aux tranchées. Je te baise un million de fois. Nos Reltres sont entrés en Champagne , c'est-à-dire les trois mille , & cinq mille Lansquenets ; car la grande levée n'y viendra qu'en Juin. Dans deux jours j'y envoie le Maréchal d'Aumont pour les employer en Lorraine , jusqu'à ce qu'ayant fait mes affaires à Tours , je les puisse aller joindre , qui sera à la mi-Décembre ; & pense vous pouvoir assurer que vers la fin de Janvier je serai dans Paris. Adieu.



L E T T R E XXXIII.

MON ame , je vous prie de trouver bon (si le malheur vouloit que M. de Turenne mourût) que je ne donne l'état que vous demandez à votre fils ; ce n'est pas chose propre , & ce seroit le rendre inutile ; car depuis qu'ils sont à cette charge , elle est

si cagnarde, que c'est la perte d'un jeune homme. Vous me l'avez donné, laissez-moi le nourrir à ma fantaisie; & ne vous mettez point en peine de lui, j'en aurai tel soin, que vous connoîtrez combien je l'aime pour l'amour de vous. J'en ai parlé à Labasse, & de vos autres affaires. Je suis en colere quand vous croyez qu'il ne me faut que vouloir. Je vous jure qu'étant Roi de Navarre, je n'ai point éprouvé les nécessités que j'ai fait depuis un an. Je suis devant Paris, où Dieu m'assistera. La prenant, je pourrai commencer à sentir des effets de la Couronne. J'ai pris les ponts de Charenton & Saint-Maur à coups de canon, & pendu tout ce qui étoit dedans. Hier je pris les fauxbourgs de Paris de force. Les ennemis y perdirent beaucoup, & nous peu. Bien est vrai que M. de Lanoue y fut blessé, mais ce ne fera rien. Je fis brûler tous leurs moulins, comme j'ai fait de tous les autres côtés. Leur nécessité est grande, & faut que dans douze jours ils soient secourus, ou ils se rendront. J'envoie quérir votre fils, car je crois qu'il se fera quelque chose de beau ici devant. Je retiens Castille pour huit jours. Je me porte très-bien, Dieu merci, & vous aime plus que vous ne faites moi. Dieu me donne la paix que je puisse jouir de quelques années de repos; certes je vieillis fort. Il n'est pas croyable les gens que l'on met après moi pour me tuer; mais Dieu me gardera. Je suis fort fidèlement servi, & vous dirai que les ennemis me

feront plutôt mal que peur. Sur cette vérité, je te baiseraï, mon cœur, un million de fois les mains, la bouche & les yeux.

A Chelles, le treizieme Mai.

L E T T R E X X X I V.

Vous saurez bientôt de mes nouvelles par Lavye, pour qui j'ai fait en votre faveur chose de quoi il est content. Saint-Denis & Dammartin se sont rendus. Paris est aux abois, de telle façon que cette semaine il lui faut une bataille ou des Députés. Les Espagnols se joindront Mardi prochain au gros Duc; nous verrons s'il aura du sang au bout des ongles. Je mene tous les jours votre fils aux coups, & le fais tenir fort sujet auprès de moi; je crois que j'y aurai de l'honneur. Castille enrage que son régiment ne vient point. Je vis hier des Dames qui venoient de Paris, qui me conterent bien des nouvelles de leurs miseres. Je me porte très-bien, Dieu merci, n'aimant rien au monde comme vous. C'est chose de quoi je m'assure que ne douterez jamais. Sur cette vérité je vous baise, mon ame, un million de fois ces beaux yeux, que je tiendrai toute ma vie plus chers que chose du monde.

Ce quinzieme Juillet.

LETTRE XXXV*.

MON cœur, il n'est rien survenu de nouveau depuis le partement de Maraval, sinon que ce qui restoit de Wallons s'en sont retournés en Flandre, sans que le Duc du Maine ait eu pouvoir de les arrêter : Les Restres en ont fait de même, qui ont été presque tous dévalisés par les leurs mêmes. Le Légat veut traiter à cette heure de la paix ; il ne se parle plus d'communication ; croyez que je ne m'endormirai pas en sentinelle. Je me porte très-bien, Dieu merci, vous aimant comme le pourriez souhaiter. Vous auriez pitié de moi, si vous me voyiez ; car je suis si accablé d'affaires, que j'en succombe sous le faix. Aimez-moi comme celui qui ne changera jamais de volonté envers vous. C'est assez dire. Je baise un million de fois vos beaux yeux.

* En 1590.

LETTRE

 L E T T R E XXXVI. *

MADAME, j'ai bien reconnu que vous avez été par-delà, où vous vous êtes employée pour mon service ; aussi je savois bien que votre présence y étoit très-nécessaire. Depuis quinze jours en-deçà les forces de France & d'Espagne se sont affrontées, & Dieu a voulu que ces braves s'en sont retournés avec honte. Le Cardinal vint pour secourir cette place finieusement, & il s'en est retourné honteusement, sans rien faire. Demain nous entrons dans la place, & incontinent après je me remets aux champs avec mon armée, pour employer le reste de ce mois & le prochain. Si Dieu bénit mon labeur, comme je l'espère & l'en prie, nous aurons de quoi les braver. Je mande à Grammont, puisqu'il n'est plus nécessaire par-delà, de me venir trouver ; car il peut toujours apprendre près de moi, & mon naturel est de l'aimer. J'ai une extrême envie d'aller faire un tour en Anjou & en Bretagne pour ranger le Duc de Mercœur à la raison. Adieu, Madame, je vous baise les mains.

Ce onzieme Septembre, au Camp d'Amiens.

* Cette lettre est adressée à Madame la Comtesse de nische.

Tome X.

§ §

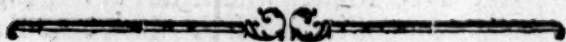
LETTRE XXXVII.

J'AI reçu tout ce que vous m'avez envoyé, que je tiendrai comme je le dois. Dieu fait avec quelle joie j'ai reçu votre lettre. A cette heure confessez-vous que vous aviez envie de m'affliger ? Je vous ai toujours aimée avec toute perfection ; mon amour étoit fondé sur vous & sur vos vertus, ces deux piliers ensemble sont hors de ruine. Laissons ces discours : le fort en est jetté ; il ne doit plus avoir de doute entre nous. Je me porte très-bien du corps, traversé de l'esprit comme la saison le veut, ayant assiégré un château au commencement par faim, puis la contrariété du temps ayant préjudicié à mon dessein. Quoique votre... vous a dit, j'ai été contraint de m'y embarquer à bon escient : je doute de l'issue ; la saison m'est fort ennemie, faisant tous leurs efforts de s'assembler pour m'accabler : ce qui en réussira, vous fera tôt mandé par la voie de Marfan, puisque vous le voulez. Ainsi Dieu, qui a toujours béni mes labeurs, me donnera peut-être meilleure issue que je ne l'espère, c'est pourquoi voyez ma sœur plus souvent que vous ne faisiez. Je sais qu'il n'y a point de danger de lui dire tout, elle vous en aimera mieux, lui ayant dit qu'il faut qu'elle le fasse. Le Comte de Soissons dit que l'on parle fort de son

mariage avec Mademoiselle de.... Il nie d'avoir été amoureux d'Essa, bien, dit-il, qu'on l'a été de lui. Les Etats n'étoient point encore ouverts hier dix-septieme d'Octobre. L'on parle diversément de leur tenue. Hier, quatorze chevaux de la troupe de Boullée, menés par son Lieutenant, rencontrèrent la meilleure compagnie des Chevaux-Légers de Mercœur, la défièrent, & ne s'en sauva que trois, de trente lances qu'ils étoient. La plupart des nôtres étoient désarmés, ne pensant aucunement à l'ennemi. Leur chef est pris. Des nôtres le.... est blessé & huit Gentilshommes, le moindre a quatre coups, tous d'épée, mais nul n'en mourra. Dans deux jours je vous dépêcherai un Courier, & ferai aussi soigneux de vous faire savoir de mes nouvelles, que je desire savoir des vôtres. Je m'en vais à la tranchée. Adieu, mon ame; je te baise & rebaise un million de fois.

Ce dix-huitieme Octobre.

J'ai resté à Arzac deux jours depuis la lettre écrite, pensant apprendre quelque chose de nouveau.



LETTRE XXXVIII*.

MON cher cœur, je fus tout hier empêché à la réception de M. le Duc de Mantoue, qui est certes un honnête Prince & le plus courtois du monde. Je pense le mener Mardi à Saint-Germain. Nos brouillons sont bien alertes, & me font sonder de tous côtés. Ces femmes sont fort mauvaises ; mais elles ne trouvent plus d'oreille à ma femme pour eux, qui me demande des nouvelles de notre fils avec soin, & qu'elle croyoit que vous en aviez été bien en peine. Il y a longtemps qu'elle ne vous avoit nommée sans rougir que ce coup-là, car elle ne montra nulle émotion, & parlâmes longtemps de toutes ces brouilleries. Je me porte bien, Dieu merci, vous aimant plus que vous ne faites à moi ; car c'est sans restriction, ni modification, comme vous. Bon jour, mon tout ; je te baise un million de fois. Je te prie, ne me parle plus de demain.

* À la Marquise de Verneuil, en 1608.

L E T T R E XXXIX.

MON cher cœur, ce ne sont point les dévotions qui m'ont empêché de vous écrire ; car je ne pense point mal faire de vous aimer plus que chose du monde : mais c'est que je me suis trouvé si mal, qu'en sortant des services, il me falloit mettre au lit demi-mort ; & pour achever de me peindre, le jour de Pâques * j'ai touché douze cents cinquante malades & hier j'ai pris médecine, qui ne m'a pas (ce me semble) fort profité ; car il y a huit jours que je ne dors point, & j'ai le sang si échauffé, que je suis en perpétuelle inquiétude. Demain je serai saigné. Dès le soir je vous manderai de mes nouvelles : bien, dès à cette heure, vous puis-je dire que vous êtes mon cher cœur, que je baise un million de fois.

L E T T R E XL

QUAND vous refusez de faire ce que je vous prie, toutes vos belles paroles ne me satisfont point, je les trouve toujours contraires aux effets. Ce n'est pas d'à cette

* Pâques fut le 6 Avril de l'an 1609.

heure que j'ai cette opinion ; mais vos déportements m'y confirment de plus en plus. Pour le Jubilé *, vous le pourrez aussi-bien faire avec votre Curé qu'ici, car il est général. Je vous donne le bon soir & vous baise les mains.

L E T T R E X L I.

Mes cheres amours, je ne vous verrai donc point qu'après l'accouchement de ma femme. J'avois déjà pourvu aux affaires dont vous m'avez écrit pour l'Abbé de Cluny. Il n'est point malade. Je m'en vais demain contre le cerf. Mon fils d'Orléans a été fort mal aujourd'hui d'un fort violent accès de fièvre, qui lui a fini par un grand vomissement. Il se porte fort bien, Dieu merci, à cette heure, comme aussi, fait tout le reste de mon ménage. Bon soir, mon cher minon ; je te donne le bon soir, & te baise & rebaise un million de fois.

L E T T R E X L I I.

Mon cher cœur, j'ai montré au soir votre Lettre à ma femme, lui demandant avis de ce que je vous répondrois. Je la

* Paul V publia un Jubilé le 6 Septembre 1602.

regardois au visage pour voir si j'y verrois de l'émotion, quand elle lisoit votre Lettre, comme d'autres fois j'avois vu quand l'on parloit de vous. Elle me répondit, sans aucune altercation, que j'étois le maître, que je pouvois faire ce que je voulois ; mais qu'il lui sembloit que je devois vous contenter en cela. Tout le reste du soir elle fut fort joyeuse, & parlâmes par reprises de vous, & me dit en riant, que si la Princesse de Conty lui avoit vu lire votre Lettre, elle seroit bien en peine ; car elle se tourmentoit tellement de tout, qu'elle ne s'ébahissoit pas si elle étoit aussi maigre. Envoyez donc votre carrosse & ce qu'il faut pour les mener. Ils seront Mercredi à Chaillot, n'ayant voulu qu'ils demeurassent à Paris pour les flux de sang qui y courent. J'enverrai quelqu'un de mes Gentilshommes avec eux. Le Duc de Mantoue nous vient voir *incognito*, avec quarante chevaux de poste ; il sera le vingt-unieme de ce mois ici. Comme nous retournons à Paris, je vous le manderai pour renvoyer nos marmots à Saint-Germain. Aimez-moi bien, mon cher cœur, & je vous jure que vous l'êtes de moi autant que vous le fûtes jamais. Je vous donne le bon soir, & un million de baisers.

LETTRE XLIII.

Vous dites que vous ne savez plus que faire pour me contenter, & vous n'y avez pas seulement essayé, ni répondu à la première plainte que porte ma Lettre. Vous êtes une moqueuse, & au parti de-là, vous dites que vous me connoissez bien. Vous vous êtes si mal trouvée de me vouloir mener à la baguette, que vous vous devriez être faite sage. Vous me menacez de vous en aller à Verneuil; faites ce qu'il vous plaira : si vous ne m'aimez pas, je serai fort aise de ne vous point voir; si vous dites m'aimer, c'en est un mauvais témoignage que de s'en aller quand j'arrive. Je verrai donc par cette action quelle vous êtes. Je serai Jeudi à Paris, aussi mal satisfait de vous, si vous ne changez de style, que je fus jamais. Sur cette vérité je vous baise les mains.

LETTRE XLIV.

Vous vous'êtes méprise dans votre Lettre : car vous dites que je suis votre cher cœur, & que vous n'êtes pas le mien. Je ne vous ôtai jamais rien, & vous m'avez
privé

privé de tout ce que vous pouviez : voilà une raison où il n'y a point de réponse. N'alambiquez point votre esprit à enchercher ; car il vaut mieux se taire que de ne dire rien qui vaille. Pour moi je vous aime si chèrement , que moi-même ne me suis rien au prix. Je vous le jure , mes cheres amours ; mais me penser nourrir de pierres , après m'avoir donné du pain.... Jugez mon âge , ma qualité , mon esprit & mon affection , & vous ferez ce que vous ne faites point. Bon jour , mon tout , & un million de baisers.



DIFFÉRENTS PORTRAITS
HISTORIQUES
D'HENRI IV.

PLUSIEURS Historiens nous ont tracé les portraits de Henri le Grand. Voici celui que Sully, son Ministre & son ami, nous en a donné dans ses Mémoires. „ La „ nature, dit-il, prodigua à ce Prince „ toutes ses faveurs, excepté celle d'une „ mort telle qu'il devoit l'espérer. Il avoit „ la taille, le corps & tous les membres „ formés avec cette proportion qui constitue non seulement ce qu'on appelle „ l'homme bien fait, mais encore l'homme fort, adroit, vigoureux & sain. Son „ teint étoit animé, tous les traits de son „ visage vifs & agréables, ce qui lui donnoit une physionomie des plus heureuses. Ses manieres étoient d'ailleurs si „ familières & si engageantes, que ce „ qu'il y mettoit quelquefois de majesté n'en déroboit jamais entièrement cet „ air de facilité & d'enjouement qui lui étoit naturel. Il étoit né généreux, vrai, „ sensible & compatissant. Il avoit pour ses sujets la tendresse d'une mere, & „ pour l'Etat l'attachement d'un pere de famille. Cette disposition le ramenoit „ toujours, & du sein même des plaisirs, „ au projet de rendre son peuple heu-

„ reux & son Royaume florissant. De-là
 „ cette fécondité à imaginer, & cette at-
 „ tention à perfectionner une multitude
 „ de Réglemens utiles. Il seroit difficile
 „ de nommer une branche de l'adminis-
 „ tration, & même une condition ou une
 „ profession sur laquelle ses réflexions ne
 „ se soient portées. Il vouloit, disoit-il,
 „ que la gloire disposât de ses dernières
 „ années, & les rendît tout ensemble
 „ agréables à Dieu, & utiles aux hommes.
 „ L'idée du grand & du beau se trouvoit
 „ placée comme d'elle-même dans son es-
 „ prit : ce qui lui faisoit regarder l'adver-
 „ sité comme un simple obstacle passager.
 „ Le temps est la seule chose qui lui ait
 „ manqué pour conduire ses utiles pro-
 „ jets à leur fin. L'ordre & l'économie
 „ étoient des vertus nées avec lui, & ne
 „ lui coûtoient presque rien. Jamais Mo-
 „ narque n'auroit été plus en état de se
 „ passer de Ministres : le détail des affai-
 „ res n'étoit point pour lui un travail,
 „ mais un amusement. Les Princes qui
 „ veulent s'occuper du gouvernement de
 „ leur Etat, se trouvent souvent incapa-
 „ bles, ou de s'abaisser au détail des af-
 „ faires, ou de s'élever à des objets plus
 „ importants. Mais l'esprit de Henri
 „ savoit se proportionner à tout. Ses dif-
 „ férentes lettres en sont autant de preu-
 „ ves : & l'usage où l'on étoit de s'adres-
 „ ser à lui directement pour de simples
 „ bagatelles, le montre encore plus clai-
 „ rement. Ce Prince, par de continuel-

„ les réflexions sur les effets de la colere,
„ par l'usage d'une longue adversité, par
„ la nécessité de se faire des Partisans,
„ enfin par la trempe d'un cœur tourné
„ vers la tendresse, avoit converti ses
„ premiers transports si bouillants, en
„ de simples mouvements d'impatience,
„ qui se faisoient appercevoir sur son vi-
„ sage, dans son geste & plus rarement
„ dans ses paroles. Malgré l'extérieur
„ grave dont la majesté royale semble im-
„ poser la nécessité, il se livroit volontiers
„ à la douce joie que l'égalité des condi-
„ tions répand dans la société. Le vrai
„ grand Homme sait se plier aux plaisirs
„ de la vie privée; il ne perd rien à s'a-
„ baisser ainsi dans le particulier, pourvu
„ que, hors de cette sphere, il se mon-
„ tre également capable des devoirs de
„ son rang; mais le Courtisan se souvient
„ toujours qu'il est avec son Maître.

„ Après avoir loué ce Prince d'une in-
„ finité de qualités vraiment estimables,
„ il ne faut pas dissimuler les défauts qui
„ les ont obscurcies. Je m'imaginerois,
„ ajoute M. de Sully, n'avoir travaillé
„ qu'à demi pour l'instruction des hom-
„ mes, & sur-tout pour celle des Princes,
„ mon principal objet étant de satisfaire
„ les uns & les autres, si je retranchois
„ quelque chose à ce présent tableau. Je
„ veux ouvrir devant eux le cœur où tant
„ de grandeur se trouve mêlée à tant de
„ foiblesse, afin que l'une leur devienne
„ plus sensible par l'autre, & qu'ils se

„ tiennent d'autant plus en garde contre
 „ une passion dangereuse, qu'ils verront
 „ qu'elle peut faire naître en eux mille
 „ honteux mouvements dont ils ne se se-
 „ roient pas crus capables. La timidité,
 „ le découragement, la bassesse, la jalou-
 „ sie, les fureurs, & même la fausseté &
 „ le mensonge; oui, le mensonge & la
 „ fausseté: Henri, cet homme si franc,
 „ les a connus dès qu'il s'est livré à l'a-
 „ mour. Je me suis souvent aperçu, con-
 „ tinue toujours M. de Sully, qu'il me
 „ trompoit par de fausses confidences,
 „ lorsque rien ne l'obligeoit à m'en faire
 „ de véritables; qu'il feignoit des re-
 „ tours à la raison & des résolutions que
 „ son cœur défavouoit; enfin qu'il affec-
 „ toit jusqu'à la honte même de sa chaîne,
 „ lorsqu'intérieurement il faisoit serment
 „ de ne la jamais rompre, & qu'il en
 „ ferroit plus étroitement les nœuds. Son
 „ attachement au jeu, sa passion pour
 „ les femmes, sa douceur, souvent pous-
 „ sée jusqu'à la foiblesse, & son pen-
 „ chant pour tous les plaisirs, lui firent
 „ commettre des fautes, lui firent per-
 „ dre du temps, & l'entraînerent dans
 „ de folles dépenses. Mais pour donner
 „ à la vérité ce qu'on lui doit des
 „ deux côtés, avouons que ses ennemis
 „ ont beaucoup exagéré ses défauts. Il
 „ fut, si l'on veut, l'esclave des femmes,
 „ mais jamais elles ne décidèrent du
 „ choix de ses Ministres, ni du sort de
 „ ses serviteurs, ni des délibérations de

„ son Conseil. Ses autres défauts peu-
„ vent également être regardés comme
„ des faiblesses. Il suffit de voir ce qu'il
„ a fait, pour convenir qu'il n'y a aucune
„ comparaison à faire dans sa personne
„ entre le bien & le mal ; & puisque l'hon-
„ neur & la gloire ont toujours eu le pou-
„ voir de l'arracher au plaisir, on doit les
„ reconnoître pour ses grandes & vérita-
„ bles passions „. (*Mémoires de Sully*)

„ Un exercice laborieux, dit le Gen-
„ dre, avoit rendu ce Prince infatigable,
„ ne se lassant point, souffrant patiem-
„ ment le chaud & le froid, la faim &
„ la soif, l'insomnie & le travail. Il étoit
„ né homme de guerre, intrépide dans
„ la mêlée, de sang-froid dans le com-
„ mandement, d'une présence d'esprit &
„ d'une promptitude incroyables dans
„ l'exécution : hardi dans ses entreprises,
„ mais hardi avec jugement. Son règne
„ ne fut qu'une suite de victoires cou-
„ ronnées par la clémence, & soutenues
„ par une habile politique dans le Gou-
„ vernement. Il étoit magnifique dans les
„ occasions d'éclat : du reste si bon mé-
„ nager, que quelque dépense qu'il eût
„ faite à la guerre, en bâtiments, en
„ meubles, présents & pensions, il laissa,
„ ses dettes payées, plus de quinze mil-
„ lions dans ses coffres : somme considé-
„ rable pour ce temps-là. Son principal
„ défaut est d'avoir trop aimé le jeu &
„ les femmes. Il fut maître de ses autres
„ passions & esclave de celles-là. Mais on

„ a presque oublié ses défauts , pour ne se
 „ souvenir que de ses grandes qualités : en-
 „ tre toutes les autres , sa valeur héroï-
 „ que , éprouvée en tant d'occasions ,
 „ & sa clémence si salutaire à tant de per-
 „ sonnes , méritent des louanges immor-
 „ telles. Ces deux vertus disputèrent tou-
 „ jours entr'elles à qui vaincroit ses en-
 „ nemis , & on ne sauroit dire si ce fut à
 „ force de combattre qu'il conquit ce
 „ Royaume , ou à force de pardonner.
 „ Henri étoit Roi , & regnoit en effet :
 „ son Conseil étoit composé de Ministres
 „ expérimentés , mais il étoit le plus ha-
 „ bile de son Conseil. Quand une beauté
 „ l'avoit touché , il aimoit jusqu'à la folie.
 „ Dans les premiers transports , il n'étoit
 „ rien moins que Henri le Grand. S'il est
 „ vrai qu'Hercule fila pour la belle Om-
 „ phale , il est pareillement vrai qu'Hen-
 „ ri IV se travestit en paysan , & mit sur
 „ sa tête une botte de paille pour pouvoir
 „ aborder la belle Gabriëlle d'Estrées „
 (*Histoire de France par le Gendre*)

„ Henri IV , dit Perefixe , son Histo-
 „ rien , avoit le front large , les yeux vifs ,
 „ le nez aquilin , le teint vermeil , la phy-
 „ sionomie douce & majestueuse , & néan-
 „ moins l'air martial , le poil brun & assez
 „ épais. Il portoit la barbe large & les
 „ cheveux courts. Il commença à gri-
 „ sonner dès l'âge de trente-cinq ans.
 „ A ce sujet il avoit coutume de dire à
 „ ceux qui s'en étonnoient : *C'est le vent*
 „ *de mes adversités qui a donné là.*

„ La France , selon le témoignage de
 „ l'Auteur de l'*Abrégé Chronologique de*
 „ *l'Histoire de France* , n'a point eu de
 „ meilleur ni de plus grand Roi que Hen-
 „ ri IV. Il étoit lui-même son Général &
 „ son Ministre : il réunissoit à une extrême
 „ franchise la plus adroite politique , aux
 „ sentimens les plus élevés une simplicité
 „ de mœurs charmante , & à un courage de
 „ soldat un fond d'humanité inépuisable.
 „ Il rencontra , ce qui forme & déclare les
 „ grands Hommes , des obstacles à vain-
 „ cre , des périls à essuyer , & sur-tout des
 „ adversaires dignes de lui. Enfin , comme
 „ l'a dit un de nos plus grands Poètes :

„ Il fut de ses sujets le vainqueur & le pere.

Ce grand Prince avoit contracté une si forte habitude d'avoir la cuirasse sur le dos & le casque en tête , qu'il sembloit que ce fût son habillement naturel. Comme il étoit le meilleur cavalier de son Royaume , il étoit presque toujours à cheval , excepté dans les dernières années de sa vie. Au moindre besoin il couroit la poste à franc étrier ; ce qui lui fit dire , *qu'il usoit plus de bottes que de souliers.*

Dans les camps , ce n'étoit pas seulement par sa bravoure qu'il se faisoit remarquer , mais encore par cette bonté de cœur qui lui faisoit regarder le moindre soldat comme son égal. Perse le représente assis au corps-de-garde avec des soldats , & couché avec eux sur la paille ,

tenant d'une main un morceau de pain bis qu'il mange, de l'autre un charbon avec lequel il dessine un camp & des tranchées. „ On l'a vu, ajoute cet Historien, „ consoler les pauvres durant la guerre, „ chercher à leur faire entendre que ce „ n'étoit pas lui, mais la Ligue, qui étoit „ cause de leur misère.

En temps de paix, il se familiarisoit avec les plus petits, s'égarant exprès de ses gens, pour se mêler avec les Marchands, auxquels il faisoit des questions, pour apprendre d'eux les vérités qu'il savoit bien qu'on ne lui osoit dire, & pour tirer connoissance des calamités que souffroit son peuple. Lorsque les Courtisans lui représentoient de ne point s'éloigner du secours de leur zèle : *Eh! qu'ai-je besoin de secours, disoit-il, au milieu de mes enfants? Ai-je mérité de les craindre?*

On peut dire qu'il étoit de tout cœur, & qu'il n'avoit point de fiel. Il employoit la patience, les bienfaits & l'adresse pour ramener les esprits que les factions avoient égarés : il dissimuloit même leurs mauvaises volontés ; & malgré qu'ils en eussent, il les empêchoit de faire le mal & les tournoit au bien. On lui parloit quelquefois d'un ennemi farouche & fanatique, dont la bonté n'avoit pu encore fléchir la haine : *Je lui ferai tant de bien, disoit-il, que je le forcerai de m'aimer.*

Ce bon Prince n'ignorant point qu'un Roi n'est que l'économe du bien de ses Sujets, diminueoit, autant qu'il lui étoit

possible, les dépenses de sa table & de ses habits, & se contentoit d'être vêtu de drap gris, avec un pourpoint uni de satin ou taffetas. Il se moquoit de ces Courtisans, *qui portoient*, disoit-il, *leurs châteaux & leurs bois sur leurs épaules.*

Quel Souverain montra plus d'amour pour la justice que Henri le Grand ? Un de ses projets étoit de diminuer, en faveur de ses Peuples, les longueurs & les frais énormes des procédures : *Je sais*, disoit-il quelquefois, *qu'il faut soutenir son droit par beaucoup d'argent : il m'en souvient ; j'ai bourfillé moi-même.*

Dans toutes les occasions de sa vie il soutint avec la plus grande fermeté son autorité & la majesté royale ; & pour employer ici une de ses expressions familières, *il n'avoit pas les ongles pâles.* Cependant il évita toujours les coups d'autorité : il les appelloit *des voies irrégulières, qui ne réussissent que par la force & la violence.*

Par-dessus ces grandes qualités excelloient la tendresse & l'amour qu'il avoit pour son Peuple. Il n'avoit point de plus forte passion que de le soulager, que de le faire vivre en paix & à son aise ; il n'avoit point de discours plus ordinaire que celui-là. Il se flattoit de rendre son Royaume si florissant, que le moindre Paysan eût une poule à mettre le Dimanche dans son pot. C'étoit l'expression naïve par laquelle ce bon Roi faisoit connoître le sentiment paternel dont il étoit animé.



P A R A L L E L E

E N T R E

CÉSAR ET HENRI IV,

Par M. DE MONTAGNAC, ancien
Capitaine d'Infanterie*.

CÉSAR & HENRI IV ne songerent l'un & l'autre qu'au bonheur & à la félicité de leurs Sujets ; la clémence , la douceur , l'humanité , la valeur , l'oubli des injures furent leurs principales vertus ; tous deux par la force des armes , parvinrent à la suprême domination : avec cette différence que Henri IV ne combattoit que pour un bien qui lui appartenoit , & que César usurpoit celui d'autrui. Tous deux sobres , tous deux vigilants , tous deux actifs , tous deux savants dans l'art de regner , tous deux savants dans celui de combattre ; le Romain fit peut-être de plus grandes choses , mais le François en fit de plus bel-

* Ce Parallele est tiré du *Mercur de France* du mois de Juillet 1763 , premier volume , page 21 & suivantes.

les. Nés l'un & l'autre avec un tempérament qui les portoit à l'amour, César fit toujours céder ce penchant à sa passion dominante, l'ambition; Henri IV en fut souvent l'esclave. L'un se fit de l'amour un amusement qui remplissoit les intervalles que lui donnoient ses grandes affaires : l'autre en fit trop souvent son occupation unique, & c'est peut-être la seule tache qu'on puisse reprocher à sa mémoire. César donnoit à pleines mains l'argent qu'il devoit à ses extorsions : Henri IV économisoit sur ses revenus pour ne point vexer ses Peuples dans le cas d'une dépense extraordinaire. Tous deux crurent ne pouvoir vivre tranquilles qu'en négligeant les précautions que prennent les tyrans pour la conservation de leurs jours; l'un disoit que la mort la plus prompte & la moins prévue est la plus désirable, l'autre qu'il vaut mieux mourir une fois que de vivre dans des tranfes continuelles, persuadés d'ailleurs de cette vérité, que toutes les précautions possibles ne peuvent retarder l'instant où nous devons périr. César sacrifia tout au desir de s'agrandir : on regrette que tant de talents, tant de vertus, tant de grandes qualités n'aient servi qu'à la destruction de son pays. Henri IV n'envifagea jamais que la gloire & le bonheur de la France : ce fut le seul mobile des belles actions qui le mettent à côté de Titus & de Trajan; donc il l'emporte sur César. Si celui-ci a pris plus de Villes, gagné

plus de batailles; celui-là acquit plus de gloire, en rendant les Peuples heureux après les avoir délivrés des tyrans qui les opprimoient: il joignit aux talents de l'Homme de guerre les vertus civiles & morales qui manquoient à César. Ils furent tous deux ambitieux; mais l'ambition de César fut un crime, & celle de Henri IV une vertu. En un mot, l'un, malgré ses grandes qualités, fut le fléau de l'humanité: l'autre en fut le pere. Ils périrent tous deux du même genre de mort & dans les mêmes circonstances: l'un alloit faire la guerre aux Parthes, l'autre aux Autrichiens. On ne peut voir sans verser des larmes à quel excès d'aveuglement & de rage l'amour de la liberté d'un côté, le fanatisme de l'autre, pousserent des monstres dont le nom seul fait frémir d'horreur. Pour achever ce parallele, je dirai que César fut le plus grand des hommes, Henri IV le meilleur des Rois. L'un eut plus de talents, l'autre plus de vertus. Enfin, quand on considère Henri IV, sa grandeur, ses exploits, sa valeur, ses lumieres, sa douceur, sa bonté, ses talents pour le gouvernement, son affabilité, sa clémence: quand on pense qu'avec de si foibles moyens il a conquis, à la pointe de son épée, un Royaume tel que la France; qu'il a eu à combattre à-la-fois la Ligue, l'Espagne & les foudres du Vatican; qu'il a eu à surmonter mille obstacles, dont le moindre suffisoit pour faire échouer un grand homme; que dans tout

238 L'ESPRIT D'HENRI IV.

le cours de son regne il n'a songé qu'à
faire le bonheur de ses Sujets, on est tenté
de lui rendre les honneurs divins : au moins
est-il certain qu'Auguste, Titus, & peut-
être Trajan même, les méritoient bien
moins que lui.

Fin du dixieme & dernier Volume.

